LE

VRAI COURAGE

OU

UN DUEL EN TROIS PARTIES

ET UNE FEMME POUR ENJEU

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

AL. GLAIS-BIZOIN

Député

Pièce dont la représentation a été interdite

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1866

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL DE SAINT-POTAIN, père de Clorinde.
L'AMIRAL DE SAINT-POTAIN.
VALENTIN DE SAINT-POTAIN.
LE CAPITAINE DE SAINT-POTAIN.
LA BOUVARDIÈRE, notaire.
JARDRAI, garde-chasse.
L'Inspecteur des Postes.
JACQUES.
GABAO, nègre.
CLORINDE, fille du Général.

La scène se passe sous le règne de Louis-Philippe, devant le château de Saint-Potain.

LE

VRAI COURAGE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un château antique, à droite, avec une terrasse au-devant. Vue sur la campagne. Dans le lointain un pavillon. Quelques fusils posés contre la balustrade de la terrasse, au fond de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

JARDRAI, LE CHEF, JACQUES.

JARDRAI, déposant un panier près de la balustrade.

La sorcière de Buzançais l'a prédit : il y aura cette année des tremblements de terre, des famines, des insurrections, des chiens enragés partout. C'est la fin du monde. Tout sera mis sens dessus dessous ; les riches à la place des pauvres, et les pauvres au lieu et place des riches ; et puis riches et pauvres iront s'abîmer dans les entrailles de la terre, où ils cuiront comme des œufs brouillés. (Jacques passant la crosse de son fusil à travers les barreaux de la balustrade, attire le panier vers lui.) Tiens, mon panier aux provisions qui voyage tout seul ! C'est le temps des prodiges. (Il s'avance vers la maison et crie à une fenêtre basse :) Holà ! hé ! chef !

LE CHEF, à la fenêtre.

Hai ?

JARDRAI, montrant son panier.

Je t'apporte là-dedans quatre perdrix pour tout potage. Pas de pain, pas de viande, pas d'œufs, rien. Les paysans

insurgés ont pris la ville de Bužançais; ils ont pillé, volé, dévoré toutes les provisions et mis ensuite tout à feu et à sang, par réjouissance.

LE CHEF.

Hai !

JARDRAI.

Est-il assez bête avec son hai!... Quatre perdrix entre neuf personnes, voilà un beau régal pour notre dernier jour! Tiens donc, chef, mon ami, et prie Satan, ton patron, de t'enseigner une bonne sauce pour l'allonger... (Au moment où il se retourne pour prendre son panier, Jacques sautant par-dessus la balustrade, s'en saisit.) Au secours ! A l'aide !

JACQUES, l'ajustant avec un pistolet.

Silence! ou je te brûle la cervelle.

JARDRAI, au Chef.

Crie donc, toi !

LE CHEF, à l'intérieur.

Au secours ! A l'aide !

JACQUES, à Jardrai.

Dis à tes maîtres que Jacques, le braconnier, reviendra tantôt à la tête des insurgés, leur apporter d'autres perdrix rôties, assaisonnées de quelques balles, en remercîment des amendes et de la prison dont il m'ont si généreusement gratifié. (Enlevant les fusils placés contre la balustrade.) Ils n'ont pas besoin de fusils pour recevoir notre visite. Sans adieu. (Il jette les fusils et saute par-dessus la balustrade.)

JARDRAI.

Sans adieu... Au secours ! A l'aide !

SCÈNE II

JARDRAI, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Que veulent dire ces cris ?

JARDRAI.

Ils veulent dire, mon capitaine, que ce château sera pris

par la famine. Maître Jacques, le braconnier, franchissant cette balustrade à l'instant même, a eu l'audace d'enlever, là, sous mes yeux, mon panier avec quatre perdrix, seules provisions que m'avaient vendues ces coquins de paysans, qui exterminent tout le gibier qu'ils rencontrent.

LE CAPITAINE.

Au diable soient-ils !

JARDRAI.

Et les fusils mis en état par moi et déposés là pour la garde du château, enlevés aussi.

LE CAPITAINE.

Quelle impudence !

JARDRAI.

Ah ! capitaine, les affaires vont mal, bien mal : les paysans sont tous en armes. Ils disent qu'ils ne paieront plus ni impôts ni fermages, que la terre est à tout le monde ; qu'ils en auront leur part de gré ou de force ; ou que nobles et bourgeois y passeront.

LE CAPITAINE.

Les scélérats !

JARDRAI.

Les libéraux qui les poussent en avant sont encore plus scélérats.

LE CAPITAINE.

Tu crois que les libéraux s'en mêlent ?

JARDRAI.

Je vous en réponds ; il y a intelligence entre eux et monsieur Valentin, votre rival en amour. La preuve, c'est qu'ils crient à tue-tête : vive monsieur Valentin ! et qu'ils ont pillé et brûlé tous les châteaux des environs. Le sien seul est excepté.

LE CAPITAINE.

Je sais qu'ils sont amis.

JARDRAI.

Comme tous les diables entre eux. Autre preuve : tenez, voici sa correspondance avec les chefs de l'insurrection.

LE CAPITAINE.

Sa correspondance! Comment est-elle tombée entre tes mains?

JARDRAI.

Le facteur de la poste revenait de son château quand il a fait rencontre des insurgés qui se sont rués sur lui, ont empoigné sa valise et jeté aux quatre vents les lettres qu'aucun d'eux n'a pu déchiffrer. Celle-ci, écrite de la main de votre rival, est venue tomber derrière la haie où j'étais blotti pour échapper aux brigands. Bonne trouvaille, jugez-en.

LE CAPITAINE, prenant la lettre.

Voilà bien l'écriture de monsieur Valentin; mais que veux-tu que j'en fasse?

JARDRAI.

Lisez, mon capitaine. Il y a là-dedans de belles choses: vous y êtes couché tout au long, vous, l'amiral, son frère, le général et mademoiselle Clorinde elle-même. Tudieu, il ne se gêne pas, ce libéral, pour dire à ses amis des horreurs de toute la famille. A votre place, moi, je leur montrerais sa vilenie, pièces en main. Ce serait un fameux grain de plomb dans l'aile de ce moucheron qui vient bourdonner autour de votre belle maîtresse. Ça le tuerait du coup.

LE CAPITAINE, remettant la lettre à Jardrai.

Ce serait le fait d'un manant: le secret des lettres doit être inviolable pour un homme d'honneur, pour un vrai gentilhomme. Je hais mon rival ou plutôt mon ennemi; mais il ne me connaîtra jamais que des armes loyales à la main.

JARDRAI.

A votre gré, mon capitaine, perdez votre maîtresse.

LE CAPITAINE.

Voyons, puisque tu as eu l'indiscrétion de lire cette lettre, tu peux, cela est permis, m'en faire l'analyse.

JARDRAI.

L'analyse?

LE CAPITAINE.

Oui, me dire en abrégé ce qu'elle contient.

JARDRAI.

Ah! je comprends; vous voulez que je vous arrange ce qu'il y a là-dedans à ma façon ?

LE CAPITAINE.

Comme tu voudras.

JARDRAI.

Si je lisais, ça serait plus vite fait.

LE CAPITAINE.

Je te le défends.

JARDRAI.

Bien, bien! capitaine; l'obéissance est notre loi à nous, vieux soldats de la foi. (Il ouvre la lettre et lit.) « Plus je vis au milieu de ma chère famille des Saint-Potain, plus je vois s'épaissir les écailles qui tiennent les yeux d'une grande partie de l'aristocratie française fermés aux lumières dont la Providence est si prodigue à notre époque. » (Le Capitaine s'apercevant que Jardrai lit la lettre, veut s'en saisir. Jardrai la met dans sa poche.) Pardon mon capitaine, c'était pour mettre en train ma mémoire; maintenant elle va marcher seule comme sur des roulettes. Le général, la lettre commence par lui, le général, votre futur beau-père... (Il tire la lettre de sa poche et lit.) « est une espèce de machine qui n'a d'autre volonté que celle de son frère aîné; qui ne dit pas quatre paroles par jour; qui mange, boit et fume, tout le temps qu'il ne dort pas étendu dans un fauteuil, au coin du feu... » (Cachant la lettre lorsque le Capitaine s'aperçoit qu'il lit.) selon les us et coutumes des bourgeois et gentilshommes qui ne veulent pas que l'ennui les saisisse à la gorge. Quant à moi, je ne trouve pas que le général ait tort ; et si j'avais un maître qui le permît, j'en ferais, ma foi, tout autant.

LE CAPITAINE.

Fais-moi grâce de tes réflexions.

JARDRAI.

L'amiral, — soi-disant amiral, — dit monsieur Valentin... — Au fait c'est un drôle d'officier que notre amiral qui n'a

jamais navigué, et que le bon plaisir du roi défunt, Louis XVIII, à son retour en France, fit amiral d'emblée !

LE CAPITAINE.

Passe, passe.

JARDRAI.

Notre amiral donc règne et gouverne en maître dans le château, — c'est mot pour mot dans la lettre, qui tourne en dérision et sa pétulance et ses crises de nerfs. — Faut bien avouer, entre nous, que, malgré les soixante-cinq ans qui ont blanchi ses ailes de pigeon, le bonhomme a encore dans les veines le vif-argent le plus vif...

LE CAPITAINE.

Voyons, la lettre.

JARDRAI.

Eh bien, elle fait gorge-chaude de ses façons de penser d'un autre temps et, surtout, de sa fidélité pour les Bourbons. (Il lit.) « C'est à tel point que son estomac ne digère bien que si on lui conte, chaque jour après dîner, que Charles X, rappelé par les vœux de ses sujets, est en route pour venir prendre possession de son trône. » — La lettre dit vrai, puisque c'est moi qui suis chargé de lui corner aux oreilles cette bourde-là pendant sa digestion.

LE CAPITAINE.

Avance, avance.

JARDRAI, lisant

« Mademoiselle Clorinde, » — tout le monde a son paquet, — « vraie Vendéenne des grandes guerres de la révolution, esprit gonflé, à déborder, de toutes les idées orgueilleuses surannées, ra... racornies de sa caste, — « c'est la lettre qui dit cela, — (lisant) « mais noble cœur, grand courage, âme élevée... superbement gâtée par l'amalgame des erreurs et fausses opinions que l'amiral y verse depuis tantôt vingt ans qu'il la mitonne pour le capitaine. »

LE CAPITAINE.

As-tu fini ?

JARDRAI.

Et le tour de mon capitaine?

LE CAPITAINE.

Ah ! oui, le mien. Va, je t'écoute.

JARDRAI, lisant.

« Grand chasseur, grand hâbleur...»(Indiquant la lettre.) C'est là-dedans. (Il lit.) «Grand mangeur, comme les officiers en retraite; mettant toute son âme dans les plats...» C'est écrit.— (Il lit.)«Grand duelliste, ce qui me donne,» — c'est monsieur Valentin qui parle, — (Il lit.) « une piètre idée de son courage... »

LE CAPITAINE, arrachant la lettre des mains de Jardrai.

Assez, assez, maître sot !

SCÈNE III

JARDRAI, LE CAPITAINE, L'INSPECTEUR DES POSTES.

L'INSPECTEUR, au Capitaine.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE CAPITAINE.

Monsieur, j'ai l'honneur... (A Jardrai.) Quel est cet homme?

JARDRAI.

C'est l'inspecteur des postes.

L'INSPECTEUR.

Les insurgés viennent d'arrêter en route un de nos facteurs qu'ils ont dépouillé de sa valise. Si j'en crois son rapport, les lettres dispersées par ces bandes auraient été recueillies par votre garde-chasse qui voudra bien me les remettre et recevoir mes remercîments pour ses bons offices.

LE CAPITAINE.

Voilà le garde-chasse. Interrogez-le ; il vous répondra.

JARDRAI.

Moi, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Toi-même.

JARDRAI, bas au Capitaine.

Que diantre voulez-vous que je lui réponde ?

LE CAPITAINE, bas à Jardrai.

Ce que tu voudras.

L'INSPECTEUR, à Jardrai.

Eh bien, l'ami ?

LE CAPITAINE, bas à Jardrai.

Il est familier ton individu.

JARDRAI, bas au Capitaine.

Oui, ce chercheur de lettres a besoin qu'on le mette dans son chemin.

LE CAPITAINE, de même.

Je te conseille de l'entreprendre un peu. Une mauvaise querelle est un moyen comme un autre de se tirer d'affaire.

L'INSPECTEUR, à Jardrai.

Avez-vous entendu, l'ami ?

JARDRAI.

Je ne suis pas l'ami. Je m'appelle Jardrai, garde-chasse de monsieur le comte de Saint-Potain, ancien sergent-major de l'armée de la foi, un des vainqueurs du Trocadéro, à votre service ; mais pas du tout d'humeur à souffrir les familiarités d'un salarié du gouvernement bourgeois de Louis-Philippe.

LE CAPITAINE, bas à Jardrai.

Bien répondu.

L'INSPECTEUR.

La fierté va bien, l'ami, à un vieux soldat, mais non l'insolence, pas même à un vainqueur du Trocadéro ; sachez cela, l'ami.

JARDRAI.

L'ami, toujours l'ami ! (Bas au Capitaine.) Si je lui baillais un soufflet ?

LE CAPITAINE, bas à Jardrai.

Non, cela me regarde. (A l'Inspecteur.) Monsieur, j'avais l'honneur d'être à la prise du Trocadéro, et je vous déclare que votre ton de persiflage à ce sujet ne me convient pas.

JARDRAI.

Non, il ne nous convient pas, entendez-vous, l'ami, puisque ami il y a. Sachez, vous, que vous avez l'honneur de parler au capitaine de Saint-Potain, ancien garde du corps, ancien capitaine de la garde royale, une des meilleures lames de France, qui a donné plus de coups d'épée aux libéraux et impérialistes de votre espèce qu'il n'y a de poils roux dans vos moustaches.

L'INSPECTEUR.

Monsieur le capitaine de Saint-Potain autorise-t-il les impertinences de son valet ?

LE CAPITAINE.

Comme il vous plaira.

L'INSPECTEUR.

Alors, monsieur, vous voudrez bien m'on rendro raison.

LE CAPITAINE.

A vous ?

L'INSPECTEUR.

A moi, monsieur.

LE CAPITAINE.

Et avec quelle arme, s'il vous plait ?

L'INSPECTEUR.

A votre choix.

LE CAPITAINE.

Vous me faites pitié.

JARDRAI.

Oui, vous nous faites pitié. Un inspecteur des postes qui voudrait se mesuror avec un ancien capitaine de la garde royalo ! A-t-on jamais vu !...

LE CAPITAINE.

Monsieur l'inspecteur, je suis à vos ordres; mais suivez mon conseil : allez au tir ou à la salle d'armes pendant quelques années et nous verrons après.

JARDRAI.

Oui, ferraillez pendant dix ans, et après nous verrons cela, l'ami.

L'INSPECTEUR.

Je vous remercie, capitaine, de vos sentiments de compassion. Apprenez cependant que ce salarié du gouvernement de Louis-Philippe qui a l'audace de vouloir mesurer son épée avec la vôtre, est un ancien maître d'armes, un ex-officier de la garde impériale.

JARDRAI.

Un des brigands de la Loire.

L'INSPECTEUR.

Précisément; qui a vu plus de champs de bataille que vous n'avez usé de paires de sabots dans votre vie; (Au Capitaine) et dont l'épée a été tant de fois fourbie avec le sang des blancs et autres ennemis de la patrie que la rouille n'y peut mordre.

La Bouvardière paraît à une des fenêtres du château.

LE CAPITAINE.

Ah! c'est trop fort! Une menace et une insulte au drapeau de la Restauration!

L'INSPECTEUR.

C'est une réponse aux insolences d'un valet qu'approuve le silence de son maître.

LE CAPITAINE.

Monsieur le maître d'armes de la vieille garde, vous voulez une leçon, vous l'aurez sur-le-champ. Jardrai, va chercher mes épées de garde du corps et d'officier de la garde royale. Elles ont besoin qu'on les dérouille. (Jardrai sort.) Ces vieux troupiers de l'Empire ont une morgue insupportable; et cela parce que la patience de nos rois les a laissés traîner leur drapeau tricolore d'un bout de l'Europe à l'autre.

SCÈNE IV

LE CAPITAINE, L'INSPECTEUR, LA BOUVARDIÈRE.

LA BOUVARDIÈRE.

Comment donc! Le drapeau sans tache est conspué devant l'illustre maison des Saint-Potain! (A l'Inspecteur.) Ventre-saint-

gris ! croit-on que les royalistes n'ont plus de sang dans les veines ?

L'INSPECTEUR.

Monsieur le notaire royal (car vous êtes bien le sieur de La Bouvardière), à qui en avez-vous donc ?

LA BOUVARDIÈRE.

A vous et aux libéraux de votre espèce, monsieur l'inspecteur.

LE CAPITAINE, *à La Bouvardière.*

Votre humeur belliqueuse arrive à propos : il nous manque un témoin ; vous allez nous en servir.

LA BOUVARDIÈRE.

Un témoin pour un acte ?...

LE CAPITAINE.

Pour un duel avec monsieur.

LA BOUVARDIÈRE.

Et qui a ce duel avec monsieur ?

LE CAPITAINE.

Moi.

LA BOUVARDIÈRE.

Quoi ! vous voulez vous battre, vous dont le mariage doit avoir lieu aujourd'hui avec une des plus riches héritières de France, avec la belle Clorinde de Saint-Potain ! Et c'est moi, le notaire des deux familles, qui viens ici, tout exprès, pour votre contrat de mariage, qui devrais vous servir de second ? Mais, capitaine, cela ne se peut pas. Non, certes, qu'un coup d'épée me fasse peur, ventre-saint-gris ! comme disait notre grand Henri, j'ai fait le voyage de Gand, en volontaire, le mousquet sur l'épaule, c'est connu : on sait aussi bien que le courage, comme l'amour du roi légitime, a toujours été dans le sang des La Bouvardière dont j'ai l'honneur d'être le dernier rejeton.

LE CAPITAINE.

Paroles inutiles : le duel est arrêté.

LA BOUVARDIÈRE.

Et pour quel sujet ?

LE CAPITAINE.

Pour une injure faite à notre drapeau.

LA BOUVARDIÈRE.

Une insulte au drapeau de la fidélité ! Ah ! c'est différent : cela mérite un châtiment, (A l'Inspecteur.) oui, monsieur. Mais entendons-nous; un châtiment après la noce du capitaine. D'ailleurs, qui êtes-vous ? A quel titre venez-vous ici nous adresser des provocations ? (Au Capitaine.) Moi, je vous le dirai, capitaine : je connais monsieur ; il est sorti de mon village, un homme de rien, sans naissance, entré il y a vingt-cinq ans dans l'armée de l'usurpateur ; en 1814 il était capitaine de la vieille garde. Mis à la réforme, très-justement, par la Restauration, monsieur s'établit maître d'armes à Tours, où la révolution de juillet vint le prendre pour en faire un de ses fonctionnaires. (A l'Inspecteur.) Est-ce bien cela ? (Signe d'assentiment de l'Inspecteur.)

LE CAPITAINE, à l'Inspecteur.

Je suis bien aise de savoir que l'épée est votre arme et que j'ai devant moi un adversaire sérieux.

LA BOUVARDIÈRE.

Sérieux ! oui et non : entendons-nous. Grâce à son ancien métier de maître d'armes, avec une, deux, ou un coup droit, ou un simple dégagement, on connaît cela, monsieur peut tuer son homme ; mais monsieur n'a pas un sou vaillant, pas de terre au soleil, large comme les semelles de ses souliers. Un chétif emploi d'inspecteur, voilà tout son bagage dans ce monde. Avec cela on n'est pas un homme sérieux, alors surtout qu'on s'attaque à monsieur le comte de Saint-Potain, grand propriétaire, futur époux de mademoiselle Clorinde de Saint-Potain, héritière présomptive de cent mille livres de rente, du chef de son père, homme d'un tempérament goutteux, et de l'amiral, son oncle, sexagénaire, atteint d'un rhumatisme incurable, notez bien cela. Or donc, permettez-moi de vous dire, monsieur l'inspecteur, partisan et serviteur du régime de l'égalité, que votre Philippe vous octroie, quoique sans droit, le titre de comte avec un domaine de cin-

quante mille francs de rente, seulement, et une héritière qui vous en apporte autant; et alors les choses étant à peu près égales, venez ici avec votre rapière de la vieille garde, et vous trouverez qui vous prêtera le collet, le capitaine ou moi, oui, moi-même, à votre choix, sans crainte de vos une, deux, de vos coups droits, de vos parades de tierce, de quarte ou de quinte. Hum !

LE CAPITAINE.

La Bouvardière, vous extravaguez.

SCÈNE V

LES MÊMES, JARDRAI, apportant des épées.

JARDRAI.

Mon capitaine, voici les épées.

LE CAPITAINE.

Bien. (A l'Inspecteur, en lui présentant les épées.) Monsieur, à vous le choix.

L'INSPECTEUR, prenant une épée.

Il n'importe laquelle.

LE CAPITAINE.

Jardrai sera mon témoin et monsieur de La Bouvardière le vôtre.

LA BOUVARDIÈRE.

Non pas, s'il vous plaît. Je suis partisan du duel; c'est le jugement de Dieu ; c'est la grande, la belle, la chevaleresque justice, legs du moyen-âge; mais aucune force humaine ne me rendra aujourd'hui complice d'un assassinat; je dis d'un assassinat, monsieur, car, bien que le capitaine soit une excellente lame et le courage même, n'étant pas maître d'armes, les chances sont évidemment contre lui.

LE CAPITAINE.

Ainsi, vous nous refusez?

LA BOUVARDIÈRE.

Nettement. (Bas au Capitaine.) Vous allez à la mort, mon ami,

comme un novice. Ne voyez-vous pas que c'est un complot ourdi entre monsieur Valentin, votre rival, et ce vieux troupier, autre libéral, son compère, agent provocateur qui veut, avec son coup de Jarnac, vous envoyer *ad patres*, et mettre dans les bras du gentilhomme renégat la belle Clorinde et sa magnifique dot. Bien joué, mes libéraux, bien joué; mais je vois, moi, le dessous de vos cartes : on n'est pas allé à Gand pour rien. Battez-vous donc, capitaine : donnez tête baissée dans l'embuscade; faites que notre drapeau ait encore une avanie : il n'en a pas eu assez! Insensé! battez-vous donc, mais ne comptez pas sur moi.

LE CAPITAINE.

On se battra sans vous; séchez vos pleurs : si je succombe, vos honoraires ne seront pas perdus : votre contrat servira pour monsieur Valentin.

LA BOUVARDIÈRE.

Pour un libéral, un philosophe, un franc-maçon? jamais. (Cherchant dans son portefeuille.) Je lo déchirerais plutôt. Oh! oh! il n'est pas là-dedans! Ventre-saint-gris! On me l'aura dérobé! Ah! non, non; ce sera un oubli de mon maître-clerc. A l'instant de mon départ, les insurgés entraient dans le village : on a crié : Sauve qui peut! Dans sa précipitation à quitter l'étude, mon scribe, perdant la tête (on la perdrait à moins), n'a pas mis dans ce portefeuille la minute restée sur mon bureau. Mais je cours la chercher. Si les brigands ne mettent pas la main sur moi, je serai ici dans un quart-d'heure. (Bas au Capitaine.) Si vous avez la folie de vous battre contre cet impérialiste, gare aux coups droits, aux dégagements, aux uno, deux... vous êtes un homme mort.

SCÈNE VI

L'INSPECTEUR, LE CAPITAINE, VALENTIN, JARDRAI.

LE CAPITAINE.

Il nous laisse sans témoins; mais voici monsieur Valentin.

(A Valentin.) Monsieur, une affaire d'honneur entre monsieur et moi nous appelle sur le terrain. Il nous manque un second ; ayez donc l'obligeance d'en tenir lieu à l'un de nous.

VALENTIN.

Messieurs, je n'aurai pas cette obligeance. Un vœu, vous le savez, m'interdit de prendre part à un duel, soit comme acteur, soit comme témoin.

LE CAPITAINE.

On comprend un vœu qui vous dispense aussi heureusement de mettre l'épée à la main et de payer de votre personne; mais il ne faut pas un si grand effort de courage pour rendre le service qu'on vous demande.

VALENTIN.

Je vous déclare, monsieur, que je n'aurai point le courage d'agir en opposition avec des principes que vous pouvez blâmer, suivant le préjugé reçu; mais que votre blâme ni aucun respect humain ne sauraient changer. Votre conscience a une morale autre que la mienne : le duel, pour la vôtre, est un acte éminemment honorable et chrétien; la mienne le tient pour un fait sauvage, anti-social, anti-chrétien, qu'on doit vouer à la réprobation des honnêtes gens, quelle que soit leur foi politique ou religieuse. En dépit de sa qualification d'affaire d'honneur qu'il a reçue des siècles barbares, le duel est un crime et souvent une lâcheté.

LE CAPITAINE.

Une lâcheté, le duel?

VALENTIN.

Oui, monsieur, une lâcheté quand il a lieu, et c'est le cas le plus ordinaire, entre des forces inégales, entre un galant homme sans expérience des armes du duelliste, et un bretteur dont la main exercée frappe à coup sûr. Mais, dans tous les cas, à mon sentiment, il y a crime à y participer, crime à le tolérer, crime à ne pas le combattre avec toutes les forces de sa raison. Je n'ai pas la prétention que mon exemple et mes raisonnements viennent à bout d'un préjugé qui a pris racine

depuis tant de siècles dans les esprits, même les meilleurs, d'une société qui se targùe de sa haute civilisation et de ses sentiments chrétiens; mais, cet exemple, je me sens de force à l'offrir à tous, et à prouver, si le Ciel et les événements me viennent en aide, que la poitrine d'un honnête homme peut renfermer un cœur, siége de courage et de résolution, aussi à l'épreuve, au moins, que celui d'un duelliste de profession. (Il sort.)

SCÈNE VII

LE CAPITAINE, L'INSPECTEUR, JARDRAI.

LE CAPITAINE.

Une bravade, à moi? vous m'en rendrez raison. (A l'Inspecteur.) Mais d'abord, monsieur, vidons notre querelle ; les témoins sont inutiles : j'ai pleine confiance dans votre honneur.

L'INSPECTEUR.

Et moi dans le vôtre.

LE CAPITAINE.

Entrons donc dans cette prairie.

L'INSPECTEUR.

Monsieur, je vous suis.

LE CAPITAINE, à Jardrai.

Toi, reste ici à faire le guet, et empêche qu'on vienne nous troubler.

SCÈNE VIII

JARDRAI, puis VALENTIN.

JARDRAI.

Oui, mon capitaine. « Reste ici. » Voilà un ordre qui me plaît. Messieurs, battez-vous à votre aise et sans crainte de dérangement. Si quelqu'un est assez malavisé pour vous troubler, ce ne sera pas moi, je vous le jure. Ce que c'est

pourtant que le monde! voilà des bourgeois bien frais, bien dodus, nos maîtres en beaux raisonnements, qui ont des prés, des bois, des châteaux à gogo, enfin quoi! du pain gagné pour toute leur vie, et qui vont s'entre-tuer comme des vermisseaux et pour des riens encore! mais sont-ils bêtes au moins, ces bourgeois-là... Bonne idée! appelons mademoiselle Clorinde; cela va l'amuser. Ce capitaine est bien malin; mais je le devine, moi : je gage qu'il ne se bat que pour lui faire la cour. Elle aime tant les histoires de bataille! Elle n'est pas une poule mouillée comme ce monsieur Valentin, non! — (Appelant.) Eh! mademoiselle Clorinde! — Son oncle, l'amiral, l'a nommée Clorinde en l'honneur de sa patronne, une fameuse gaillarde qui délivra autrefois, dit-on, Jérusalem et tua de sa main plus de vingt mille Sarrasins, tant et si bien que, n'en trouvant plus à occire, elle se battit, par manière de passe-temps, avec son amoureux qu'elle tua raide; mais qui la tua à son tour, faisant, comme nous disions au régiment, un coup fourré. (Appelant.) Mademoiselle Clorinde! Venez donc vite. Monsieur l'inspecteur de Louis-Philippe sera bientôt dépêché : le capitaine n'a pas son pareil en fait d'une-deux, piff, paff! cela part comme l'éclair. Il vous embroche un homme avec un sang-froid! Eh! mademoiselle Clorinde! mademoiselle Clorinde! vous arriverez trop tard! — Notre capitaine a-t-il de la chance! ce duel survient comme la Providence au service de son amour. — Mademoiselle Clorinde (Valentin entrant et écoutant) avertie par moi, accourt sur le terrain, le capitaine paraît en vainqueur devant elle, l'épée teinte du sang de son ennemi. Tonnerre de Dieu! quel bel effet sur le cœur d'une jeune fille qui se dit à part soi : « Voilà un homme, voilà un protecteur! » Sur ces entrefaites, entre le petit cousin Valentin, le pacifique. Il me semble voir son visage tout déconfit quand le regard superbe et méprisant de notre jeune maîtresse, ivre d'amour, et au bras du capitaine triomphant, lui dira : « Arrière! les belles et les pleutres, ça ne va pas ensemble! » (Apercevant Valentin.) Monsieur...

VALENTIN.

Je t'écoute; (S'avançant vers la balustrade.) mais que vois-je! l'inspecteur qui chancelle, il tombe à la renverse! secourons-le. (Il sort.)

SCÈNE IX

JARDRAI, à la balustrade.

Oui, va, donne-lui assistance à ton ami, le libéral, il est bien mort. Eh! mais, non, le mort n'est que blessé. Le capitaine lui serre la main et aide monsieur Valentin à le mettre en voiture. Par exemple! il a bien de la bonté; bon voyage, vieux philippiste! va-t-en mourir ailleurs.

SCÈNE X

JARDRAI, VALENTIN, LE CAPITAINE.

JARDRAI.

Voilà un beau coup, mon capitaine! une botte qui va au fond des entrailles des libéraux philippistes et impérialistes.

LE CAPITAINE.

Monsieur de La Bouvardière est-il de retour?

JARDRAI.

Non, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Eh bien, va le chercher à cheval, à francs étriers, et reviens par Buzançais donner avis à la gendarmerie que le château de Saint-Potain est menacé d'une attaque par les insurgés.

JARDRAI.

Oui, mon capitaine.

SCÈNE XI

LE CAPITAINE, VALENTIN.

LE CAPITAINE.

Maintenant, à nous deux.

VALENTIN.

Je suis à vos ordres, capitaine.

LE CAPITAINE.

J'aime, vous le savez, mademoiselle Clorinde de Saint-Potain, ma cousine.

VALENTIN.

Notre cousine.

LE CAPITAINE.

Notre cousine, soit. Vous savez aussi que j'ai la parole de son père, le général, et de l'amiral, son oncle et son parrain. J'ai lieu de penser qu'elle même est favorable à mes vœux, puisque le notaire de la famille, le sieur de La Bouvardière, doit, aujourd'hui même, présenter notre contrat de mariage à sa signature. Dans cet état de choses, il n'est pas besoin, je crois, d'insister pour vous faire comprendre que votre présence ici est tout à fait déplaisante, et que le meilleur parti à prendre, c'est de quitter le château, sur-le-champ, à moins que, renonçant aux sentiments que vous avez affichés jusqu'à ce jour assez inutilement pour Clorinde, vous ne vouliez honorer notre contrat de votre signature. Je ne sais si je me fais comprendre.

VALENTIN.

Très-bien.

LE CAPITAINE.

Et quelle est votre réponse?

VALENTIN.

Que j'aime Clorinde; que mon amour pour elle est né sans votre permission; et que je suis bien décidé à le garder, en dépit de vos menaces.

LE CAPITAINE.

Alors ce sera un duel entre nous.

VALENTIN.

Non, mais un assaut livré par chacun de nous au cœur de notre belle cousine. *Audaces fortuna juvat*, comme nous disions au collége. Son esprit chevaleresque fait un cas tout

particulier du courage : faites briller le vôtre, à l'occasion, au détriment du mien, et la victoire est à vous.

LE CAPITAINE.

Et quelle occasion de montrer notre courage, si vous refusez de croiser le fer avec moi ?

VALENTIN.

Je ne sais; le hasard peut nous servir mieux que vous ne pensez ; c'est son affaire et non la mienne.

LE CAPITAINE.

Monsieur mon cousin, ces subtilités de philosophe sont une monnaie dont je ne me paie point. En deux mots, voici ma chanson : vous vous battrez ou vous déguerpirez.

VALENTIN.

Le refrain de la mienne est aussi court : je ne me batterai pas et je ne déguerpirai point.

LE CAPITAINE.

Je saurai bien vous y contraindre.

VALENTIN.

Vous ? je vous en défie.

LE CAPITAINE.

Et si je vous donnais un soufflet?

VALENTIN.

Essayez.

LE CAPITAINE.

Que feriez-vous ?

VALENTIN.

Mais, ce que vous feriez vous-même avec une bête féroce, avec un chien enragé, un animal venimeux qui mord ou pique sans raison, on l'assomme ou on l'écrase avec le pied.

LE CAPITAINE.

Et vous appelez ce moyen de la civilisation, monsieur le philosophe ?

VALENTIN.

- Non, vraiment. Mon moyen est de la nature du vôtre, sauvage et barbare. Je vous traite selon vos mérites, en brute

qui fait appel à la violence; je vous réponds par la violence. Commencez donc.

LE CAPITAINE.

Mais c'est ignoble.

VALENTIN.

Votre menace l'est encore plus ; car vous connaissez la malheureuse affaire qui m'a fait prendre l'engagement solennel devant Dieu et devant mon pays de ne plus m'exposer à donner la mort à mon semblable.

LE CAPITAINE.

Ou à la recevoir.

VALENTIN.

A faire le spadassin, si vous aimez mieux.

LE CAPITAINE.

C'est le mot des lâches.

VALENTIN, levant à demi la main.

Des lâches, capitaine!... pardon!... il y a des mots qui vous fouettent le sang et lui donnent un mouvement à tout rompre... mais continuez; maintenant je suis calme.

LE CAPITAINE.

Oh! bien, nous allons voir jusqu'où peut aller ce beau flegme. Que votre philosophie se tienne bien; car elle va être mise à une rude épreuve. Je vous déclare que si vous avez le malheur de paraître à la réunion de la famille, ma main vous fera l'offense la plus grave...

VALENTIN.

Je paraîtrai à la réunion de famille : vos menaces suffiraient pour m'y déterminer. Vous ne me connaissez pas, monsieur; autrement vous vous épargneriez l'ennui d'apprendre de moi ce que peut un homme de cœur qu'on pousse à bout. Suivez donc votre projet, je vous le conseille, pour votre instruction. En attendant, afin de n'être pas en reste de loyauté avec vous, je vous dirai que le coup d'épée que vous venez de donner sans haine ni passion à un galant homme, dans l'unique but de montrer votre valeur à une jeune fille et de m'inspirer de l'effroi, n'a produit sur mon esprit qu'un sen-

timent de pitié et de mépris. (Mouvement de colère du Capitaine.) Permettez-moi d'ajouter que cette façon si leste de se jouer de ce qu'il y a de plus sacré, la vie d'un homme, ne fait que fortifier mon aversion instinctive pour les duellistes, gens sans cœur, chez qui j'ai invariablement reconnu l'absence du vrai courage qui n'existe point sans l'élévation de l'âme que révèlent toujours le respect et l'amour profond de l'humanité. (Il sort.)

LE CAPITAINE.

Lâche et insolent! c'est trop fort.

SCÈNE XII

LE CAPITAINE, L'AMIRAL, sortant du château, au bras d'un domestique qui se retire.

L'AMIRAL.

Ah! vive le roi et le drapeau sans tache! Un ex-officier de l'ex-garde impériale mis sur le flanc par l'épée d'un Saint-Potain, un blanc, un chouan, un vendéen! vive le roi et le cher comte que j'embrasse... mais prends garde à ma joie : elle risque de t'étouffer.

LE CAPITAINE.

Comment mon oncle, vous savez déjà?...

L'AMIRAL.

Je sais l'affaire en gros... un coup droit, magnifique! Là, dans la prairie, sous les fenêtres du château. Beau spectacle! Clorinde a-t-elle vu le combat?

LE CAPITAINE.

Non.

L'AMIRAL.

Tant pis. L'amour n'a pas de grappin plus sûr pour s'emparer d'un cœur de femme comme le sien. Moi, cela me remet. Figure-toi donc que j'échappe à l'instant aux poursuites des insurgés qui m'ont barré le chemin à une lieue d'ici et traqué, il fallait voir, comme une bête fauve, avec des four-

ches, des faux, des fusils et des engins de toutes sortes. Aux premiers coups de fusil, j'ai cru qu'ils faisaient erreur. « Hé! là, coquins, leur ai-je crié assez poliment, prenez donc garde, je suis l'amiral de Saint-Potain. » A ces mots, des huées effroyables sortent de ces masses; les fourches, les bâtons se lèvent; les coups de fusil partent de tous côtés. Alors je pique des deux, tu comprends. Un amiral de France ne va pas se commettre avec cette vile populace gangrenée jusqu'à la moëlle des os par l'esprit révolutionnaire. Jacques, le braconnier, cet ennemi implacable de notre maison, et pour cause, était à la tête de la bande et le plus acharné. « Mort! mort à l'amiral! mort aux chouans! » Mort à vous-mêmes, et par la pendaison, manants! Que notre ancien régime les connaissait bien quand il les tenait la laisse au cou et le nez dans leur bourbier! Mais laissons là ces drôles et parlons de tes affaires de cœur. Absent depuis huit jours, j'ignore où elles en sont. Voyons, explique-toi. La Bouvardière est-il ici? A-t-il rédigé le contrat dans les termes convenus? Clorinde, la chère nièce, a-t-elle donné son consentement? Et notre philosophe, l'ami de la paix partout et toujours, le citoyen Valentin, a-t-il plié bagage? Parle donc, je t'écoute. Nous n'avons pas de temps à perdre. Tu sais que la dot de Clorinde et celle de sa sœur, six cent mille francs, en bons écus, produit de la vente de mon domaine de la Brillantais, sont dans les caves du château, avec une cinquantaine de mille francs que le sieur de La Bouvardière a mis sous notre garde pendant ces mauvais jours. Il ne faut pas que ces gaillards d'insurgés mettent leurs griffes dessus. Cela ne t'arrangerait pas, hein? Terminons donc au plus vite et mets ton magot dotal en sûreté; car je te déclare que, à partir de ce jour, mon frère et moi nous n'en répondons plus. Tout cela, vois-tu, me donne des inquiétudes dont la continuité abrégerait ma vie de dix années au moins; car moi j'ai des nerfs irritables comme une jolie femme. Ménage-les donc, mon ami; parle sans traîner tes paroles et sois court comme moi.

LE CAPITAINE, lentement et très-haut.

Mon oncle, je répondrai catégoriquement à vos questions.

L'AMIRAL.

Ne parle pas si haut : cela m'agace les nerfs.

LE CAPITAINE.

Premièrement, le sieur de La Bouvardière est venu ici comme un étourdi, sans le contrat qu'il est retourné prendre à son domicile. Sécondement, Clorinde, qui est allée à votre rencontre...

L'AMIRAL, à part.

Il n'en finira pas. (Haut.) Premièrement, secondement, quelles diantre de façons ?

LE CAPITAINE.

Clorinde...

L'AMIRAL.

Vous vous aimez; inutile de le répéter.

LE CAPITAINE.

Quant à monsieur Valentin, il maintient ses prétentions à la main de Clorinde. Installé au château, il déclare qu'il y restera, résolu à braver votre autorité et celle du général.

L'AMIRAL.

Et mon frère, que dit-il ?

LE CAPITAINE.

Je le crois au fond de l'âme favorable aux vœux de monsieur Valentin.

L'AMIRAL.

Quelle phrase diabolique! ne peux-tu pas dire simplement qu'il est pour Valentin ?

LE CAPITAINE.

Mais, comme sa volonté s'efface devant la vôtre, ce n'est pas là qu'est le principal obstacle.

L'AMIRAL.

Et où est il, le principal obstacle ?

LE CAPITAINE.

D'abord, dans je ne sais quelles perplexités de Clorinde; ensuite...

L'AMIRAL.

Peste soit l'homme avec son d'abord et ensuite! Les perplexités de Clorinde! N'est-ce que cela? J'en fais mon affaire. Une amourette d'enfance, favorisée par sa mère, a failli la livrer au Valentin; mais elle a le cœur haut et surtout une tête politique; c'est de famille : chez nous les opinions règlent le cœur. Notre philosophe va l'apprendre : l'arrêt est irrévocable : qu'il aille rêver ailleurs. Cependant son humiliation serait plus grande et sa ruine plus complète dans l'esprit de Clorinde si on pouvait amener cet ami de la paix partout et toujours à saigner du nez devant elle. Je n'ai pas de conseil à te donner; en matière d'honneur on n'en doit recevoir que de son courage. Seulement, je te dirai que, de mon temps, un gentilhomme, en pareil cas, jetait son gant à la face de son rival, devant sa maîtresse; et si le pleutre refusait de le relever, tu comprends, il était perdu, ruiné, abîmé pour jamais.

LE CAPITAINE.

Mon dessein est d'en faire autant à la réunion de la famille, s'il ose s'y montrer.

L'AMIRAL.

Très-bien. Sous l'ancienne monarchie, les passe d'armes, les duels, les batailles, en un mot, étaient l'art suprême d'enlever les cœurs. Un vrai gentilhomme se battait alors plus régulièrement qu'il ne faisait sa barbe; et cela dans le seul but d'obtenir un regard favorable du beau sexe. La révolution, il est vrai, a tout changé, même le cœur des femmes. Autrefois la naissance y tenait le premier rang; la valeur ensuite; les manières et les agréments du corps venaient en troisième ordre. Aujourd'hui, ce n'est plus cela : grâce à ce qu'on appelle le progrès, les lettres, les sciences, la philosophie ont le pas sur la noblesse, même dans les salons du faubourg Saint-Germain, à ce qu'on dit. Dieu soit loué ! ces idées n'ont aucun accès dans l'âme de l'héritière des Saint-Potain. Notre Clorinde a tous les sentiments d'une femme du bon vieux temps. Elle s'unit à son père et à moi pour abhorrer les idées

de ce songe-creux, libéral comme feu son père qui eut l'indignité, lui, gentilhomme, d'aller en Amérique avec Lafayette mettre son épée au service d'une république de marchands ! Ce beau fils, pour comble, est un... comment disent-ils cela?... un négro... négrophile ! Oui, il a pris à son service une peau noire, un homme-singe, modèle de toutes les vertus ! Quelle impertinence ! Et c'est chez moi qu'il l'amène, sans égards pour mes nerfs ! Vois-tu, toutes ses habitudes me sont antipathiques, toutes, jusqu'à son déjeuner à l'anglaise avec du thé et des œufs à la coque qui voudraient détrôner notre copieux et traditionnel dîner de midi.

LE CAPITAINE.

A bas le thé et les œufs à la coque, morbleu !

L'AMIRAL.

Oui, mais ne jure pas si haut; cela me prend sur les nerfs. D'ailleurs, les officiers d'autrefois ne juraient jamais. Mais à propos d'officiers, croirais-tu que ce petit drôle me conteste mon titre d'amiral? Il en fait gorges-chaudes avec ses amis les libéraux qui trouvent étrange qu'étant parti pour l'exil simple élève de marine, mon roi, à son retour, m'ait fait vice-amiral sans que j'aie jamais mis les pieds sur un vaisseau. Mais à qui la faute?

LE CAPITAINE.

A la révolution, mille dieux !

L'AMIRAL, *se bouchant les oreilles.*

Ah !... mais je vais lui montrer si je sais tenir d'une main ferme le gouvernail de ma maison.

LE CAPITAINE.

Justement, le voici avec le général que je soupçonne d'avoir un faible pour lui.

SCÈNE XIII

LE CAPITAINE, L'AMIRAL, LE GÉNÉRAL, VALENTIN.

L'AMIRAL.

Ah ! bonjour, mon frère, toujours la goutte?

LE GÉNÉRAL.

Plus forte que jamais. Et vous, amiral?

L'AMIRAL.

Toujours comme à vingt ans... n'était mon rhumatisme.

VALENTIN, à l'Amiral.

Mon cher oncle veut-il bien me permettre de lui rendre mes devoirs?

L'AMIRAL, lui tournant le dos.

Bonjour. (Au Général.) Où donc est notre chère et brave Clorinde?

VALENTIN.

Vous pouvez l'appeler brave, car, dans son impatient désir de vous voir plus tôt, elle est allée à votre rencontre à cheval, malgré le général et moi, se fâchant tout rouge qu'on voulût l'accompagner.

L'AMIRAL.

Elle aura eu honte de prendre pour compagnon un ami des émeutiers.

VALENTIN.

Un ami?...

L'AMIRAL.

Son absence me donne des inquiétudes. Les accidents arrivent si vite en ces temps néfastes! Ils ne m'ont pas manqué aujourd'hui. Le premier et le plus triste pour moi, c'est la perte de mon chien, le fidèle Lantara, que les fourches des insurgés ont fait fuir à travers champs.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JARDRAI.

JARDRAI.

Gare! gare! Sauve qui peut!

L'AMIRAL.

Qu'as-tu? Quelle frayeur! Ce coquin en veut à mes nerfs.

compte à régler avec tes maîtres qui m'ont fait condamner à l'amende et à la prison pour avoir tué un lapin dans leur parc. Va de ma part les prévenir que, dans une heure, mes amis et moi, nous serons au château de Saint-Potain. On dit que ses caves renferment des tas d'argent dont tes maîtres ne savent que faire; on leur donnera un coup de main pour les en débarrasser. Va donc, et souviens-toi de maître Jacques, le braconnier. » Son souvenir est là, dans mes reins. Aïe ! Un coup de crosse de fusil.

L'AMIRAL.

Plains-toi ! C'est nous qui sommes atteints.

JARDRAI.

Vous !... Quels démons ! Les plus enragés portent écrit au bout de leurs bâtons : La terre pour tous ! Plus de valets ! Rien que des maîtres ! — Eh ! mais, braves gens, topez là ; je suis des vôtres, moi. Je veux pardi bien être maître comme vous. Il n'est pas besoin qu'on m'écorche pour cela. Maître et propriétaire, c'est mon affaire à moi. Qu'on me donne un bon lopin de terre, avec la fille d'un noble ou d'un bourgeois, je n'en demande pas davantage. Vivent les insurgés !

L'AMIRAL.

Tu perds la tête !

JARDRAI.

C'est ce que je hurlais avec ces démons pour échapper à leurs griffes.

L'AMIRAL.

Ils mettent, dit-on, le feu partout.

JARDRAI.

Et ils vous coupent en deux avec leurs faux quand on leur refuse l'argent qu'ils demandent.

L'AMIRAL.

Les manants connaissent la vente de notre domaine de la Brillantais et flairent l'argent empilé dans nos caves. (A Jardrai). Cours vite avertir la gendarmerie.

JARDRAI.

J'y suis allé par l'ordre de mon capitaine. Il n'y a pas de gendarmes à dix lieues à la ronde.

L'AMIRAL.

Et le garde-champêtre ?

JARDRAI.

Il trinque avec les insurgés. (Il sort.)

L'AMIRAL, à Valentin.

Voilà donc ce gouvernement modèle de votre roi Philippe, si habile à pressurer les contribuables et incapable de nous garantir des pillards et des assassins! Les défendrez-vous encore ces amis-là, monsieur le gentilhomme libéral?

VALENTIN.

Rien n'est moins libéral qu'un pillard et un assassin ; j'en tiens l'espèce pour exécrable. Mais permettez-moi de vous dire, mon cher oncle, que la politique n'est point responsable des mouvements populaires occasionnés par la cherté des subsistances.

L'AMIRAL.

On renie les amis embarrassants.

VALENTIN.

Mon oncle!...

L'AMIRAL.

Taisez-vous, petit Don-Quichotte de la liberté; rougissez plutôt de votre ouvrage. Je ne regrette pas, quoi qu'en disent les révolutionnaires, les fourches patibulaires à six piliers, ornement jadis de la porte d'entrée de ce château ; mais il n'est pas moins certain que tous vos tribunaux de police correctionnelle et criminelle, avec leurs délais et sottes formalités, ne vaudront jamais pour châtier ces marauds nos anciennes et expéditives potences seigneuriales.

VALENTIN.

C'est vrai, mon oncle. Vive la justice seigneuriale du bon vieux temps! Elle tordait le cou à un homme sans plus de façon qu'à un poulet; et puis elle laissait le drôle suspendu à la potence comme le gibier au croc du garde-manger.

L'AMIRAL.

Sans doute, pour l'exemple. Alors aussi le paysan restait coi à sa place.

VALENTIN.

Sauf au temps de la jaquerie.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CLORINDE, en costume d'amazone, une faux à la main.

CLORINDE.

Victoire, mon père! Victoire, monsieur l'amiral! Vous serez satisfaits de votre élève, je l'espère.

L'AMIRAL.

Belle amazone, embrasse-moi d'abord. (Clorinde embrasse le Général et l'Amiral ensuite.) C'est bien, ton père le premier. Maintenant, conte-nous tes exploits. Tes yeux étincelants et cette arme enlevée à l'ennemi annoncent quelque hardi coup de main.

CLORINDE.

Oui, bien hardi. La seule pensée de ma témérité me donne des battements de cœur. A deux pas de la ferme, comme je revenais de voir ma petite sœur chez sa nourrice, une bande de paysans, armés de faux et de bâtons, m'a barré le chemin en criant: « Halte-là! On ne passe pas, mam'zelle l'aristocrate! Est-ce qu'il n'y a rien dans les poches? — Voilà pour boire à ma santé: » je leur jette une pièce de vingt francs, toute ma bourse. — « Vive mam'zelle! vive la belle aristocrate! fut le cri de chacun. » Alors, me croyant libre, je pousse mon cheval à travers la foule, lorsque le chef de la bande, espèce de brute ivre-morte, saisi la bride de Bijou et grommelle entre ses dents: « L'argent, c'est bon cela; mais pas de fierté, belle aristo; tu boiras avec nous. »

L'AMIRAL.

Cela t'a fait venir la chair de poule, hein?

CLORINDE.

C'est vrai ; mais Bijou, plus brave, donne un coup de tête qui renverse mon butor accroché au mors de sa bride et je m'enfuis au galop, emportant ce trophée... de ma poltronnerie.

L'AMIRAL.

Brave fille, va ! Je vous l'ai toujours dit, mon frère, elle fera honneur au nom qu'elle porte. Le seul malheur à redouter pour la glorieuse, c'est qu'elle ne trouve pas un homme digne de sa main. (A Valentin et au Capitaine). Ces messieurs s'inclinent en signe d'aveu et ils ont raison. Cependant, mon héroïne, il faut songer sérieusement à unir ton destin à celui d'un galant homme capable de soutenir, les armes à la main, s'il le faut, l'honneur de notre maison ; l'honneur ! que dis-je ? ce sont nos propriétés, notre existence menacées qu'il s'agit de défendre. Il fut un temps où ton père et moi nous n'avions besoin de la protection de personne ; mais l'âge a glacé dans nos veines le sang qui met le courage au service de la volonté. Hâte-toi donc de nous donner un remplaçant. Ton choix ne peut être douteux, puisqu'il ne doit tomber que sur celui dont le cœur et le bras sont voués à la défense de la bonne cause. (Prenant la main du Capitaine). Cet homme, je n'hésite pas à te le présenter ; accueille sa demande faite par moi, ton vieil oncle, ton meilleur ami. (Essayant de mettre un genou en terre). Voyons, dis-nous oui bien haut... ou tout bas, si tu l'aimes mieux.

CLORINDE.

Vous allez un peu trop vite, monsieur l'amiral. De votre temps on emportait ainsi à l'abordage les vaisseaux ennemis, mais pas le cœur des jeunes filles. Laissez-moi le croire pour leur honneur.

L'AMIRAL.

C'est juste ; j'ai tort : le cœur d'une femme veut être enlevé dans les règles, et il ne doit se rendre, c'est convenu, qu'après une résistance opiniâtre, afin d'obtenir les honneurs de la guerre. Commençons donc l'attaque dans la forme

voulue. Clorinde, ma chère nièce, ton père et moi nous n'avons qu'un vœu, c'est de te marier promptement, qu'en dis-tu ?

CLORINDE.

Je dis que je n'ai qu'un vœu aussi, c'est de vous faire plaisir.

L'AMIRAL.

Bien répondu. (Bas au Capitaine). Son petit cœur bat la chamade plus tôt que je ne croyais.

VALENTIN.

Mon oncle promettait de recourir aux circonvallations, aux parallèles et à toutes les pratiques de l'art des siéges pour arriver au cœur de notre cousine et l'enlever galamment, selon sa vieille coutume ; mais à peine s'est-il avancé devant la place, qu'il brusque l'assaut...

CLORINDE.

Mon beau cousin, la place n'est pas en péril ; elle ne réclame pas votre assistance.

L'AMIRAL, à Clorinde.

Bravo ! voilà un coup bien porté ! Le philosophe est repoussé avec perte. (A Valentin.) A l'ambulance, mon ami ; va soigner tes blessures. (A Clorinde.) Maintenant, procédons en bonne et due forme à la capitulation. Tes goûts simples, naturels, préfèrent à la vie factice de la ville la vie de campagne où s'est passée ton enfance, n'est-ce pas ?

CLORINDE.

Oui, monsieur l'amiral.

L'AMIRAL.

En bonne et excellente fille qui aime ses parents de tout son cœur et de toute son âme, tu mets ton bonheur à ne les quitter jamais ?

CLORINDE.

Oh ! jamais ! jamais !

L'AMIRAL.

Fille d'un gentilhomme, fière de la caste où Dieu t'a fait naitre, tu veux pour mari un homme qui ait de la naissance,

et dont l'esprit, n'étant pas infesté par les idées révolutionnaires, prise la noblesse à sa valeur et tient à ses droits antiques, sacrés, inaliénables, imprescriptibles ?

CLORINDE.

Je suis Vendéenne et de votre sang ; je ne le démentirai jamais : je hais tout ce qui tient à la révolution.

L'AMIRAL.

Admirable, admirable fille ! véritable héroïne, l'égale de ces nobles femmes du bocage qui savaient combattre et mourir pour la foi et la royauté légitime. (Bas au Capitaine). Notre philosophe démocrate est coulé bas. (A Clorinde). Cela suffit : maintenant je connais ton mari. (Au Capitaine.) Le sang qui coule dans vos veines compte cinq cents ans de fidélité à ses rois et de dévouement à son pays ; vous estimez la noblesse de ce sang séculaire comme le premier des biens, comme la chose que rien ne peut égaler ?

LE CAPITAINE.

Oui, monsieur l'amiral.

L'AMIRAL.

Et toi, Clorinde ?

CLORINDE.

C'est mon sentiment.

L'AMIRAL.

Très-bien. Comme nous, vous faites profession que celui-là est traître à l'honneur et à la gloire de ses aïeux, qui relâche quoi que ce soit de ses titres et priviléges ?

LE CAPITAINE.

Je le tiens pour traître et félon.

CLORINDE, l'Amiral la regardant.

Je pense comme mon cousin.

L'AMIRAL.

Parfaitement. Depuis la révolution, l'honneur s'étant réfugié dans les châteaux, vous voulez y vivre loin de ce libéralisme qui a gangréné les villes ?

LE CAPITAINE.

Le jour du triomphe de la révolution de 1830, j'ai donné ma démission et quitté Paris, résolu à n'y rentrer que pour y mettre le feu aux quatre coins. Oui, amiral, brûlons Paris, autrement l'ancien régime ne reviendra jamais à flot.

CLORINDE.

Moi, je n'aiderai pas mon cousin à brûler Paris : on ne fait bien les amazones qu'à Paris ; grâce donc pour Paris.

L'AMIRAL, *au Capitaine.*

Brûle Paris, si tu veux ; je te l'abandonne de grand cœur. En attendant, tu prendras tes quartiers d'hiver dans cet antique château, où nous ferons nos quatre repas, selon l'ancienne coutume.

LE CAPITAINE.

Bonne et ancienne coutume qui sera ma loi.

L'AMIRAL.

Voilà qui va fort bien. Donnez-moi la main l'un et l'autre. (*Prenant les mains du Capitaine et de Clorinde et les baisant : Au Capitaine*). Tu proclames ta cousine la plus belle, la plus aimée et la plus adorable des femmes ? Inutile de répondre. (*A Clorinde*). Toi, au fond de ton petit cœur, tu dis que le capitaine est un parfait gentilhomme et qu'il sera le meilleur des maris ?

CLORINDE, *bas à l'Amiral.*

C'est une imposture : mon petit cœur ne dit rien de pareil.

L'AMIRAL.

Langage de jeune fille ; je te comprends. (*A Valentin*). A notre tour, monsieur le philosophe. Pour faire ta cour à la révolution, ton libéralisme a retourné contre le mur de ton castel le blason de tes pères, et le comte Valentin de Saint-Potain trouve bon que, dégradant son nom, on l'appelle Goulot, le citoyen Goulot !

VALENTIN.

C'est votre nom et le mien.

L'AMIRAL.

Goulot de Saint-Potain, oui ; mais pas Goulot tout court, nom ridicule. Et pourquoi pas Goulot de bouteille ? (A Clorinde). Bonjour, madame Goulot ! hein ! comme cela sonne bien à l'oreille ? Suppose les vrais Bourbons rétablis aux Tuileries : naturellement je te présente à la cour : les portes s'ouvrent à deux battants ; et une voix retentissante annonce : « Madame Goulot ! » Vois-tu l'ébahissement de notre bon roi et de son noble entourage ? Madamo Goulot ! c'est impayable ! mais donne donc ta main à monsieur Goulot ?

CLORINDE.

Méchant oncle ! Vous savez que je suis née comtesse ; et que pour rien au monde je ne saurais consentir à ne pas être madame la comtesse.

L'AMIRAL.

Est-ce clair, Goulot ? (Indiquant par un geste à Valentin qu'il doit sortir). comprends-tu, monsiour Goulot ?

VALENTIN.

Mon oncle..

L'AMIRAL.

Laisse-moi finir, Goulot. On sait d'avance ce que tu veux dire ; il n'y a pas de justification possible. La terre de tes aïeux est déshonorée : le braconnage en a pris possession. Le garde de tes domaines ferme les yeux sur les vols de gibier. Il est vrai que, en retour, monsieur Goulot est l'idolo de cette canaille de paysans et de petits bourgeois ; que leurs voix en ont fait un conseiller municipal et général. Bel honneur, ma foi ! Digne récompense bien due au gentilhommo renégat qui a juré foi et hommage au gouvernement révolutionnaire. (A Clorinde). Fille, nièce, filleule d'émigrés, veux-tu, reniant toutes les saintes convictions de ta famille, être la femme d'un gentilhomme renégat ?

CLORINDE.

Jamais ! jamais !

VALENTIN.

Clorinde ! Clorinde !...

L'AMIRAL.

Monsieur Goulot, vous n'avez pas la parole. D'ailleurs, à quoi bon ? Toutes vos raisons sont connues et condamnées d'avance.

VALENTIN.

Permettez, mon oncle ; votre loyauté peut avoir des préférences, mais elle ne doit pas vouloir de surprise. J'appelle ainsi la manière dont elle cherche à engager le cœur de ma cousine. (A Clorinde.) Clorinde, vous êtes la maîtresse de choisir entre le capitaine et moi, qui n'ai ici d'autre appui que le long et sincère attachement, ou, pour dire le mot, un amour à toute épreuve. Si vous le repoussez, que ce soit au moins en connaissance de cause, après des explications qui ne permettent aucun doute sur mes sentiments. Et d'abord, les armoiries de ma famille n'ont été ni retournées ni même grattées, ce que le peuple a fait faire dans plus d'un manoir, en mil huit cent trente, notamment par la main même du capitaine dans le château des comtes de Saint-Potain.

LE CAPITAINE.

Pour éviter la profanation de la main révolutionnaire...

VALENTIN.

Vous eûtes recours au grattoir de la peur.

LE CAPITAINE.

J'ai manié le grattoir de la peur, moi ? Quelle impertinence ! C'est jeter le gant à la face de son adversaire : monsieur, vous m'en rendrez raison.

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Voilà l'occasion. Pousse-le, ferme, l'épée dans les reins.

VALENTIN.

Permettez d'abord que je dise à mon oncle que je n'ai pas démérité de mes aïeux autant qu'il le croit. L'écusson des Goulot brille toujours sur la poterne du château, objet de curiosité et d'ornement aussi respectable à mes yeux que les lézards, les crapauds et les guenons, image du passé, faisant du haut de mon toit gothique la grimace au présent qui lui déplaît. Ma vénération, vous le voyez, ne peut aller plus loin.

Quant aux titres de mes aïeux, j'avoue que mon esprit n'y attache guère d'importance. Sur ce point je ressemble à un homme qui manque d'un sens. Mais, en retour, je suis fier de leurs vertus, la vraie noblesse, celle qui oblige. Issu d'honnêtes gens dont l'unique souci fut de me laisser pour guide, en ce monde, des exemples de courage, d'honneur, do loyauté, je tiens à rester inflexiblement dans les mêmes voies et à transmettre le même héritage, ce que je crois possible, en marchant comme un homme de mon temps, les regards tournés vers l'avenir. Je dis avec lui : « Respect aux choses du passé qui en sont dignes, respect d'autant plus grand qu'on tentera moins, pour faire honte au présent, de leur ôter la poussière et la teinte mystérieuse dont les siècles les ont revêtues ; le badigeon et le grattoir ne leur donnent qu'un aux lustre. Laissons-les donc à leur place, dans les musées et dans l'histoire. Mille pardons, mon cher oncle ; mais quand je vois de braves gens comme vous s'obstiner à vivre avec les idées et les sentiments d'autrefois ; je les trouve aussi ridicules que s'ils allaient, en plein jour, par les rues, le haubert en tête, la cotte de mailles sur le corps, avec accompagnement de brassards, cuissards, haches d'armes, massues et longues rapières, selon la mode d'alors. Voilà ma pensée. Deux mots la résument : le mérite de nos ancêtres fut d'être hommes de leur époque : imitons-les : nous aussi, soyons do notre temps.

L'AMIRAL.

C'est-à-dire,faisons-nous peuple comme monsieur le comte de Mirabeau et le marquis de La Fayette !

VALENTIN.

Oui, mon oncle.

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Toujours mon oncle ! Et jamais amiral !

VALENTIN.

Soyons peuple comme ces grands citoyens, par les sentiments d'égalité, de liberté, par le patriotisme, sinon par le talent, si nous voulons marcher comme eux à la tête de la

nation, ses guides naturels, aimés, respectés. Que l'aristocratie anglaise nous serve d'exemple.

L'AMIRAL.

Grand bien te fassent ses reliques : porte-les à ton cou ; moi, je crache dessus. Je ne connais à ton aristocratie britannique qu'un bon côté, c'est son amour de la vie des champs. Mais cela ne va pas aux petits gentilshommes philosophes et démocrates qui courent, comme toi, chaque année, porter dans le gouffre parisien les revenus de leurs terres et la séve de leur jeunesse. Tu voudrais entraîner dans cet abîme de vices et de corruption l'héritière des Saint-Potain ; mais, à d'autres, n'est-ce pas, général ? (Signe d'assentiment du Général.)

LE CAPITAINE, bas à l'Amiral.

Il est sur un mauvais terrain.

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Menons-le tambour battant. (A Valentin.) Expliquons-nous catégoriquement. Clorinde s'est prononcée : sa main est à ce prix : renoncer désormais au séjour de Paris, se fixer pour la vie au château de Saint-Potain, y passer tes jours près d'elle, dans les joies de la famille, entre son père et son vieil oncle, voilà la première condition. Te va-t-elle ? l'acceptes-tu sans réserve ?

VALENTIN.

Je ne l'accepte point... sans réserve.

L'AMIRAL.

Très-bien. Tu n'auras point ma nièce. (A son frère.) Il n'aura point ta fille.

LE GÉNÉRAL.

Il ne l'aura pas.

L'AMIRAL.

Autre condition. De tout temps, l'honneur a été le culte des Saint-Potain. Leur attachement à Dieu et à leurs rois est proverbial. C'est la foi de leur unique héritière.

CLORINDE.

C'est ma foi.

L'AMIRAL.

Point d'alliance avec elle sans une déclaration solennelle de dévouement au roi légitime de la France, au vieux roi exilé. Eh bien ?

VALENTIN.

La part que j'ai prise à la révolution de 1830 rend, vous le savez, une telle déclaration impossible.

L'AMIRAL.

Tu n'auras pas ma nièce ; tu n'auras pas sa fille. (Au Général.) Parle donc?

LE GÉNÉRAL.

Il ne l'aura pas.

L'AMIRAL.

Autre condition. On dit qu'il existe une association, dont tu serais membre, dans le but d'abolir la noble profession des armes. Ces fous, s'intitulant les amis de la paix, auraient pour cri de ralliement : « Plus de guerre ! plus d'armée ! » Est-ce vrai ?

VALENTIN.

Très-vrai. Pourquoi le monde ne vivrait-il pas en paix?

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Ses raisons font l'effet d'une scie sur mes nerfs. (A Valentin.) Le monde vivre en paix, imbécile ? Est-ce que la Providence n'a pas, de toute éternité, mis la guerre partout ? Est-ce qu'elle n'a pas armé les animaux de griffes, de becs crochus et de longues dents pour qu'ils se déchirent les uns les autres et s'entre-dévorent, en attendant que l'homme, ce mangeur omnivore, les avale tous, gros et petits, quand ils ont la chair à son goût ? Grande loi ! Ainsi, rien ne se perd. Nie donc le génie de l'homme, qui a inventé les frondes, les hallebardes, le sabres, les canons. A quoi bon tout cela ? Évidemment pour qu'il fasse preuve, sur les champs de bataille, de son courage et de ses talents militaires, et aussi pour empêcher, à l'aide de ces grandes saignées faites à coup de canon, le trop plein de l'espèce humaine.

LE CAPITAINE.

C'est évident.

L'AMIRAL, à Valentin.

Plus de guerre; partant, plus d'armée, plus de marine militaire ?

VALENTIN.

A coup sûr.

L'AMIRAL.

Quoi! plus de généraux, plus d'amiraux, plus d'officiers d'aucune espèce ?

VALENTIN.

Certainement.

L'AMIRAL.

Allons, il est fou : ma haine pour lui se change en compassion. Un dernier mot. On dit encore qu'un serment interdit à ces soi-disant amis de la paix de se battre en duel, même pour venger une insulte faite à leur honneur. Est-ce vrai ?

VALENTIN.

C'est vrai.

L'AMIRAL.

Eh bien! tu dois savoir que le chef de la famille des Saint-Potain fut décoré par son roi de l'ordre de Saint-Michel, juste récompense d'avoir, en champ clos, percé avec sa dague la langue d'un chevalier félon, coupable d'une parole injurieuse pour l'honneur de la reine. Depuis, nos armes portent une langue percée d'une dague, engagement sacré pour les Saint-Potain de faire respecter, les armes à la main, l'honneur des dames. Prends-tu cet engagement que tous les Saint-Potain renouvellent à leur mariage ?

VALENTIN.

Je ne le renouvellerai pas. Je tiendrai mon serment de ne jamais m'exposer à ôter la vie à mon semblable.

L'AMIRAL.

Ne compte pas sur ma nièce. Tu ne l'auras jamais. (Au Général.) Jamais.

LE GÉNÉRAL.

Oh! jamais, jamais.

VALENTIN.

Et vous, Clorinde?

CLORINDE.

Eh! moi, je suis comme madame de Sévigné; je ne hais pas les grands coups d'épée.

L'AMIRAL.

Bravo! ma nièce!

LE CAPITAINE, bas à l'Amiral.

Je vais l'achever. (A Valentin.) Vous avez dit, monsieur, qu'en 1830, le grattoir de la peur avait effacé les armoiries de mes ancêtres.

VALENTIN.

J'aurai dû ajouter que votre fierté, s'abaissant devant l'émeute, non-seulement gratta son écusson, mais encore entonna la *Marseillaise*, coiffé du bonnet de la liberté.

LE CAPITAINE.

Vous en avez menti par la gorge: ce prétendu bonnet était un foulard que je mis pour me garantir d'un rhume.

VALENTIN.

Un rhume, le 29 juillet, par une chaleur de vingt-cinq degrés?

LE CAPITAINE.

Vous connaissez les lois de l'honneur: quels que soient vos serments, vous ne pouvez pas rester impassible devant le démenti qui vous est donné.

CLORINDE.

Messieurs!...

L'AMIRAL.

Laisse-les faire; il n'y a pas de danger: le philosophe ne se battra pas.

VALENTIN, au Capitaine.

Vos démentis ne me touchent point. Il n'est pas donné à un coup d'épée ou de pistolet de changer un fait.

LE CAPITAINE.

Il châtierait du moins vos insolences.

VALENTIN.

Dites mes vérités; mais, réflexion faite, si votre gloire tient absolument à échanger un coup de pistolet avec moi, c'est une satisfaction que je puis vous donner.

LE CAPITAINE.

Un coup de pistolet ou un coup d'épée, à votre choix. Je soupçonne que les philosophes ne sont pas forts au pistolet.

VALENTIN.

Nous allons voir. (Il frappe dans sa main : Gabao paraît.) Gabao, apporte ici les pistolets de salon du capitaine.

LE CAPITAINE.

Monsieur, ce n'est ni le lieu, ni l'arme...

VALENTIN.

Pardon, notre cousine a du cœur comme la Clorinde du Tasse ; elle peut être témoin du duel que je vous propose.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs ! messieurs !

L'AMIRAL.

Pardieu ! laisse-les faire : il va bientôt capituler.

JARDRAI, à Gabao, portant des pistolets qu'il remet à Valentin.

Prends garde, novice, ces pistolets sont chargés avec des balles qui ne font pas de bruit, mais qui n'en sont pas moins mortelles. A quarante pas, le capitaine tue un moineau sur le toit.

VALENTIN.

Capitaine, votre montre, s'il vous plaît. (Il tire vivement la montre du gilet du Capitaine.)

LE CAPITAINE.

Qu'en voulez-vous faire? Que prétendez-vous?...

VALENTIN, donnant la montre à Gabao.

Mets-toi en position à cette balustrade. (Gabao se met à la balustrade, tenant à la main la montre suspendue à sa chaîne). Bien,

tends le bras et reste ferme. (Valentin ajuste, tire et fait voler la montre en éclats. Cri d'effroi de la famille.)

LE CAPITAINE.

Ma montre à répétition ! une montre de Bréguet, qui m'a coûté mille écus, mise en poussière !

VALENTIN, présentant sa montre au Capitaine.

Voici la mienne, à répétition, signée aussi Bréguet ; l'une vaut l'autre. Vengez-vous. Jardrai va la tenir.

JARDRAI.

Non, de par tous les diables.

VALENTIN, donnant sa montre à Gabao.

Gabao s'en charge. (Gabao va à la balustrade et tient la montre suspendue comme celle du Capitaine). Allons, capitaine !

L'AMIRAL, au Capitaine.

Vise bien et brise-moi sa patraque. Son orgueil va sombrer du coup.

LE CAPITAINE. (Il tire et manque la montre.)

Peste soit de ma maladresse !

L'AMIRAL.

Partie et revanche ! Mais plus de montre : autant vaudrait prendre pour but le globe de la lune. De mon temps une mouche était trop grosse. (A Valentin.) Ça, beau tireur, votre épingle en diamant. Elle vaut bien la montre du capitaine.

VALENTIN.

Le double ; mais j'en fais volontiers le sacrifice. (Détachant son épinglette et la fixant à la balustrade). Tirez, capitaine.

L'AMIRAL, au Capitaine.

Voilà un beau coup ; vise bien.

LE CAPITAINE, bas à l'Amiral.

Il va changer de ton. (Il tire et manque l'épinglette.)

CLORINDE, riant.

La garde royale n'a pas la main heureuse !

VALENTIN.

On a ses bons et mauvais jours. Le capitaine a pris mon épinglette pour un bonnet rouge.

LE CAPITAINE.

L'insolent !

L'AMIRAL, à Valentin.

A votre tour. (Enlevant l'épinglette de la cravate du Capitaine.) Voyons votre épinglette. Diantre ! c'est un bijou de prix.

LE CAPITAINE.

Il me coûte six mille francs.

VALENTIN.

Tant pis ; car je me sens en veine. (Prenant l'épinglette des mains de l'Amiral et la donnant à Gabao qui va à la balustrade et tient l'épinglette, le bras tendu.)

CLORINDE.

Cela fait frémir !

VALENTIN, ajustant.

Soyez sans crainte. (Il tire et brise l'épinglette).

CLORINDE.

Bravo ! bravo ! philosophe ! Très-beau coup, monsieur l'amiral !

L'AMIRAL.

Très-beau ; mais cela ne change pas ses sentiments. (Bas au Capitaine.) Au diable soit le philosophe !

CLORINDE, riant.

Ah ! mon pauvre capitaine, vous êtes mort deux fois.

LE CAPITAINE.

Je l'attends sur le terrain ; on ne connaît un homme qu'en face du péril.

VALENTIN.

Vous avez raison : le danger est la pierre de touche du vrai courage.

L'AMIRAL.

Tu parles comme un livre. Mais va faire tes paquets ; et quitte au plus vite ce château : il s'y prépare une fête que ta philosophie ne verrait pas sans peine. Adieu donc et bon voyage. Baise les mains de ma part à la société des amis de la paix. (Au Capitaine.) Pauvre cerveau fêlé !

3.

VALENTIN.

Adieu, Clorinde.

CLORINDE, lui tendant la main.

Adieu, mon cousin.

VALENTIN.

Vous ne m'en voulez-pas ?

CLORINDE.

Moi, grand Dieu !

LE CAPITAINE, à Valentin.

Monsieur, nous aurons un compte à régler les armes à la main, sur le terrain de l'honneur; mais probablement je n'aurai qu'à constater que c'est un lieu où l'on ne rencontre point les gens qui tirent prétexte de leur amour de la paix pour mettre leur courage en fourrière dans le temple de la concorde.

VALENTIN.

Capitaine, l'assurance que vos bravades ne seront point relevées les armes à la main fait tort à votre valeur. Vous en avez beaucoup, je veux le croire ; mais ne pourriez-vous pas la tenir en réserve pour de meilleures occasions ? Les temps où nous vivons en fournissent à souhait. Le pays est à feu et à sang. Propriétés, vie, honneur, tout est en péril, tout fait appel à l'énergique concours des honnêtes gens, des gens de cœur. Entrons ensemble dans cette carrière où j'ai l'ambition d'être votre rival. Marchez en tête, je vous suivrai. Tâchez de me vaincre sur ce terrain et votre triomphe sera glorieux; (Désignant Clorinde.) car je suis résolu à vous en disputer le prix vaillamment. (A l'Amiral.) Mes paquets sont tout faits; mais je vous demande la faveur de ne quitter ce château que quand sa sécurité sera entière.

L'AMIRAL.

Poule mouillée ! Va, c'est bien toi, dont la main se refuse à faire usage d'une épée, qui viendra à notre secours quand ces bandes ou le feu, ce qui est tout un, seront dans la maison. (Valentin sort.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JARDRAI.

JARDRAI, entrant précipitamment.

Monsieur l'amiral ! Monsieur l'amiral !

L'AMIRAL.

Eh bien ? Qu'est-ce ? Pourquoi tant crier ? Ne sais-tu pas que j'ai des nerfs ?

JARDRAI.

Le feu ! Le feu dans le pavillon du parc !

(On voit au fond du théâtre le pavillon en feu.)

LE GÉNÉRAL.

Où la nourrice habite avec ma fille ?

JARDRAI.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL, s'avançant vers la balustrade.

O Ciel ! ma fille ! mon enfant ! Au feu ! au feu !

CLORINDE, à la balustrade.

Ma sœur ! ma chère petite sœur ! Au feu ! au feu ! (A Jardrai.) Mais crie donc au feu !

JARDRAI.

Au feu ! au feu ! Inutile de s'égosiller; personne n'est à la ferme; le chien enragé les a tous mis en fuite.

LE GÉNÉRAL.

Capitaine, de grâce, sauvons ma fille ! (Retombant sur son siége). Ah ! maudite goutte !

LE CAPITAINE.

Ne faites pas d'efforts inutiles, général. Je réponds sur ma tête d'arracher votre enfant aux flammes ; et, s'il est possible, de vous l'apporter ici sain et sauf. Jardrai, suis-moi.

JARDRAI, bas au Capitaine.

Ne jurez pas, capitaine ; ce pavillon n'est plus qu'un brasier ; le diable lui-même n'y pénétrerait pas.

LE CAPITAINE.

Tais-toi. Viens, viens vite.

(Ils sortent).

LE GÉNÉRAL, à la balustrade.

Ma fille ! mon enfant !

CLORINDE.

Ma sœur ! ma sœur !

L'AMIRAL, au Général.

La goutte et le rhumatisme nous attachent ici ; mais silence ! silence ! Du calme, du sang-froid, ma fille, du sang-froid, général. Le capitaine et Jardrai sont braves ; leur courage nous répond du salut de cette chère enfant.

(On voit la scène décrite par Clorinde.)

CLORINDE.

Ah ! il est trop tard ! Les flammes sortent par toutes les issues. Voilà le capitaine et Jardrai ; ils se précipitent dans l'entrée, malgré les flammes ! Quelle bravoure !

L'AMIRAL.

Eh bien, qu'en dis-tu ? Vivent les braves !

CLORINDE.

Ah ! oui, mon oncle ; vivent les braves ! Mais le feu les chasse ; ils sortent à la hâte... sans ma sœur ! (Tombant sur un siége). Ah ! mon Dieu !

LE GÉNÉRAL.

Ma fille, ma fille est perdue !

CLORINDE.

Non, non ; pas encore : ils rentrent dans le pavillon... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! protége-les !... Ciel ! ils font signe qu'il est impossible d'avancer... Les flammes s'échappent de toutes parts.

LE GÉNÉRAL.

C'en est fait de ma fille !

L'AMIRAL.

Mon frère, si telle est la volonté du Ciel, il faut s'y résigner. Le capitaine a fait l'impossible... Mais voyez-donc, sur la colline, ces paysans qui semblent contempler l'incendie comme un spectacle ! Pas un ne bouge. (Criant à la balustrade et leur faisant signe). Au feu ! coquins ! au feu !

LE CAPITAINE, rentrant avec Jardrai.

Général, notre malheur est complet : les flammes rendaient inaccessible la chambre de votre enfant. Ses cris étouffés et ceux de la nourrice, cessés tout à coup, nous ont, hélas! convaincus que tout secours maintenant serait inutile.

JARDRAI, montrant les cheveux du Capitaine.

Voyez plutôt ses cheveux et les miens tout brûlés.

LE GÉNÉRAL, à la balustrade.

Ma fille ! ma fille ! Au feu ! au feu !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, VALENTIN.

LE GÉNÉRAL, à Valentin.

Sauvez, sauvez ma fille ! Le feu est dans le pavillon.

VALENTIN.

J'y cours, général.

LE CAPITAINE.

Un peu tardivement.

JARDRAI.

Oui, après nous, quand nos visages et nos mains à demi calcinés montrent que la chose est impossible.

CLORINDE.

Valentin, restez.

VALENTIN.

Clorinde, quel intérêt ?

CLORINDE.

N'ai-je pas le droit de craindre que vous exposiez votre vie inutilement ?

VALENTIN.

Merci, merci, Clorinde : ayez moins de souci pour une vie que vos dédains m'ont rendue à charge.

CLORINDE, le retenant.

Restez, restez, vous dis-je.

VALENTIN.

Pardon, mille fois pardon, si j'ai cru à votre indifférence.

Votre accent, à ce moment suprême, me touche; mais il est impuissant devant la voix du devoir. Clorinde, votre sœur sera sauvée. (Il frappe dans ses mains, Gabao paraît). Gabao, mon fidèle, suis-moi. (Ils sortent rapidement.)

CLORINDE, s'efforçant de retenir Valentin.

Valentin! Valentin! Quelle témérité!

LE CAPITAINE.

Dites plutôt quelle forfanterie.

JARDRAI.

Oui, c'est bien avec ses gants jaunes et ses escarpins vernis qu'il entrera dans cette fournaise, le freluquet!

CLORINDE, à la balustrade.

(On voit la scène qu'elle décrit.)

Valentin! Valentin! Il ne m'écoute pas, il court... Le voilà devant la porte du pavillon; il veut entrer. Ciel! les flammes l'empêchent de pénétrer au-delà du seuil... il fait voler la fenêtre en éclats; il l'escalade; Gabao le suit: ils sont dans le pavillon; ils reviennent sur leurs pas; ils font signe qu'il est impossible d'aller plus avant; ils s'échappent par la même fenêtre. Le feu est à leurs habits! Les malheureux! ils sont tout brûlés! Valentin! Valentin! revenez, revenez, de grâce!... Ah! mon père, il est perdu! Ce spectacle est horrible, il me tue. Périssons, s'il le faut, périssons avec lui. Mais venez-donc, capitaine; pour l'amour de Dieu, secourons-les.

LE GÉNÉRAL, la retenant.

Ma fille, ma chère fille, assez de victimes.

L'AMIRAL.

Oui, assez de victimes. Que ne puis-je les suivre!

LE CAPITAINE, à Clorinde.

Si vous l'ordonnez, je suis prêt à me jeter dans ce gouffre. Jardrai m'y suivra.

JARDRAI.

Nenni-dà. Assez de brûlures comme ça pour un bambin à la nourrice. (Bas au Capitaine.) Qu'il grille, le cher poupon; ça doublera la dot de votre promise.

LE CAPITAINE, bas à Jardrai.

Ah ! tais-toi.

CLORINDE.

Quels vils sentiments !

LE CAPITAINE.

Il pense que tous les efforts sont impuissants. Monsieur Valentin n'obéit qu'à sa fantaisie. S'il veut être une victime, au fait, personne n'a le droit de l'en empêcher.

CLORINDE.

Ce que vous dites là est odieux. (Au Général, qui la retient par la main.) Mon père, laissez-moi ; j'irai, j'irai seule.

L'AMIRAL, lui prenant l'autre main.

Et moi, je te le défends. Le capitaine a raison : c'est assez de deux victimes et peut-être de trois ; car un nègre de plus ou de moins cela ne compte pas. Mais tiens, si mes yeux n'ont pas la berlue, voilà ton Valentin qui saute par la fenêtre avec Gertrude dans ses bras.

CLORINDE.

Oui, c'est lui ! c'est lui-même. (Se jetant dans les bras de son père.) Ah ! mon père, quel bonheur !

LE GÉNÉRAL.

Oui, ma fille, rendons grâces au Ciel.

CLORINDE.

Il dépose ma sœur à terre ; il regarde par la fenêtre ; il appelle Gabao que les flammes ont sans doute suffoqué... (Criant.) Valentin ! Mon père ! il retourne à la recherche de Gabao ! (Appelant.) Valentin ! Valentin !

L'AMIRAL.

Il t'écoute bien ! Le voilà au milieu du brasier ; et cela pour un négrillon ! Je l'ai toujours dit, le malheureux a le cerveau détraqué.

CLORINDE.

Ah ! mon oncle, il a bien du courage !

LE CAPITAINE.

Le courage d'un sapeur-pompier.

CLORINDE.

Que vous n'avez pas, mon cousin.

L'AMIRAL.

Console-toi : les voilà tous les deux hors de la fournaise. (On voit Valentin et Gabao à sa suite sautant par la fenêtre.)

CLORINDE, à genoux.

Mon Dieu ! soyez loué !

L'AMIRAL, à la balustrade.

Holà ! ho ! c'est trop fort ! Le nègre lui saute au cou ! Il se laisse embrasser par une peau noire, comme si ce n'était pas assez de l'avoir sauvé de la grillade !

CLORINDE.

Quel héroïsme !

L'AMIRAL.

Sauf l'accolade, le garçon s'en est bien tiré : il a dans les veines du sang des Saint-Potain. Mais quel dommage qu'une épée nue le fasse saigner du nez ; et qu'il reste l'oreille basse dans une affaire d'honneur. (Valentin entre, portant un enfant qu'il présente au Général et le dépose sur un siége.)

LE GÉNÉRAL.

Ma fille ! mon enfant !

L'AMIRAL, tendant la main à Valentin.

Touche là ; c'est très-bien, à part l'embrassade du négrillon, acte injurieux pour le sang des Saint-Potain.

CLORINDE, tendant la main à Valentin.

Acte qu'on lui pardonne au nom de Gertrude.

L'AMIRAL.

Quoi ! tu oserais mettre ta joue contre celle qui a touché la peau d'un nègre ?

CLORINDE, offrant sa joue à Valentin.

Oui, monsieur l'amiral ; et sans cérémonie, mon cousin. Merci, mille fois merci pour ma chère petite sœur !

VALENTIN.

Clorinde ! chère cousine ! ce que j'ai fait est au-dessous d'une pareille récompense.

LE CAPITAINE, bas à l'Amiral.

Comment! vous permettez!...

L'AMIRAL.

Hé! hé! Les victorieux ne demandent pas permission. Voilà comme nous faisions, nous autres gentilshommes, dans notre temps. Après la victoire toutes les belles y passaient. Mais il faut jeter un peu d'eau froide sur le feu qu'un baiser de femme, — offert, — peut avoir mis dans le cœur de ce petit philosophe. (A Valentin.) Écoute, ton fait est bien; mais, vois-tu, ce n'est pas là ce que nous appelons, nous, en terme de guerre, une victoire décisive. Parce qu'une jeune fille d'un peu trop de cœur te saute au cou, ce n'est point une conquête; ne t'imagine pas cela, non.

VALENTIN.

Ah! mon oncle, loin de moi...

CLORINDE, à Valentin.

Venez, monsieur, qu'on soigne ces mains; elles ne sont qu'une plaie. Ne les cachez donc pas. Vous savez bien que j'ai une recette merveilleuse contre les brûlures. Dans vingt-quatre heures, je réponds de votre guérison.

VALENTIN.

Cher docteur, je me mets avec confiance entre vos mains.

JARDRAI, à Clorinde.

Et nous, mademoiselle, n'aurons-nous pas de votre baume?

CLORINDE.

Il ne vaut rien pour les poltrons. (Clorinde, Valentin et le Général sortent.)

LE CAPITAINE.

Poltrons?

JARDRAI.

Elle a dit, poltrons.

L'AMIRAL.

Dans ce duel (car c'est bien un duel), la chance a tourné du côté de ce petit révolutionnaire. Son adresse au tir et son intrépidité dans l'incendie du pavillon, je ne le dis

qu'entre nous, lui donnent la première manche, c'est incontestable.

JARDRAI.

La révolution a la première manche. (Imitant l'Amiral.) C'est incontestable, et pas de revanche possible : la révolution ne se bat pas.

L'AMIRAL.

Non, mais on la bat, imbécile! nous allons signer le contrat, et la légitimité aura le cœur et la dot.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉNÉRAL, VALENTIN.

LE GÉNÉRAL.

Enfin, nous voilà seuls ! J'ai deux minutes pour te parler; écoute-moi bien : je vais te confier les secrets du père de famille. Ne va pas les trahir.

VALENTIN.

Ah ! mon oncle !

LE GÉNÉRAL.

Apprends d'abord que si je passe dans ce château pour un homme nul et même stupide, c'est que telle est ma volonté. Mon goût, à moi, c'est d'être mené, rôle facile. L'amiral, au contraire, aime à mener les autres; je le laisse faire. D'ailleurs, tu le sais, son titre d'aîné l'a rendu, comme cela doit être dans les familles nobles, possesseur de la plus grande partie des biens paternels. Voué au célibat, son affection s'est portée tout entière sur mes deux filles et leur assure à chacune une assez belle dot. Cette libéralité le rend l'arbitre souverain de leur établissement. Si donc, mon ami, tu veux conserver quelque chance d'obtenir la main de Clorinde, gagne les bonnes grâces de l'amiral avant tout. Il règne et gouverne ici. Ne compte pas sur mon appui. En nous séparant, je reprends mon rôle de muet, et tout se passera au gré de l'amiral. Table là-dessus.

VALENTIN.

Mais Clorinde est votre fille; sa mère me la promit à son lit de mort.

LE GÉNÉRAL.

Pauvre femme ! elle t'aimait bien; elle avait foi dans tes

bonnes qualités pour faire le bonheur de son enfant dont elle voyait avec joie le cœur s'ouvrir à tous les sentiments d'amitié, disons le mot, d'une affection réciproque que tes études, tes voyages, et même ton séjour à Paris, au milieu des distractions du monde, rendaient encore plus vive. Est-ce vrai ?

VALENTIN.

Ah ! oui, mon oncle ; Dieu m'en est témoin, Clorinde a été mon premier, elle sera mon unique amour.

LE GÉNÉRAL.

Je le crois, mon garçon. Deux mots encore : je ne veux pas être en reste de sincérité avec toi. Je ne crains pas de le dire en ta présence, elle est digne de ton attachement. Sans doute, son éducation faite entre son oncle et moi, au fond de la campagne, loin de toute société de femmes, a quelque chose d'un peu cavalier, en dehors des habitudes de son sexe. Mais si ses manières ont emprunté quelque rudesse à notre contact, en retour, la trempe de son âme y a pris une fermeté, une vigueur qu'on ne trouve pas dans les femmes du jour. Le devoir en tout est sa loi. Elle t'aime, tu le sais bien.

VALENTIN.

Ah ! mon oncle, qui peut garantir les sentiments d'une jeune fille dont l'esprit est aussi mobile !

LE GÉNÉRAL.

Que diantre ! je te dis, moi, son père, qu'elle t'aime et beaucoup, là ! Mais cela ne fait rien ; dès que la volonté de son oncle et, par conséquent, la mienne, s'est élevée contre son affection, elle l'a fait taire sur-le-champ. Bien plus, cette main et ce cœur qu'elle te destinait, elle va les donner à un autre qu'elle n'aime pas, qu'elle hait, peut-être. Tel est ce caractère enthousiaste, énergique, dévoué, un peu rude, je le répète, mais que l'amour assouplira, sois-en sûr, et rendra docile à toutes les volontés de son mari.

VALENTIN.

A toutes, c'est beaucoup dire. Cependant je connais assez

sa haute raison pour que, nonobstant nos dissidences politiques et religieuses, je croie au bonheur avec elle.

LE GÉNÉRAL.

Moi, je ne comprends rien à vos querelles. Je n'ai jamais eu le don des subtilités de vous autres amants qui passez votre temps à élever entre vous des *si* et des *mais*. Cela vous plaît, très-bien; seulement je te dis une fois pour toutes, qu'elle a un véritable amour pour toi, ce qui n'empêchera pas que, avant une heure, elle sera volontairement la femme d'un autre, si ton âme trop altière ne se hâte pas de faire quelques concessions.

VALENTIN.

Quelles concessions, mon oncle?

LE GÉNÉRAL.

D'abord, chasse ton négrillon. La vue de cette peau noire redouble les crises nerveuses de l'amiral.

VALENTIN.

Comment le chasser sans ingratitude? Dans mes longs voyages son dévouement pour moi a été trop souvent mis à l'épreuve. D'ailleurs il y a un lien entre nous : devenu chrétien par mes conseils, il porte mon nom, il est mon filleul.

LE GÉNÉRAL.

N'importe, chasse-le, crois-moi. Renonce encore à tes déjeuners à l'anglaise dont le menu, bien menu, de thé et d'œufs à la coque, avalés au pied levé, est un rabat-joie menaçant pour notre long et traditionnel dîner de midi à base solide de bonne soupe, de bouilli et rôti, copieusement arrosé de vin du crû.

VALENTIN.

Accordé. Comptez sur ma parole; désormais, à midi, je m'attable en famille avec un estomac résolu à engloutir soupe, bouilli, que je déteste, rôti, canards, poulets, filets de bœuf, vins de tous les crûs, jusqu'à ce que l'amiral lui-même demande quartier. Êtes-vous content?

LE GÉNÉRAL.

Oui; maintenant range un peu ton esprit à nos idées. Cela

n'est pas si difficile : pense comme ton oncle, comme nous, ou plutôt ne pense pas du tout. Vis comme nous, à la façon de nos pères; dis adieu à ta philosophie endiablée, à ton fatras politique. Envoie encore promener ta madame la liberté avec ou sans bonnet phrygien.

VALENTIN.

Oh! ça, vous croyez donc, mon cher oncle, que les sentiments, les opinions sont choses que l'on prend et quitte à volonté, comme son bonnet de nuit?

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, je n'en sais rien. A vrai dire, moi, je n'ai jamais eu d'opinions politiques que le nécessaire pour vivre en bonne harmonie avec mon frère qui en a, lui, et en a mis à plein dans la tête de Clorinde. Ils y tiennent l'un et l'autre avec autant et, peut-être, plus d'entêtement que toi. Mais enfin, il faut bien que quelqu'un cède. Toi, comme le plus raisonnable, mets donc tout cela de côté. Voyons, fais-le pour moi, ton ami, le frère préféré de ton père. C'est dit, hein?

VALENTIN.

Mon oncle, vous aimez les cigares?

LE GÉNÉRAL.

Oui, parbleu! de bons cigares de la Havane.

VALENTIN.

Quand votre goutte sommeille, vous aimez donner la chasse aux perdreaux?

LE GÉNÉRAL.

Oui; et encore mieux courre un lièvre.

VALENTIN.

Et au retour, assis à une bonne table comme le bourgeois de la chanson...

LE GÉNÉRAL.

Non, non; pas le dos au feu : Ton bourgeois est un sot. Le dos au feu! que l'apoplexie le prenne lui et les siens!

VALENTIN.

Une bonne table, chargée de mets succulents, fait vos délices?

LE GÉNÉRAL.

Sur ma parole, cela vaut cent fois mieux que toutes tes sciences occultes et incultes.

VALENTIN.

Eh bien, mon oncle, si je disais : mettez de côté vos cigares de la Havane; brisez votre fusil; donnez des boulettes à vos chiens; laissez en paix les perdrix et les lièvres; renoncez aux filets de bœuf, aux vieux vins de Bordeaux, que répondriez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Je t'enverrais promener, quelle raison ! Les cigares, la bonne chair, le bon vieux vin, surtout de Bordeaux, à force, c'est ma vie, à moi. Sans cela le sang resterait stagnant dans mes veines, comme la boue dans un marais.

VALENTIN.

Tenez, j'en dis autant de mes idées, de mes convictions : pour moi aussi c'est la vie, la véritable vie.

LE GÉNÉRAL.

Franchement, ta pitance ne me va pas. Mais sans disputer des goûts et nous troubler davantage la cervelle, revenons à notre affaire. Veux-tu, oui ou non, que Clorinde soit à toi ?

VALENTIN.

Dieu ! si je le veux, mon oncle !

LE GÉNÉRAL.

Mon frère a promis au capitaine trois cent mille francs de dot. Tiens, sois bon enfant : donne-moi seulement ta parole que tu feras de ton mieux pour te corriger et je le pousserai à doubler la somme en ta faveur.

VALENTIN.

Ah ! mon oncle, mon cher oncle tant de bonté me confondent !

LE GÉNÉRAL.

Rends-toi donc.

VALENTIN.

Je fais plus.

LE GÉNÉRAL.

Voyons.

VALENTIN.

Gardez vos six cent mille francs et donnez-moi Clorinde sans condition.

LE GÉNÉRAL.

Style des amoureux! Tu mériterais qu'on te prît au mot; et, dans six semaines, après l'éclipse de ce qu'on appelle dans votre jargon la lune de miel, la philosophie m'en dirait des nouvelles. Ah! bien oui! une fille sans dot, entourée d'une demi-douzaine de marmots, auréole ordinaire des femmes sans dot, cela fait une belle figure! Pauvre rêveur! Quelle pitié!... Mais, concluons; le temps presse; j'entends la voix de mon frère qui rentre avec Clorinde et le capitaine. Le sieur de La Bouvardière sera ici dans quelques instants avec le contrat de mariage, et ton rival va devenir l'heureux époux de Clorinde. J'en aurai du regret; mais cela sera ainsi. Donne-moi donc une bonne réponse avant leur entrée, autrement je me range de leur côté et deviens le plus acharné de tous contre toi.

VALENTIN.

Excellent homme! Tant de généreuses instances me feraient maudire cet honneur impitoyable qui a été jusqu'à ce jour la règle de ma vie et m'empêche de donner les mains à une supercherie que voudrait me rendre facile votre sollicitude toute paternelle. Merci, mon bon oncle, merci du plus profond de mon cœur. Ce témoignage d'estime et d'affection pour moi m'oblige davantage, s'il est possible, à rester inébranlablement dans la voie tracée par la loyauté. Votre inaltérable bonté peut fermer les yeux sur nos dissidences; mais l'antipathie naturelle de l'amiral, son fanatisme politique et religieux qu'il a si tristement inspiré à Clorinde n'accepteront point ce biais. Ils voudront des engagements, des retractations, des humiliations, que sais-je! une apostasie... jamais! Mon amour pour Clorinde, quelque grand qu'il soit, en est incapable:... l'intérêt encore moins...

LE GÉNÉRAL.

Est-ce là ton dernier mot ?

VALENTIN.

Oui, mon oncle. Plaignez-moi.

LE GÉNÉRAL.

Maudit soit ton entêtement !... Va, éloigne-toi ; voici mon frère et les futurs époux. Qu'ils ignorent ma démarche et ma sotte faiblesse pour toi ; ils ne me la pardonneraient jamais.

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, L'AMIRAL, LE CAPITAINE, CLORINDE.

L'AMIRAL.

Mais n'est-ce pas étonnant que le sieur de La Bouvardière ne soit pas encore de retour de la recherche de son contrat ?

LE CAPITAINE.

Pourvu que les insurgés n'aient pas mis la main dessus.

CLORINDE, *ironiquement.*

Sur le contrat ou sur le notaire ?

LE CAPITAINE, *avec humeur.*

Sur l'un et l'autre.

L'AMIRAL.

Et mon chien Lantara qui n'est pas revenu non plus. Savez-vous, mon frère, que je commence à avoir de vives inquiétudes : on parle tant de chiens enragés.

LE CAPITAINE.

Les temps sont à la rage pour les animaux comme pour l'espèce humaine. Ma foi, gare à Lantara, s'il va du côté des insurgés : il est perdu ; car ils sont tous de vraies bêtes enragées.

CLORINDE.

Depuis une heure, le capitaine n'a à la bouche que des histoires d'insurgés et d'animaux enragés. Pour en parler tant, mon cousin, il faut que vous en ayez bien peur.

4

LE CAPITAINE.

Moi, peur? Ah! ah! tenez, je donnerais cent louis pour voir là, Lantara se tordant, l'écume à la bouche, et les insurgés assiégeant la porte du château. Vous verriez...

L'AMIRAL.

Que dis-tu, malheureux! Tu n'as pas besoin de cela pour montrer ton courage.

LE CAPITAINE, bas à l'Amiral.

Je ne sais pas vraiment ce qu'elle a aujourd'hui contre moi.

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Eh! eh! je le sais bien, moi. Son petit cœur hautain voudrait qu'avant la signature du contrat on lui glissât quelques mots d'amourette. Toutes les femmes, même les plus indifférentes en apparence, aiment les démonstrations galantes. C'est la glû où elles se laissent prendre. Eh! eh! nous savions cela, nous autres jeunes officiers. Aussi nous venaient-elles dans la main comme des oiseaux apprivoisés. Fais donc comme nous; exprime ta passion à la Richelieu, en vainqueur; je te réponds du succès.

LE CAPITAINE.

Elle me reçoit si mal...

L'AMIRAL.

Manœuvre, te dis-je, d'un cœur de femme qui veut être enlevé à l'abordage. On connaît cela. Eh! eh! (Au Général.) Mon frère, pour prendre patience en attendant le sieur de La Bouvardière, fumons-nous un cigare? (Bas.) Laissons-les ensemble. (Il s'éloigne avec le Général en lui donnant le bras.)

SCÈNE III

LE CAPITAINE, CLORINDE, L'AMIRAL, au fond du théâtre.

LE CAPITAINE, après un moment de silence.

Eh! bien, mademoiselle? (A part.) Le diable m'emporte si je sais par où commencer.

CLORINDE.

Eh bien, monsieur ?

LE CAPITAINE.

A propos, êtes-vous remise de votre émotion ?

CLORINDE.

De quelle émotion ?

LE CAPITAINE.

Que vous a donnée cet incendie dont les flammes n'ont brûlé personne, incendie de théâtre, arrangé par les insurgés d'accord, peut-être, avec M. Valentin.

L'AMIRAL, au fond du théâtre, à part.

Voilà un coup bien porté !

CLORINDE.

Et dans quel but, s'il vous plaît ?

LE CAPITAINE.

Eh ! mais, pour montrer son courage et se donner les airs d'un sauveur.

L'AMIRAL, à part.

Excellente botte !

CLORINDE.

Vous étiez à l'œuvre; pourquoi donc n'en avez-vous pas fait autant ?

L'AMIRAL, à part.

Bien riposté !

LE CAPITAINE.

Vous êtes bien sévère, mademoiselle : ces brûlures portent témoignage que je ne me suis pas épargné. Et il me semble que c'est devant vos yeux que je me suis précipité, que j'ai franchi le seuil du pavillon à plusieurs reprises; mais les flammes...

CLORINDE, riant.

Vous ont méconnu; aussi, sans aucun respect, vous leur avez tourné les talons.

LE CAPITAINE.

Ah ! vous voilà redevenue vous-même : la moquerie prend

le dessus, la moquerie à mon égard ; car toute votre admiration est réservée pour monsieur Valentin.

L'AMIRAL, à part.

Ton jaloux, maladroit !

CLORINDE.

Non, monsieur. Les avantages mêmes qu'il prend ou que le hasard lui donne sur vous me rendent sa présence ici encore plus insupportable : on dirait un fait exprès. Comme si ce n'était pas assez qu'il eût plus de talents, plus d'esprit que vous, — car il en a, — des manières plus distinguées, plus d'adresse à tous les exercices du corps, témoin le tir au pistolet, il faut encore que vous le laissiez ajouter à tant de supériorités celle que mon père et mon oncle prisent le plus, la bravoure.

L'AMIRAL, à part.

Tudieu ! Quelle langue acérée ! Elle vous transperce de part en part. Brave fille !

LE CAPITAINE.

Moi ! lui laisser la supériorité du courage ? Vous ne le pensez pas. J'en appelle à l'amiral, à vous-même ; a-t-il relevé le gant que j'ai jeté à sa face devant vous, devant tous ?

L'AMIRAL, à part.

Bien relevé !

CLORINDE.

Jeté sans risque ni péril, beau cousin. Un serment, vous le savez, lui interdisait de le relever.

L'AMIRAL, à part.

Mauvaise raison.

LE CAPITAINE.

Ces sortes de serments sont un abri commode pour ces grands cœurs que la vue d'une épée hors du fourreau fait défaillir.

L'AMIRAL, à part.

Bravo ! Le philosophe en tient !

LE CAPITAINE.

Que l'esprit des femmes est étrange ! Voilà un homme qu'on

met au pied du mur, eh bien! parce qu'il a l'art de se roussir les cheveux dans un incendie, elles vont lui décerner un brevet d'héroïsme! Tenez, cousine, expliquons-nous à cœur ouvert; moi, je suis franc...

CLORINDE.

Je le croirai d'autant mieux que vous le direz moins. Mon expérience du monde est bien peu de chose; mais j'ai remarqué que ces façons de dire : je suis franc, je ne sais pas mentir, sont particulièrement celles des gens chez qui la franchise fait le plus défaut.

L'AMIRAL, à part.

Peste! quel soufflet mignon!

LE CAPITAINE.

Merci de la leçon.

L'AMIRAL, s'avançant, bas au Capitaine.

Elle est méritée, maladroit! Argumenter contre une femme! Est-ce que cela entend raison? Aborde donc franchement la position, comme nous faisions de notre temps où l'on ne connaissait guère de cruelles; eh! eh! mais aussi quand on voulait emporter d'assaut une place comme celle-là, (Indiquant Clorinde.) on savait mettre en avant les grosses pièces de siége, les grands mots d'amour, de cœur enflammé et autres fariboles du métier. Maintenant la position est compromise : essayons d'en sortir. (A Clorinde.) Mon enfant...

CLORINDE.

Mon oncle?

L'AMIRAL.

Il est battu de main de maître; il s'avoue vaincu. Je viens faire pour lui acte de soumission. (Il s'efforce de mettre un genou en terre.)

CLORINDE.

Mon oncle, relevez-vous.

L'AMIRAL.

Bien. Toujours généreuse! Mon rôle est celui du capitaine qui, en amour comme en autre chose, ne sait pas aller

par quatre chemins. Je t'aime, je t'adore, je meurs d'amour pour toi, je te dis nettement...

CLORINDE, riant.

Le capitaine aurait dit franchement.

LE CAPITAINE.

Donnez-vous carrière; moquez-vous bien, en vrai lutin la tâche est facile. De ma vie je n'ai lu de romans, et je m'en fais gloire; aussi tous les petits mystères du cœur des femmes sont-ils lettres closes pour moi. Je suis un ignorant...

L'AMIRAL, bas au Capitaine.

Cela ne se dit pas.

LE CAPITAINE.

Le mot est lâché; oui, je suis un vrai butor s'il faut exprimer mon amour en termes alambiqués; mais j'ai la prétention de savoir aimer un peu mieux que les héros de romans, et c'est le principal.

L'AMIRAL.

Oui, c'est le principal. Très-bien, cela!

LE CAPITAINE.

Heureusement que les œillades, les propos galants et toutes les fadaises des amoureux de convention vont aussi peu à votre caractère qu'au mien.

CLORINDE.

Détrompez-vous; depuis que ma tante m'a fait lire à son château cent volumes de romans espagnols, mes idées sont bien changées : j'admire les beaux transports amoureux, les chevaleresques déclarations.

L'AMIRAL.

Tant pis, ma nièce. Le terre à terre de la vie des champs ne s'accommode pas de toutes ces sottes imaginations.

LE CAPITAINE.

Pas le moins du monde.

CLORINDE, au Capitaine.

La vie des champs! Dans votre esprit, qu'est-ce que cela signifie, s'il vous plaît?

LE CAPITAINE.

Franchement...

CLORINDE, riant.

Franchement! Toujours?

LE CAPITAINE.

Oui, toujours, capricieuse. Oui, franchement, je ne croyais pas qu'une fille qui a vécu dix-huit ans dans la maison de son père, qui se glorifie justement du titre de gentilhomme campagnard, pût demander ce que c'est que la vie des champs.

L'AMIRAL.

Pataquès! Pourquoi ne lui dis-tu pas nettement : mademoiselle, la vie des champs c'est la vie qu'ont menée nos pères ; la vie qui fait la santé de l'âme et du corps, exempte de maux de nerfs, de gastrites; la vie au grand air d'un bout de l'année à l'autre. Au printemps, vie de promenades sur les pelouses, aux doux rayons du soleil; l'été, étendu sous la feuillée, écoutant le chant des oiseaux; l'automne, chassant cailles, perdrix, faisans au chien d'arrêt; et, l'hiver, quand la bise fait de chaque citadin une espèce d'animal à sang froid, chasse à courre; on force renards, loups, sangliers.. Hallali! hallali! La bête est morte! On rentre au logis avec un appétit dévorant. A table! vite, à table! Chacun boit son vin sans eau, — sauf monsieur Valentin — au milieu des gais propos. A dix heures, tout le monde est au lit, plongé dans un sommeil qui vous mène d'un trait jusqu'au lendemain, où l'on se réveille au son du cor, frais et dispos, prêt à recommencer. (Chantant.) Taïaut! taïaut! Ça va grand train!... (Au Capitaine.) Hein! qu'en dis-tu?

LE CAPITAINE.

Admirablement dit.

L'AMIRAL.

On parle sans cesse du progrès; ma foi, ce fameux siècle de progrès, avec toutes ses inventions, n'a rien trouvé qui vaille ce genre de vie ancien comme le monde.

CLORINDE.

Ce genre de vie est excellent, je veux bien le croire; je n'en connais pas d'autre; cependant j'ai vu ma mère s'ennuyer à la campagne du matin au soir : l'ennui l'a tuée. Elle aussi se promenait avec mon père au doux soleil du printemps; et ils bâillaient.

L'AMIRAL.

C'est vrai; ta mère bâillait toujours.

CLORINDE.

L'été, ils se tenaient sous la feuillée, et ils bâillaient encore plus.

L'AMIRAL.

L'été, moi, je bâille aussi. Cela défatigue et même désennuie.

CLORINDE.

L'automne et l'hiver, après de vaillantes journées de chasse, mon père, mon oncle et vous-même, capitaine, vous rentrez au château harassés de fatigue, vous vous attablez pendant de longues heures; puis, passant dans le grand salon, chacun assis autour du feu, bâille, bâille encore et sans cesse, puis s'assoupit dans son fauteuil en attendant un dernier sommeil dans son lit. Manger, boire, dormir ou bâiller, voilà votre vie des champs, hier, aujourd'hui, demain, jusqu'à la fin des temps. Franchement, mon cousin, rien que d'y penser cela me donne des bâillements.

L'AMIRAL, au Capitaine.

Laisse-moi répondre, corbleu! (Tirant son chapeau.) Pardon! mais cela ferait jurer les anges. Je soutiens, moi, que c'est une bonne et noble vie. Oui, nargue au pédant qui a dit : il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. C'est la morale d'un estomac atteint d'une gastrite chronique.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, très-vrai.

L'AMIRAL.

Je vous le demande, qu'est-ce qu'un gentilhomme a de mieux à faire? Manger, boire et dormir tout son content,

n'est-ce pas le souverain bien, l'objet des aspirations de l'espèce humaine? Manger et boire d'abord ; l'amour vient après. Dieu me garde de faire fi de ce sentiment qu'il est convenu d'appeler divin; mais l'amour a ses limites et son temps. Boire, manger, au contraire, est la première jouissance de l'homme à son entrée dans la vie; c'est une des grandes passions de l'adulte, c'est la plus dominante de l'âge mûr; le vieillard n'en a pas d'autre; et quand la nature le force à y renoncer, l'homme n'est plus qu'un cadavre bon pour la tombe et les vers.

CLORINDE.

Ah ! fi ! mon oncle.

LE CAPITAINE.

L'amiral dit vrai.

CLORINDE.

C'est là votre sentiment?

LE CAPITAINE.

Tout à fait.

CLORINDE.

Il est noble, tout à fait.

L'AMIRAL.

Quant à moi, j'admire le bon sens de nos pères. Leur politesse ne nous a pas enseigné à demander à l'ami qu'on rencontre, comment va son esprit, son cœur, son génie; mais bien comment va sa santé, son estomac; en d'autres termes, s'il mange, boit, digère et dort bien. Il n'y a vraiment que cela de sérieux pour l'homme : le reste est babiole.

LE CAPITAINE.

Pure babiole.

L'AMIRAL.

Et tu penses comme nous, toi la plus adorable gourmande. D'où je conclus que le sieur Valentin, le libéral, le buveur de thé et mangeur d'œufs à la coque, ne te convient pas du tout. (A Clorinde.) Ainsi, donne-moi ta main. (Au Capitaine.) Et vous, la vôtre. (Les tenant par la main l'un et l'autre. A Clorinde.) Avec son air froid, il a le cœur comme un volcan, sans cratère qui

l'évapore. (Au Capitaine.) N'en crois pas sa petite moue et ses taquineries : je suis son garant : elle a l'étoffe d'une bonne femme qui adore son mari, mais après la noce.

CLORINDE.

Ne garantissez rien, monsieur l'amiral. Franchement, comme dit mon cousin, je crains de ne pas plus aimer après qu'avant.

LE CAPITAINE.

Clorinde, expliquez-vous?

L'AMIRAL.

Pardieu, c'est assez clair.

LE CAPITAINE, à l'Amiral.

C'est l'aveu de son amour pour monsieur Valentin. (A Clorinde.) Clorinde ?...

L'AMIRAL, au Capitaine.

Paix! quelle sotte curiosité!

LE CAPITAINE.

Mais...

CLORINDE.

Puisqu'il le souhaite, qu'il sache donc que ma mère, à force de me vanter les bonnes qualités de Valentin, m'a fait l'aimer dès mes plus jeunes ans. Mais ses opinions ont tout changé entre nous. Je veux le détester, je le détesterai, soyez-en sûrs.

L'AMIRAL, au Capitaine.

Quelle noble franchise! voilà bien mon élève!

LE CAPITAINE.

Il faut alors que ce monsieur Valentin parte sur-le-champ; il faut que son congé, signifié nettement par vous-même, chère cousine, en lui ôtant tout espoir, l'éloigne d'ici pour jamais.

L'AMIRAL.

C'est cela.

LE CAPITAINE.

Il faut...

CLORINDE.

Il faut! il faut! L'enfant gâté dit : je veux. Vous me le reprochez souvent, mon cousin. Donnons-nous la main et unissons vite par contrat votre *il faut* avec mon *je le veux*. Quel bon ménage ils vont faire ensemble! Mais continuez; chacun fait la cour à sa manière : *il faut* vous écouter.

LE CAPITAINE, à l'Amiral.

Est-elle assez mordante?

L'AMIRAL.

C'est un adorable lutin. Ma Clorinde, parlons et agissons sérieusement. Je pense comme le capitaine qu'*il faut*, c'est le mot, porter un grand et dernier coup à son rival. *Il faut* donner congé toi-même, en bonne forme, à l'amour vaniteux de ce petit philosophe qui croirait sans cela s'être ancré dans ton cœur, malgré toi, malgré nous.

CLORINDE.

Malgré moi? malgré vous? mon oncle! Oh! non, non : son sort et le mien sont réglés. Vous voulez qu'il le sache de ma bouche; c'est un peu dur; mais il le saura; qu'il vienne.

L'AMIRAL.

Bon! pas de faiblesse au moins. Si, faisant le bon apôtre devant le naufrage de son amour, sa langue dorée t'offrait de jeter par-dessus le bord, comme une cargaison avariée, son libéralisme, sa philosophie, sa franc-maçonnerie...

CLORINDE.

Il ne le fera pas : il a trop de fierté. Et il me connaît trop bien : je plains, je hais ses erreurs; mais je n'aurais, il le sait, que du mépris pour son apostasie.

L'AMIRAL.

Voilà qui va fort bien. Nous serons au salon, le capitaine et moi. En cas de défaillance, dis un mot, fais un geste, et nous volons à ton secours.

CLORINDE.

Soyez sans crainte ; cela ne sera pas nécessaire.

L'AMIRAL, au Capitaine.

Quelle vertu sûre d'elle-même! Hein? (A Clorinde, voyant passer Valentin qui entre dans le château.) Le voici fort à propos. Prends ta religion à deux mains et écrases-en son orgueil.

SCÈNE IV

CLORINDE, seule.

Mon devoir l'exige! Bannissons jusqu'au souvenir de celui que ma mère m'a appris à aimer... que j'aime encore... à ma honte! Est-il possible qu'il m'en coûte tant de renoncer à cet amour qui fut le premier... et sera le dernier... Oh! j'y renoncerai... j'y renoncerai, quels que soient les déchirements de mon cœur.

SCÈNE V

VALENTIN, CLORINDE.

VALENTIN.

Clorinde, votre oncle m'envoie près de vous; j'ignore pour quel motif.

CLORINDE.

Dans un instant monsieur de La Bouvardière sera ici. Vous savez pourquoi.

VALENTIN.

Je le sais.

CLORINDE.

Il répugne à tous de signer sous vos yeux un acte qui va unir mon sort...

VALENTIN.

A celui... d'un autre. Je comprends ce motif de délicatesse et je vous en remercie... tous; bien que cela veuille dire que je dois partir, vous quitter...

CLORINDE.

Oui.

VALENTIN.

Que tout est fini entre nous...

CLORINDE.

Oui.

VALENTIN.

Qu'il n'y a plus dans votre âme la moindre affection pour moi.

CLORINDE.

Libre à vous de croire ce qu'il vous plaira. Ce que je puis vous assurer, c'est que mon adieu est sans haine.

VALENTIN.

Clorinde, où donc est votre bonne sincérité?

CLORINDE.

Et quand cette sincérité vous en dirait plus, à quoi cela servirait-il ?

VALENTIN.

Mais à conserver au moins la dignité de nos caractères. A ce dernier moment de nos rapports, il ne convient guère, ce me semble, que nous nous séparions silencieusement, en nous tournant le dos, comme deux enfants boudeurs.

CLORINDE.

Eh bien, monsieur, parlez...

VALENTIN.

Je vous cède la parole; elle vous appartient, puisque je suis ici par ordre, pour écouter vos explications.

CLORINDE.

Mes explications sont finies. Je vous ai dit adieu; je n'avais pas d'autre chose à vous dire.

VALENTIN.

Pas autre chose ?

CLORINDE.

Pas autre chose.

VALENTIN.

L'adieu est bref et solennel... Et, vous aimez le capitaine ?...

CLORINDE.

J'aimerai mon mari.

VALENTIN.

En êtes-vous bien sûre ?

CLORINDE.

Je suis sûre, au moins, que je tiendrai le serment que j'ai fait devant vous de conformer ma volonté à celle de mon père et de l'amiral.

VALENTIN.

Et cette volonté va étouffer, sans retour, au fond de votre cœur le tendre penchant que votre mère encouragea, bénit...

CLORINDE.

Ne parlons plus de cela. Sauf ce penchant involontaire, irréfléchi, un abîme nous sépare. Nous n'avons ni le même Dieu, ni le même roi, ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes. Votre génie hante des sphères inaccessibles à mon intelligence vulgaire. Il a besoin pour briller du séjour de la capitale qu'il appelle le foyer des lumières. Qu'y feriez-vous d'une compagne comme moi, non-seulement ignorante des manières du grand monde, mais qui les méprise ; qui préfère à tous ses plaisirs raffinés les plaisirs grossiers de notre enfance, voir faire les foins, planter des choux, soigner les poulets, traire les vaches dans la basse-cour ; et, ce qui choque encore plus vos idées, monter à cheval, à la façon de Jeanne d'Arc, suivant, excitant la meute de mon père sur la piste d'un sanglier à qui je donne sans remords des coups de taille et d'estoc avec mon fouet de chasse ? Me voilà, monsieur, plus sauvage et plus fière-à-bras que la Clorinde du Tasse ; voilà la fille et la nièce des comtes de Saint-Potain. Est-ce bien là la femme de vos rêves, votre idéal ? A votre tour, philosophe, de la sincérité ; et répondez, répondez !...

VALENTIN.

Répondez ! chère cousine, soit ; mais donnez-moi d'abord votre esprit. Peste ! vos portraits sont faits de main de maître, à grands traits ! Permettez-moi de vous dire, en ma

qualité d'artiste et de philosophe, qu'en fait d'étude sur soi-même, je ne connais rien de plus net, de plus hardi.

CLORINDE.

Et de plus vrai.

VALENTIN.

Quelques retouches le rendraient peut-être plus ressemblant; mais l'original crierait qu'on lui met du fard et des mouches. Laissons-le donc tel quel, et sondons un peu ensemble, s'il vous plaît, cet abîme qui nous sépare. Et d'abord nous n'avons pas, dites-vous, le même Dieu.

CLORINDE.

Je suis catholique et je m'en fais gloire: vous, vous êtes protestant au fond de l'âme.

VALENTIN.

Qu'en savez-vous?

CLORINDE.

Vous ne pratiquez pas; vous n'allez pas à la messe.

VALENTIN.

Qu'importe, si je trouve bon que vous y alliez?

CLORINDE.

Dieu veut être adoré dans la seule Église établie par lui.

VALENTIN.

Permettez... Il y a deux siècles, ces questions se discutaient avec passion; elles faisaient couler des flots de sang par amour de Dieu et du prochain. Aujourd'hui, siècle de la raison, on se dit, sans fiel: « Adressons notre prière avec un cœur droit et fervent et espérons que, quelle qu'en soit la forme, de quelque lieu qu'elle s'élève, elle parviendra au Dieu de miséricorde, telle qu'il la veut pour l'exaucer.

CLORINDE.

Hérésie! hérésie!

VALENTIN.

Et si je répondais: Fanatisme! fanatisme!

CLORINDE.

Oh! ne vous gênez pas; répondez hardiment; appelez-moi fanatique et légitimiste. Belle devise pour mon anneau

nuptial : *Adoration et fidélité !* Vraiment, cousin, j'en suis désolée ; mais, vous le voyez vous-même, ces sentiments surannés ne cadrent point du tout avec votre philosophie et vos idées libérales. L'amour pourrait-il, par hasard, vous les faire abdiquer ? La capitulation d'une vertu politique aussi tenace que la vôtre rendrait sa victoire bien glorieuse.

VALENTIN.

Non, belle et impitoyable railleuse, dussé-je encourir toutes vos rigueurs, ma dignité, ou, comme vous l'appelez, ma ténacité d'homme politique n'abdiquera point des sentiments que mon père, d'honorable mémoire, a mis si profondément dans mon âme, et que ma raison et l'expérience ont fortifiés. Restez fidèle au culte de l'ancien régime ; c'est celui de votre père, de votre propre raison : je le respecte, je vous jure de le respecter toujours. Je suis voué au culte contraire, aux idées de quatre-vingt-neuf, ère sacrée de toutes les libertés humaines. Ayez pour lui le même respect : je ne vous demanderai rien de plus. Clorinde, pardonnez-moi ce langage dont la sincérité déplairait à beaucoup de femmes dans votre cas, mais que je vous prie d'accueillir comme le témoignage de ma confiance dans la supériorité de votre bon sens.

CLORINDE.

Ah ! monsieur le philosophe, c'est de la flatterie cela.

VALENTIN.

Oh ! je suis un grand flatteur ; mais continuons.

CLORINDE.

Comment, cela n'est pas fini ?

VALENTIN.

Non. Comme ligne de séparation entre nous, vous avez mis la différence de nos goûts, de nos habitudes, de nos sentiments...

CLORINDE.

L'antipathie, monsieur ; dites l'antipathie. Par exemple, je mets comme mon oncle la bravoure au-dessus de tout ; et vous, une épée hors du fourreau vous fait trembler.

VALENTIN.

Trembler ?

CLORINDE.

Oui, puisque vous n'osez pas relever le gant qu'on vous jette devant une femme.

VALENTIN.

J'ai fait un serment de chrétien et je le tiendrai, Clorinde; mais ce qui me surprend, c'est qu'il n'ait pas l'approbation d'une âme aussi chrétienne que la vôtre.

CLORINDE.

Mon Dieu, mon cousin, ne cherchons pas à être meilleurs chrétiens que nos pères qui surent si bien allier le duel avec la religion. Je ne sais pas raisonner; mais, comme femme, je sens que le duel est une protection pour nous. Voyons, si une insulte m'arrivait à votre bras, que feriez-vous ?

VALENTIN.

Je n'en sais rien; mais j'affirme qu'un instant après il y aurait dans le monde un insulté ou un insulteur de moins, et, peut-être, une veuve de plus.

CLORINDE.

Ah ! sagesse humaine ! j'étais sûre de votre réponse.

VALENTIN.

Revenons, s'il vous plaît, à nos antipathies; il y en a entre nous, c'est vrai. Ainsi, j'aime passionnément les beaux-arts; mais, vous, n'êtes-vous pas musicienne, très-bonne musicienne ?

CLORINDE.

Qui ne l'est pas aujourd'hui ?

VALENTIN.

Autre antipathie: j'aime la peinture; mais les tableaux qui ornent le salon de votre père, paysages et portraits d'après nature, dignes de Salvator Rosa et de Rembrand, ne sont-ils pas votre œuvre favorite ?

CLORINDE.

On a tant d'heures à perdre à la campagne !

VALENTIN.

C'est pour cela que, dans vos moments de loisir, malgré votre antipathie pour les lettres, vous avez su vous rendre familier l'anglais, l'italien, l'espagnol...

CLORINDE.

Silence ! c'est un secret pour mon oncle et mon père. Ma tante, la chère maîtresse à qui je dois tout mon petit savoir littéraire, m'a trahie...

VALENTIN.

La perfide ! serait-il vrai que le désir de me suivre par la pensée dans mes voyages en Angleterre, en Espagne et en Italie vous aurait fait apprendre ces belles langues ?

CLORINDE.

C'est elle qui vous l'a dit.

VALENTIN.

Elle m'a dit encore que, dans ce temps-là, vous aviez le goût des voyages ; que dans mes lettres portant le timbre d'Espagne vous aimiez à lire les noms si doux et si pleins de souvenirs de Séville, Cordoue, Grenade ; que, pendant que mes yeux admiraient les merveilles du génie arabe, l'Alhambra, ce palais des fées, votre imagination, s'aidant des Abencerrages de Chateaubriand, s'y promenait avec délice.

CLORINDE.

Oh ! c'est vrai, bien vrai. Le soir, sous ce beau ciel étoilé, j'allais m'asseoir près de vous, au bord de ces fontaines de marbre, rafraîchies par des eaux pleines de toutes les senteurs de l'Orient ; ou, appuyée sur votre bras, (Lui prenant le bras) j'errais sous ces arcades mystérieuses, dentelles de pierre, moins belles au temps de leur splendeur. (Laissant son bras.) Mais c'étaient des rêves.

VALENTIN.

Elle ajoutait que, lorsque je parcourais l'Italie, autre rêve de notre jeunesse, vous, au fond de votre petite chambre haute, vous lisiez avec ardeur dans *Corinne* les descriptions si admirables de ses beautés, enviant un peu le sort de l'héroïne qui, le cœur rempli d'amour et assise dans une bonne

voiture, voyageait sous ce ciel azuré, au milieu de tant de merveilles de l'art, en compagnie de l'homme qui n'avait d'yeux que pour elle.

CLORINDE, se rapprochant de Valentin et lui prenant le bras.

Non, non ; moi, j'aimerais mieux visiter à cheval les environs de Rome, le golfe de Naples, au printemps, quand les acacias de la Chiaia sont en fleurs. Une promenade à cheval, au Pausilippe, au lever de l'aurore, cela doit être délicieux, enivrant, à donner une joie délirante.

VALENTIN.

Surtout quand on est deux et qu'on aime comme vous... les beaux-arts.

CLORINDE, quittant son bras.

Les beaux-arts ! Oui. (Se rapprochant.) J'ai toujours soupiré, je ne le dis qu'à vous, pour visiter les sites de l'Italie. Le spectacle de la nature avant tout. Viendraient ensuite les villes, Naples, Florence et sa galerie de tableaux, sans rivale; puis Rome et ses ruines, le Vatican et ses mille objets d'art ancien et moderne. N'êtes-vous pas de mon avis ?

VALENTIN.

Tout à fait. Sans oublier Venise et ses gondoles. On s'embarquerait pour l'Égypte, autre pays des mystères ; de là on va en pèlerinage à Jérusalem, à cheval.

CLORINDE.

Oh ! à cheval, à cheval !...

VALENTIN.

Nous revenons par Constantinople, Vienne, Dresde. Oh ! à Dresde, votre admiration n'aurait pas de cesse devant la Vierge sixtine, la plus belle des madones de Raphaël.

CLORINDE.

J'adore les deux anges qui sont à ses pieds : ils ont des yeux divins.

VALENTIN.

Nous traversons Berlin. Là, peu de chose à voir. Nous brûlons Hambourg, Amsterdam...

CLORINDE.

Ville de commerce ! Fi ! A La Haie, temps d'arrêt, s'il vous plaît. Là, nous verrons le taureau de Potter, et le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la leçon d'anatomie de Rembrand, mon maître de prédilection. Mais ne fais-je pas la savante, moi qui suis à peine à l'A B C du métier ?

VALENTIN.

Votre ignorance en fait de voyages, do belles-lettres, de peinture et de musique, en montrerait à plus d'un savant, artiste et même académicien.

CLORINDE.

Trève de flatterie, monsieur, ou nous n'achèverons jamais notre voyage.

VALENTIN.

Je vous plaindrais sincèrement si nous oublions Anvers et Rubens. Chère Clorinde, ah ! c'est là que votre âme si chrétienne aurait des ravissements à la vue des sublimes peintures qu'on appelle l'Élévation du Christ sur la croix et sa Descente de la croix. C'est là, là seulement, qu'il est donné à l'œil mortel de voir la véritable image de l'Homme-Dieu, telle qu'on la croirait l'œuvre d'une main divine, tant elle est resplendissante de la triple auréole de celui qui fut amour, charité et miséricorde.

CLORINDE, avec enthousiasme.

Nous commencerons par Anvers. Je voudrais y être déjà. Partons, partons vite.

VALENTIN.

Ah ! de grand cœur, chère Clorinde. Mais un simple ami n'a pas le droit de vous y mener seule. Il lui faudrait un autre titre.

CLORINDE.

Ah ! oui, oui... c'est encore un rêve... mais il est fini... Adieu, adieu.

VALENTIN, la retenant par la main.

Un moment, chère cousine. Vous ne pouvez pas me quitter ainsi. Si je dois renoncer au bonheur de vous voir, de grâce,

ôtez-moi, d'un seul mot, l'ardeur de cet amour que vous connaissez, que vous approuviez autrefois. Dites... que vous ne m'aimez plus.

CLORINDE, avec tendresse.

Quand je vous dirais le contraire, en seriez-vous... en serions-nous plus avancés ?

VALENTIN.

Je suis aimé !... toujours aimé par vous !... Merci, chère Clorinde, merci. Cet aveu me suffit : maintenant, je me sens la force d'accomplir le plus grand des sacrifices.

CLORINDE.

Acceptez-le donc avec la fermeté qui convient à votre caractère. Vous connaissez ma résolution : je ne serai jamais unie dans ce monde à celui dont je serais séparée dans l'autre : ma foi religieuse me le défend. Ma foi politique, celle de mon père et de mes ancêtres, n'est pas moins absolue ni l'une ni l'autre ne transigeront jamais. Croyez donc bien que tout est fini entre nous, et je pourrai vous avouer, sans qu'il m'en coûte (puisse cet aveu être un adoucissement à l'arrêt qui nous sépare), que les souvenirs de notre enfance ne sont pas oubliés, alors même que le devoir ne me permet pas de céder au penchant de mon cœur... que, dans ce moment, ce cœur est aussi faible... aussi déchiré... que le vôtre.

VALENTIN, se jetant aux pieds de Clorinde.

Clorinde ! ma Clorinde !

CLORINDE, tombant presqu'évanouie sur un siége.

Mon père !... mon oncle !... à moi !

SCÈNE VI

VALENTIN, CLORINDE, L'AMIRAL, LE CAPITAINE.

L'AMIRAL.

A moi, d'Assas ! Le voici, mon enfant : il était temps qu'il

arrivât. Tête bleu ! (*Se découvrant.*) Que Destaing me le pardonne ! Ton cœur se laisse blesser à mort, et-puis il se met à crier : au secours ! Voilà bien les femmes ! Mais n'importe ; je te proclame une bonne et brave fille. (*A Valentin.*) Vous, citoyen philosophe, ami de la paix quand même, vous devez savoir que l'heure de la retraite est sonnée. Votre grande âme doit avoir d'autres soins que de faire l'amour à une jeune fille. La guerre est partout : belle occasion pour prêcher au monde ta paix universelle ! Va donc offrir ta pâtée à ces bandes affamées du bien d'autrui ; va, pérore : les loups, convertis à ta voix, ne mangeront plus nos agneaux. Pauvre fou ! Écoute, mon garçon ; fils de mon frère, je voudrais ne rien dire ni rien faire qui te soit désagréable ; cependant, je te préviens qu'aussitôt le retour du sieur de La Bouvardière (son retard est inconcevable), je vais donner, par un bon acte, tout mon bien, cinquante mille livres de rente, à ma nièce, et à ce brave et loyal officier, en témoignage, d'abord, de ma satisfaction de leur mariage, et aussi pour apprendre aux frères et amis le cas que je fais de leurs rêveries. Est-ce compris ?

VALENTIN.

Parfaitement, mon oncle. Vous êtes le maître de faire largesse de vos biens et de votre estime à qui bon vous semble; mais il n'est pas en votre pouvoir de faire qu'on en soit digne. Adieu, mon oncle, adieu, Clorinde. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne comprends pas.

L'AMIRAL.

C'est pourtant assez clair. Mais à quoi bon relever les injures d'un homme qui ne se bat pas ? Quel est ce bruit ?

SCÈNE VII

CLORINDE, L'AMIRAL, LE CAPITAINE, JARDRAI.

JARDRAI, *accourant.*

Au secours ! au secours ! Sauve qui peut !

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce donc ? Qu'as-tu ?

JARDRAI.

Lantara ! Sauvez-vous ! Lantara !

L'AMIRAL.

Eh bien ! Lantara ? achève.

JARDRAI.

Il est enragé.

L'AMIRAL.

Lantara, enragé ? mon chien, mon vieil ami ?

JARDRAI.

Oui, enragé comme tous les diables d'enfer. Partout où il passe c'est une débandade générale. (S'avançant vers la balustrade.) Voyez-vous, là-bas, les paysans prendre la fuite ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! le voilà aux trousses de monsieur La Bouvardière. Entendez-vous ses cris ?

L'AMIRAL, à la balustrade.

Oui, c'est Lantara ? c'est lui ! C'est bien aussi La Bouvardière qu'il poursuit. Capitaine, il faut voler à son aide.

LE CAPITAINE.

Oui, il faut voler à son secours. Jardrai !...

JARDRAI, effrayé.

Oui, volons, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Où sont les fusils ?

JARDRAI.

Je vous l'ai dit : Jacques les a volés ce matin ; il les a distribués aux insurgés.

LE CAPITAINE.

Peste soit des brigands ! Appelle les valets de ferme ; qu'ils prennent des fourches et donnent avec toi la chasse à cet animal.

JARDRAI.

Les valets de ferme, mon capitaine ? Pas un ne me suivra ; ils ont trop peur. Les voyez-vous fuir à toutes jambes ?

LE CAPITAINE, à la balustrade.

Les lâches ! (Criant.) Arrêtez ! (A Jardrai.) Est-ce que tu as peur, toi ?

JARDRAI.

Moi, mon capitaine ?... pas plus... que vous.

LE CAPITAINE.

Moi, je l'avoue, je n'ai aucun goût de me faire mordre par un chien enragé.

JARDRAI.

Et pour un La Bouvardière, un notaire royal, un homme de rien, un vilain comme moi, sorti de la ferme et qui fait le gentilhomme! Monsieur le comte de Saint-Potain ne peut pas raisonnablement se faire mordre pour lui. Monsieur l'amiral ne le permettra pas.

L'AMIRAL.

Au fait, La Bouvardière est un homme de petite naissance. Sa particule n'en impose à personne; et il n'a pas le droit d'attendre que, pour sauver sa vie, on risque celle d'un vrai gentilhomme.

CLORINDE, à la balustrade.

Ah! mon Dieu! Le malheureux! Voilà le chien qui va l'atteindre! Capitaine, Jardrai, sauvez-le! sauvez-le!

LE CAPITAINE.

Quel moyen ? Nous sommes tous sans armes.

JARDRAI.

Oui, tous sans armes.

CLORINDE, à la balustrade, criant.

Monsieur La Bouvardière! Ah! ciel! le chien est à ses talons! Il s'accroche aux branches d'un arbre penché sur le ruisseau; l'arbre plie, Lantara le touche! monsieur La Bouvardière! il est tombé dans l'eau! le chien s'y précipite. Le malheureux! il est perdu! (Au Capitaine.) Sauvez, sauvez cet homme, au nom de Dieu, secourez-le! (On entend un grand cri. Clorinde tombe à demi-évanouie sur un siége.) Ah! c'est trop horrible à voir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, accourant.

Clorinde évanouie! Messieurs, pourquoi ces cris?

CLORINDE.

Ah! mon ami, je n'ose ouvrir les yeux. Le voyez-vous, là-bas, l'écume à la gueule, prêt à dévorer La Bouvardière?

VALENTIN, à la balustrade.

Je le vois, je le vois! c'est Lantara! L'animal est enragé, c'est évident. Sa gueule est toute blanche d'écume. Si La Bouvardière quitte les bords du ruisseau, il est perdu; mais non, il saute d'un côté à l'autre. Bien! très-bien! bonne manœuvre! Le chien s'élance... il est tombé dans l'eau. Il atteint la rive opposée. La Bouvardière saute sur l'autre. Bravo! (A La Bouvardière.) Courage! continuez; je suis à vous...

L'AMIRAL, l'arrêtant.

Où vas-tu, malheureux?

VALENTIN.

Mais au secours de cet homme.

CLORINDE.

Non, non; vous ne sortirez pas, cher Valentin. (A l'Amiral.) Mon oncle, empêchez-le.

VALENTIN.

Comment! vous voudriez qu'on laissât périr cet homme, sous nos yeux, sans secours?

L'AMIRAL.

Et tu veux, toi, courir à une mort certaine, braver sans armes la fureur de cet animal? Mais c'est insensé.

VALENTIN.

Mais l'humanité...

L'AMIRAL.

Sottise! L'humanité c'est soi-même, d'abord.

VALENTIN.

Mais enfin c'est un homme...

L'AMIRAL.

Un homme! un homme! Après tout, ce n'est qu'un vilain, un notaire. Pardieu! il y en aura toujours assez.

VALENTIN, retenu par Clorinde et l'Amiral.

Mon oncle! Clorinde! laissez...

L'AMIRAL.

Non. Moi, ton oncle et ton tuteur, je te défends de bouger.

VALENTIN.

L'honneur, le devoir m'ordonnent de le secourir.

L'AMIRAL.

Sans armes! non; c'est la mort.

VALENTIN.

Un pieu, un bâton suffit.

JARDRAI.

Ah! monsieur, pour vous faire dévorer. Encore si vous aviez l'épée de monsieur l'amiral. Attendez; je l'apporte à l'instant. (Il entre dans la maison.)

L'AMIRAL.

Mon épée de cérémonie contre un chien de Terre-Neuve, un chien monstre! Elle se briserait comme un verre entre tes mains.

JARDRAI, apportant une épée à Valentin.

La voilà.

VALENTIN, se saisissant de l'épée.

Donne, donne vite...

CLORINDE, retenant Valentin.

Ah! restez, de grâce. Mon oncle, aidez-moi donc?

L'AMIRAL.

Que veux-tu faire? Il a une tête qui n'obéit à personne; qu'il la suive donc et soit victime de sa folie.

VALENTIN.

Chère Clorinde, laissez-moi. Je ne serais pas digne de votre estime si, tenant aussi peu à l'existence, je n'écoutais pas la voix du devoir qui me dit de secourir un homme en danger de perdre la vie. Je me croirais en quelque sorte coupable d'homicide. (Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX

L'AMIRAL, LE CAPITAINE, JARDRAI, CLORINDE.

CLORINDE, à Jardrai.

Jardrai, au nom du Ciel, toi, un brave, un ancien soldat, suis ses pas.

JARDRAI.

En fait de bravoure, mademoiselle, on a fait, je crois, ses preuves. J'ai pris le Trocadéro... avec mon capitaine. Je suis à ses ordres : qu'il commande, Jardrai ira les yeux fermés où il voudra; mais avec lui, bien entendu. Mon capitaine en tête, je suis de trempe à braver mille morts. Je n'ai peur de rien, moi... excepté des chiens enragés.

CLORINDE, au Capitaine.

Ah! capitaine, ne l'abandonnez pas!

LE CAPITAINE.

Mais que puis-je, s'il s'abandonne lui-même? Car enfin, de quoi se mêle-t-il? Est-ce notre métier, à nous, d'éteindre des incendies, de courir sus aux insurgés et aux chiens enragés? C'est l'affaire des pompiers, des gendarmes et des gardes-champêtres. Nous payons assez d'impôts au Gouvernement pour qu'il nous garantisse de ces fléaux. Mais il semble, au contraire, qu'il les organise avec notre argent. Gouvernement représentatif et libéral! Gouvernement de la peste et de la rage!

CLORINDE, à la balustrade.

Valentin! Valentin! Il ne m'écoute pas... Il court vers La Bouvardière qui lui fait des signes de détresse; il le rejoint et l'aide à grimper sur un arbre. Ah! mon Dieu! voilà le chien furieux qui repasse le ruisseau! il s'élance vers eux; il va les atteindre. Valentin! montez, montez donc vite sur l'arbre avec La Bouvardière... Ah! grand Dieu! il est trop tard!... il est atteint!... non, non; il se cache derrière un hêtre; il tourne autour, poursuivi par le chien! Ah!... il s'arrête, hors d'haleine... il tient son épée à deux mains, le

dos appuyé contre l'arbre. Ah! ah! tout est fini! Lantara s'est précipité sur lui... Valentin! âme héroïque! je veux mourir avec toi. (Elle sort rapidement.)

SCÈNE X

L'AMIRAL, LE CAPITAINE, JARDRAI.

L'AMIRAL.

Ma fille! ma fille!

LE CAPITAINE.

Il faut la suivre. Jardrai!

JARDRAI.

Je vous suis, mon capitaine. (Bas au Capitaine.) Mais la bête n'est pas morte, et la rage est sans remède.

LE CAPITAINE.

Poltron!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA BOUVARDIÈRE, accourant.

LA BOUVARDIÈRE.

Arrêtez-le! arrêtez-le!... à l'aide! au secours!... à moi, mes amis! je suis perdu! je suis mordu! je suis enragé!

L'AMIRAL.

Calmez-vous, mon ami, calmez-vous.

LA BOUVARDIÈRE.

Me calmer?... Quand je vous dis que je suis enragé! Prenez garde à moi.

L'AMIRAL, au Capitaine.

Il est fou.

LA BOUVARDIÈRE.

Ne voyez-vous pas ses dents, là, dans ma chair?

L'AMIRAL.

Je ne vois rien.

LA BOUVARDIÈRE.

Rien? est-ce possible? Ah! mes amis! l'horrible bête! Ah! quels crocs! ah! ah! je les sens dans mes jambes.

L'AMIRAL.

Pure imagination! Remettez-vous : vos jambes sont intactes. Calmez-vous donc, mon ami; ce n'est rien, absolument rien.

LA BOUVARDIÈRE.

Ah! merci, monsieur l'amiral; continuez, rassurez-moi bien, calmez-moi, mes amis. Vos bonnes paroles vont remettre un peu mes sens bouleversés; car cet animal est toujours là, devant moi, les yeux étincelants, la gueule écumante, prêt à me dévorer... Ah! prenez garde! je crois que je vais avoir un accès.

JARDRAI, se sauvant.

Gare à nous! Cet homme est enragé! (Saisissant une chaise.) Tuons-le. Une fourche! une fourche!

LA BOUVARDIÈRE.

Attendez! attendez! Diantre! on ne tue pas un homme comme ça! Il faut au moins qu'il ait l'écume à la bouche et qu'il montre les dents comme cet affreux chien dont le Ciel m'a délivré.

SCÈNE XII

LES MÊMES, VALENTIN, CLORINDE, LE GÉNÉRAL, DOMESTIQUES portant un chien mort qu'ils déposent au fond du théâtre.

CLORINDE, à La Bouvardière.

Le voilà, cet affreux animal.

LA BOUVARDIÈRE, se retournant et apercevant l'animal.

Ah! sauvez-moi! sauvez-moi, mes amis!

CLORINDE.

Vous êtes sain et sauf, monsieur (Désignant Valentin); et voilà celui à qui vous devez votre salut.

LA BOUVARDIÈRE.

Est-ce possible? quoi! c'est monsieur?...

CLORINDE.

Qui vous a aidé à grimper sur l'arbre.

LA BOUVARDIÈRE.

J'avais les sens si pertroublés, je l'avoue, que mes yeux n'ont pas reconnu les traits de monsieur.

CLORINDE.

De votre sauveur !

LA BOUVARDIÈRE, à Valentin.

Je vous rends grâce, monsieur. (Bas à l'Amiral et à Clorinde.) Quel malheur qu'il soit franc-maçon !

CLORINDE, à La Bouvardière.

Ce franc-maçon a été votre providence. Où seriez-vous sans lui ? Ah ! mon oncle ! ah ! mon père, bénissez, bénissons tous son dévouement sublime. Quel courage ! quel sang-froid ! quelle adresse il a montrés dans ce moment suprême ! Figurez-vous que j'étais à quarante pas de lui...

VALENTIN.

Une cravache à la main.

CLORINDE.

Tout près de l'arbre autour duquel il tournait, poursuivi par Lantara que plusieurs blessures rendaient encore plus furieux. L'animal m'aperçoit; il quitte mon cousin, bondit vers moi. A la vue de ses yeux flamboyants, de sa gueule pleine de sang et d'écume, je pousse un cri... Mais Valentin, fondant sur Lantara comme l'éclair, lui enfonce son épée si vigoureusement derrière l'oreille, qu'il tombe roide mort, la tête fixée au sol où il reste sans mouvement comme un papillon cloué au mur par une épingle.

L'AMIRAL.

Bravo ! mon neveu ! Ce trait est digne d'un Saint-Potain ! Embrasse-moi.

LE GÉNÉRAL, à Valentin qu'il embrasse.

A mon tour.

L'AMIRAL, à Clorinde.

Et toi, ne l'embrasses-tu pas ?

CLORINDE.

Mon oncle...

VALENTIN.

Sa bouche a été éloquente à vous dire ce que j'ai fait armé d'une épée...

L'AMIRAL.

Ton action est très-belle ; je m'y connais. Ne t'en défends pas.

VALENTIN.

Belle, soit ; mais comment qualifierez-vous la sienne, à elle, simple femme, qui s'est avancée à la rencontre de ce molosse enragé, une cravache à la main ?

L'AMIRAL.

Sublime ! sublime ! (Embrassant Clorinde.) Embrasse-moi donc, toi, mon sang, mon vrai, mon noble sang ! Allons, que les héros s'embrassent aussi. (Il pousse Clorinde vers Valentin, à qui elle tend la main.)

VALENTIN.

C'est à elle, noble fille, qu'appartient l'honneur de la journée ; c'est sa présence qui, en faisant diversion à la fureur de Lantara acharné à sa poursuite contre moi, m'a permis de lui porter le coup mortel au moment où il détournait la tête. Honneur à Clorinde !

LA BOUVARDIÈRE.

Oui, honneur à Clorinde, l'héroïque Clorinde ! C'est notre sauveur à tous. (Bas à l'Amiral.) Je savais bien, moi, que je ne devais pas la vie à un franc-maçon. Cela ne se pouvait pas.

L'AMIRAL, à part.

Lâche et imbécile ! (Haut, à La Bouvardière.) Voyons le contrat de mariage, où donc est-il ?

LA BOUVARDIÈRE.

Ah ! où il est ? Ma foi, je l'ai jeté en pâture dans la gueule de cet animal qui n'en a fait qu'une bouchée. On doit le trouver dans sa gorge.

JARDRAI.

C'est peut-être le contrat qui l'a étouffé.

VALENTIN, à La Bouvardière.

Pardon, monsieur le notaire ; le voici. Il est tombé de

votre poche au moment où vous grimpiez si lestement sur un arbre.

LA BOUVARDIÈRE.

C'est bien possible : mon système nerveux a été si fortement ébranlé.:. Monsieur l'amiral sait ce que c'est, lui qui a des nerfs. Mais heureusement la minute est intacte. On peut procéder sur-le-champ à la signature.

L'AMIRAL.

Non; une clause, une seule, doit être changée, c'est celle où je déshérite Valentin. En considération de sa conduite dans l'incendie du pavillon et de sa lutte contre Lantara, j'entends qu'il ait sa part de mon héritage.

VALENTIN, *serrant la main de l'Amiral.*

Mon oncle!

LA BOUVARDIÈRE.

Alors, monsieur l'amiral, je vous demanderai quelques instants. Mon système nerveux a reçu un tel ébranlement qu'il a besoin d'un peu de repos. Ah! la révolution me tuera!

L'AMIRAL.

La peur, dites la peur. Sieur de La Bouvardière, on donne une heure de repos à votre système nerveux. Allez donc et faites que tout soit prêt pour la signature avant la nuit.

LA BOUVARDIÈRE.

Vos ordres, monsieur l'amiral, seront ponctuellement exécutés... si l'ébranlement de mon système nerveux le permet.

L'AMIRAL.

Allez au diable avec votre système nerveux. Il ébranle tout le mien.

LA BOUVARDIÈRE, *revenant sur ses pas.*

Un mot important, monsieur l'amiral. Cet ébranlement (*Mouvement d'impatience de l'Amiral*) m'a ôté la mémoire. Sans cela je vous aurais dit d'abord : Fourbissez vos épées, cachez vos bijoux, votre argenterie, et, surtout, vos écus ou plutôt nos écus, puisque les miens sont dans vos caves avec votre magot. Les insurgés, gens qui en sont des plus friands, vont ar-

river. Ils étaient à mes trousses quand votre grand et infernal chien les a fait rebrousser chemin ; et cependant il était moins enragé qu'eux.

L'AMIRAL.

La révolution peut venir, sieur de La Bouvardière : elle trouvera à qui parler. (La Bouvardière sort.)

SCÈNE XIII

LE GÉNÉRAL, L'AMIRAL, VALENTIN, CLORINDE, LE CAPITAINE.

L'AMIRAL, à Valentin.

Maintenant, mon neveu, il faut nous séparer. L'histoire de l'incendie et cette dernière affaire t'ont remis un peu dans notre estime ; mais nos positions n'ont pas changé : chacun de nous reste dans son camp, avec son drapeau. Toi, dans le tien, avec ton admiration pour ton quatre-vingt-neuf et ses plates idées d'égalité ; nous, dans le nôtre, vigoureusement cantonnés au milieu de nos vieilleries féodales, toujours prêts à prodiguer notre fortune et à mettre flamberge au vent pour la restauration du passé le plus encroûté, le plus moisi. Cela te fait pitié, n'est-ce pas ? Eh bien, tes billevesées libérales ne nous en font pas moins. Demande-le plutôt à Clorinde.

CLORINDE.

Mon oncle...

L'AMIRAL.

Tête-bleu ! (Se découvrant.) Par Destaing !... mademoiselle, pas de faiblesse, au moins.

VALENTIN.

Et vous, mon oncle, pas de violence.

L'AMIRAL.

Et corb... personne ici ne veut faire violence à ses sentiments. Une Saint-Potain, — future comtesse, — ne fera jamais alliance avec la révolution. Elle a trop de foi d'ailleurs, trop de respect pour la religion du serment. Il n'est pas

besoin, monsieur, de lui rappeler celui qu'elle a fait ce matin entre nos mains, devant vous; elle le tiendra, soyez-en sûr. Parlez donc, ma nièce, en toute liberté, sans contrainte.

CLORINDE.

Je tiendrai le serment que j'ai fait à mon père et à mon oncle, jusqu'à ce qu'il leur plaise de m'en délier.

L'AMIRAL.

Est-ce clair?

VALENTIN.

Très-clair. Adieu... Clorinde! (Il sort.)

CLORINDE.

Adieu! (Tombant dans les bras de son père.) Mon père!

L'AMIRAL, au Capitaine.

Enfin nous en sommes débarrassés. (A Clorinde.) Eh! eh! il étai temps de venir à ton aide : les mines et contre-mines de ce petit révolutionnaire eussent bien pu faire sauter ton pauvre petit cœur. Eh! eh!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA BOUVARDIÈRE, JARDRAI.

JARDRAI.

Aux armes! Aux armes! L'ennemi est à nos portes!

LA BOUVARDIÈRE.

Les insurgés! Les insurgés!

L'AMIRAL.

Eh bien, qu'ils viennent, tête-bleu!

LA BOUVARDIÈRE.

Qu'ils viennent, amiral! Mais savez-vous bien qu'ils ont mis le village à feu et à sang; que le château sera pillé, brûlé, et vos caves dévalisées; et adieu vos six cent mille francs et mes cinquante mille, leurs conjoints dans le coffre-fort. Dites donc encore qu'ils viennent!

L'AMIRAL.

Oui, je le dirai, sieur de La Bouvardière.

LA BOUVARDIÈRE.

La main sur la garde de votre épée d'ordonnance, n'est-ce pas? bel épouvantail !

L'AMIRAL.

Avec cette canaille, le bâton suffit.

LA BOUVARDIÈRE.

Erreur, monsieur l'amiral; la canaille d'autrefois se menait à coups de bâton; celle d'aujourd'hui, qui s'appelle peuple, veut plus de façons. Il faut des coups de canon; et encore !...

L'AMIRAL.

Toujours alarmiste.

LE GÉNÉRAL.

Valentin est connu des insurgés : ils ont du respect pour lui; s'il restait avec nous...

LA BOUVARDIÈRE.

Pour ouvrir les portes à ses bons amis les insurgés!

SCÈNE XV

Les Mêmes, VALENTIN, au fond du théâtre.

CLORINDE.

Vous le calomniez, monsieur.

LA BOUVARDIÈRE.

Ah! je calomnie!... Eh bien, mademoiselle, rappelez-le, invoquez sa protection; c'est un des grands saints de la révolution. Confiez-lui la garde de votre personne et de votre fortune et vous m'en direz des nouvelles. Ah! monsieur l'amiral, la révolution est partout puisqu'elle est entrée jusque dans l'âme de mademoiselle. Oui, votre langage est révolutionnaire, entendez-vous. Je connais, moi, votre monsieur Valentin et ses pareils en libéralisme : je les ai vus devant leur ami, le bon peuple insurgé, au premier coup de fusil, toujours prêts à parlementer, à capituler...

VALENTIN, s'avançant, à La Bouvardière.

Monsieur !...

LA BOUVARDIÈRE.

Vils flatteurs du peuple...

VALENTIN.

Monsieur...

LA BOUVARDIÈRE.

Eh bien ! soit, amiral, qu'elle vienne cette bête féroce, insurrection, révolution, qu'elle entre, qu'elle grogne et montre ses grosses dents et vous les verrez. ces flatteurs qui la repaissent des grands mots de droits, de liberté, d'égalité, tomber à ses genoux, l'adorer, lui faire litière de nos biens, de notre sang, de notre honneur ! (*A Valentin.*) Prosternez-vous devant l'ogre : nous disons, nous, point de transactions. (*On entend des coups de fusil.*) Dans la lutte, la fortune peut trahir nos efforts ; alors on recommande son âme à Dieu. (*Autres coups de fusil.*) On périt ; mais au moins les principes sont sauvés. (*Les coups de fusil redoublent.*) Diantre ! cela devient sérieux !

VALENTIN.

Très-sérieux, monsieur. Les insurgés sont en force. Déjà ils ont escaladé les murs du parc. Ils occupent la ferme. Les grains, les vins, les bestiaux sont au pillage. (*A l'Amiral.*) Si nous profitions de leur désordre, il serait facile de les chasser.

L'AMIRAL.

Non, non ; restons dans nos murs ; barricadons-nous. Quoique sans armes à feu, la résistance est possible à des gens de cœur. Jardrai défendra le pont-levis. Vous, capitaine, vous occuperez le côté du jardin. Mon frère et moi nous défendrons les grands appartements. La Bouvardière surveillera le rez-de-chaussée et les communs.

LA BOUVARDIÈRE.

Non pas, s'il vous plaît. Jardrai suffira à la défense du pont-levis et du rez-de-chaussée. Je me tiendrai en vedette au haut du donjon, avec mademoiselle Clorinde.

CLORINDE.

Tout au haut, courageusement, loin du danger !

LA BOUVARDIÈRE.

Hein ?

L'AMIRAL.

Laisse là ce poltron. Un mot, chère nièce. Dans ces temps de désordre pour protéger et défendre une femme, sa famille, il faut, tu le vois, des alliances avec des hommes d'épée et non avec les savants et les philosophes dont les rêveries perdent les sociétés. (On entend des coups de fusil.)

LA BOUVARDIÈRE.

Asssez de discours, amiral. Aux armes ! aux armes !

L'AMIRAL.

Permettez. Le moment est solennel. Ma voix se fait entendre pour la dernière fois peut-être. Les atrocités commises à Buzançais nous présagent assez le sort qui nous est réservé si ces brigands s'emparent de ce château. (A Clorinde et au Capitaine.) Donnez-moi donc la main l'un et l'autre et prenons le Ciel à témoin de ces fiançailles qui se font en présence de la mort. (Au Capitaine.) Capitaine, voilà votre femme. Clorinde, voici votre mari, votre protecteur. (Joignant leurs mains.) Jurez-vous l'un à l'autre amour et fidélité.

LE CAPITAINE.

Je le jure.

VALENTIN, bas à Clorinde.

Clorinde.

CLORINDE.

Le devoir !... (A part.) et la mort après. (Haut.) Je le jure.

L'AMIRAL.

Dieu vous bénisse, mes enfants ! Mon vœu le plus cher est accompli.

VALENTIN, à part.

Clorinde ! Oh ! mon Dieu !... L'impitoyable loi du devoir me la ravit pour jamais !

L'AMIRAL.

Allons, mes amis, chacun à son poste et bonne contenance, comme il convient à des gentilshomme devant la populace.

SCÈNE XVI

VALENTIN, LA BOUVARDIÈRE, JARDRAI.

LA BOUVARDIÈRE, à Jardrai, désignant Valentin.

Cet homme médite quelque trahison. Il attend les frères insurgés. Il sent le crime; prévenons-le. (Allant à Valentin.) Monsieur, on a l'œil sur vous, sachez-le bien. (Valentin passe devant La Bouvardière en haussant les épaules.) L'impertinent! (A Jardrai.) Dis-moi, n'y a-t-il pas dans ce château quelque souterrain avec une issue sur la campagne?

JARDRAI.

Pour prendre la fuite, n'est-ce pas?

LA BOUVARDIÈRE.

Moi, prendre la fuite! Apprenez, maître sot, qu'un homme d'ordre comme moi sait mourir sur la brèche quand l'intérêt de la société l'exige; mais l'art militaire, que vous ne connaissez pas, dit qu'on doit assurer ses derrières.

JARDRAI.

Vos derrières, monsieur? A quoi songez-vous! Il ne nous reste, comme vous le disiez, qu'à recommander notre âme à Dieu.

LA BOUVARDIÈRE.

Je le disais en plaisantant.

JARDRAI.

Eh bien! moi, je vous dis tout de bon que si nous échappons aux balles de ces hideuses bandes, leurs torches incendiaires ne nous manqueront pas : nous serons tous flambés, grillés, rôtis comme des poulets mis en broche.

LA BOUVARDIÈRE.

Assez! assez! Il faut bien, je le sais, qu'on meure d'une manière ou d'autre; mais faire mourir les gens de peur, par anticipation, c'est mourir deux fois; et c'est bien assez d'une. (Apercevant Valentin qui fait des signes à la balustrade.) Décidément, cet homme est un traître; il fait des signaux à l'ennemi. Bon! voici son nègre, autre traître. Tenons-nous aux écoutes.

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, GABAO.

VALENTIN, à Gabao, qui s'exprime par signes.

Ne va pas si vite. Impossible, dis-tu, d'avoir des fusils; les insurgés n'ont pas voulu t'en livrer à prix d'argent? Je t'avais donné l'ordre de ne pas marchander. (Signes de Gabao.) Ah! ils ont pris ta bourse? bien. — Ils ont voulu t'étrangler? encore mieux. — Là, là! ne va pas si vite. Ai-je bien compris? Maître Jacques veut me parler; il demande une entrevue? (Signe affirmatif de Gabao.) Au fait, c'est un personnage, à la tête de sa bande. — (A Gabao.) Il veut un sauf-conduit? — Il prend son rôle au sérieux. Nous voilà bien! assiégés par des bandits et sans armes! Il nous reste une ressource.

LA BOUVARDIÈRE.

Et laquelle, s'il vous plaît, monsieur?

VALENTIN.

Le capitaine a reçu hier un baril de poudre de chasse. Cela suffit pour faire sauter ce château.

LA BOUVARDIÈRE.

Sauter le château? que dites-vous là? Mais c'est un acte de désespoir insensé. On comprend le vôtre, à vous qui perdez une héritière et une belle fille, sur ma parole! Pendez-vous, faites-vous sauter la cervelle; mais vous n'avez pas le droit de faire sauter les autres avec vous. La vie est un don du Ciel, une chose sacrée, entendez-vous! Et ne dites pas que la défense est impossible; qu'en savez-vous? On essaie, d'ailleurs on peut toujours parlementer; on peut, que dis je, on doit parlementer. Faire sauter le château! mais ce serait un crime, un suicide, un homicide, un acte anti-chrétien. J'en appelle à l'amiral, au général, au capitaine, à Clorinde elle-même, monsieur! Jardrai, retiens-le. Je cours, je reviens; tu m'en réponds. Ce damné de philosophe est pire que les insurgés. (Sortant.) Au secours! à l'aide!

SCÈNE XVIII

VALENTIN, GABAO, JARDRAI.

VALENTIN, après avoir écrit un billet qu'il remet à Gabao.

Tiens, porte cet écrit à maître Jacques. (Gabao sort.)

JARDRAI, à part.

Il pactise avec les insurgés ; faisons notre paix avec lui. (A Valentin.) Monsieur, j'approuve votre idée de faire sauter le château. D'abord, c'est un moyen sûr d'empêcher que mademoiselle Clorinde soit la femme d'un autre. Bonne vengeance! Messieurs les gentilshommes vos parents apprendront ainsi qu'ils ne devaient pas faire une pareille injure à un galant homme... Monsieur, ce langage vous étonne et vos regards semblent m'accuser... Tenez, monsieur, je cède au cri de ma conscience et je viens m'accuser moi-même. Peut-être touchons-nous à notre dernière heure. Or, nous savons qu'on est mal venu dans l'autre monde quand on s'y rend sans avoir confessé ses torts. Je confesse donc les miens envers vous. Chaque jour ma langue ne cesse de dire du mal de vous à mademoiselle Clorinde et à vos deux oncles. Et tout cela à la sollicitation du capitaine, un braque, un faux brave, entre nous, qui m'a promis, dans le cas de son mariage avec mademoiselle Clorinde, une rente de cinq cents francs et la place de garde-chasse à perpétuité. Voilà mon crime, monsieur; il est énorme, je l'avoue; pardonnez-le-moi et ma reconnaissance sera éternelle. Une dernière prière. Le capitaine, vos oncles et moi, nous avons tous encouru la haine des insurgés, vos amis, vous savez pourquoi. Point de quartier donc pour nous. Quant à vous, leur héros, ils vous respecteront, vous et tout ce qui vous appartient. Vous êtes si bon! Daignez, de grâce, me prendre à votre service et sous votre protection.

VALENTIN.

Je me charge de la défense de la porte d'entrée. Donne-moi les clefs.

JARDRAI.

Volontiers. Les voilà, monsieur, les voilà ; je ne demande que votre protection.

VALENTIN.

Ma protection, à toi ?

JARDRAI.

Oui, à moi, indigne.

VALENTIN.

Crois-tu au diable ?

JARDRAI.

Oh ! monsieur !...

VALENTIN.

Tu crois aussi que je serai là-bas au nombre de ses élus ?

JARDRAI.

Ah ! dame !...

VALENTIN.

Eh bien, compte sur ma protection près de lui, s'il a besoin d'un paresseux, d'un menteur et d'un poltron fieffé pour un tison d'enfer.

(Il sort.)

JARDRAI.

Ah ! grand... grand merci !

SCÈNE XIX

JARDRAI, L'AMIRAL, LA BOUVARDIÈRE, CLORINDE, LE GÉNÉRAL, LE CAPITAINE.

LA BOUVARDIÈRE.

Je vous soutiens, mademoiselle, que ce petit philosophe est la trahison personnifiée.

CLORINDE.

Et je soutiens, moi, que la passion vous aveugle.

L'AMIRAL.

Holà ! ma nièce, du calme. Du calme, sieur de La Bouvardière. Le vrai courage, c'est la possession de soi-même dans les circonstances graves. (Se découvrant.) Ainsi parlait

6.

Destaing, mon illustre maître. D'abord, éclaircissons les faits. (A Jardrai.) Où est monsieur Valentin?

JARDRAI.

Monsieur l'amiral, il a pris la fuite, emportant avec lui les clefs de la grande porte dont il s'est emparé...

L'AMIRAL.

Les clefs que je t'avais confiées?

JARDRAI.

Oui, monsieur l'amiral.

LA BOUVARDIÈRE, le saisissant par le collet.

Sais-tu bien, misérable, que les lois de la guerre réservent un coup de fusil à tes pareils?

L'AMIRAL.

Du calme donc, sieur de La Bouvardière.

LA BOUVARDIÈRE, avec colère.

Du calme, monsieur l'amiral?... Amiral pour rire! Je voudrais bien voir ici votre héros, votre Destaing, en danger comme moi de perdre sa fortune et d'être brûlé vif; et pourquoi? Pour des idées aussi hors de saison que vos ailes de pigeon.

L'AMIRAL.

Monsieur le notaire royal, si votre serment à Louis-Philippe n'avait pas fait tomber votre gentilhommerie en roture, mon épée vous apprendrait...

LA BOUVARDIÈRE, avec colère.

A vos ordres, amiral... pour rire, oui, pour rire. Je vous le dis, l'âme calme, très-calme, parfaitement calme, Dieu m'est témoin.

L'AMIRAL.

Amiral pour rire! vieux roturier! notaire de Philippe qui ose se mettre en parallèle avec un amiral, avec Destaing!

LE CAPITAINE.

Il est fou!

LA BOUVARDIÈRE.

Nous le sommes tous: quand nos ennemis se donnent la main, nous, les amis de l'ordre, nous tournons nos armes

contre nous ! (Allant à la balustrade.) Venez, monsieur l'amiral, venez admirer le beau spectacle. Voyez-vous, là-bas, le philosophe, votre neveu, avec maître Jacques qu'il introduit dans la cour? Le voyez-vous causant de pair à compagnon avec ce bandit ? (A Clorinde.) Regardez-le donc, vous, mademoiselle, qui ne vouliez pas croire à sa trahison. Eh bien! suis-je encore un calomniateur ?

CLORINDE, à part.

Homme insupportable !

L'AMIRAL.

C'est incroyable ! Un Saint-Potain fraternisant avec un braconnier, un incendiaire !

LA BOUVARDIÈRE.

Je vous l'ai toujours dit, monsieur l'amiral, le pillage...

L'AMIRAL, l'interrompant.

Ta ! ta ! ta !

LA BOUVARDIÈRE.

Le braconnage...

L'AMIRAL, même jeu.

Ta ! ta ! ta !

LA BOUVARDIÈRE.

Le libéralisme, la philosophie, la franc-maçonnerie.

L'AMIRAL, se bouchant les oreilles.

Ah ! mes nerfs ! mes nerfs ! mes pauvres nerfs !

LA BOUVARDIÈRE.

C'est tout un, cela se donne la main. Mais parce que ce petit démocrate se roussit la barbe dans un incendie et tient tête à un chien moins enragé que lui, votre cœur s'amollit et lui dit avec tendresse : tiens, mon mignon, voici ta part d'héritage, c'est-à-dire voici des verges pour fouetter la légitimité, l'ordre social, ses amis...

L'AMIRAL.

Non, nous maintenons les clauses du premier contrat : je le déshérite sans pitié ; et ce château lui sera interdit pour jamais; soyez donc content, sieur de La Bouvardière; mais tête-bleu ! laissez là vos airs triomphants qui choquent et irri-

tent mes nerfs. Nous, capitaine, observons les mouvements de ce malotru et du philosophe, son complice. Soyons aux écoutes; déconcertons leurs projets, et qu'une justice prompte et expéditive châtie leur audace. Toi, Jardrai, pour prévenir la fuite de maître Jacques, cours vite barricader la porte d'entrée. (Il sort avec Clorinde.)

LA BOUVARDIÈRE.

C'est cela. Tombons dessus à l'improviste, renversons les, garrottons-les, précipitons par-dessus les créneaux ce gibier d'enfer. A bas les Jacques! à bas les philosophes! vive le roi et l'ancien régime! et la belle Clorinde qui est à vous, capitaine. Mais sauvons sa dot et mes cinquante petits mille francs, mon trésor, ma vie. (Il sort.)

JARDRAI, au Capitaine.

Ça n'empêche pas, mon capitaine, que la révolution a deux manches.

LE CAPITAINE.

Butor! La dernière, la belle sera pour nous. A ton poste.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, JACQUES, un fusil à la main, GABAO, portant des fusils.

VALENTIN, à Gabao.

Pose là ces fusils. (Gabao dépose les fusils et se retire sur un signe de Valentin.) Avancez, maître Jacques.

JACQUES.

Il y a-t-il sûreté?

VALENTIN.

Vous êtes au milieu de vos ennemis.

JACQUES.

Je le sais, mais j'ai la parole de monsieur Valentin.

VALENTIN.

Je ne la retire pas. Si l'on tentait de vous faire violence, vous en auriez la preuve. Mais allons au plus court : parlez, que voulez-vous?

JACQUES.

Jacques, le braconnier, voudrait vous montrer qu'il n'a pas oublié les services que vous lui avez rendus. Il vient vous payer une partie de sa dette, puisqu'il le peut. Voici d'abord les fusils que Gabao a voulu acheter des insurgés et les cent louis que les coquins lui ont volés.

VALENTIN, recevant la bourse que lui remet Jacques.

Vous êtes généreux, maître Jacques. Ces fusils, sachez-le bien, sont pour vous recevoir ici vous et les vôtres, s'il vous prenait envie de pénétrer dans ce château.

JACQUES.

Je le sais, monsieur Valentin; mais je sais aussi que la résistance sera inutile. Au premier coup de fusil tiré de ce châ-

teau, l'assaut est donné, le château pris et tous les habitants... vous comprenez?

VALENTIN.

Seront massacrés.

JACQUES.

Quelque chose comme ça. Nos amis ne font pas de quartier.

VALENTIN.

Une bande d'incendiaires, de pillards, d'assassins, voilà, maître Jacques, ce que vous appelez vos amis.

JACQUES.

Ça se peut bien; aussi je vous engage à tirer votre épingle du jeu.

VALENTIN.

Que voulez-vous dire?

JACQUES.

Si vous en croyez le conseil d'un ami... (Mouvement de Valentin.) Ne nous fâchons pas pour ce mot : je le suis, et c'est pour cela que, au risque de ma vie, je viens vous dire, quittez au plus vite ce château et abandonnez-nous ceux qui sont irrévocablement condamnés.

VALENTIN.

Votre conseil, maître Jacques, est digne d'un braconnier.

JACQUES.

C'est mon métier, à quoi bon mentir?

VALENTIN.

Une lâcheté, à vos yeux, cela n'est rien du tout.

JACQUES.

Jarni, à votre place, moi, je ferais comme les perdreaux; au premier coup de fusil, chacun prend sa volée et sauve qui peut!

VALENTIN.

Est-ce là l'unique but de votre démarche, maître Jacques?

JACQUES.

Oui, vous êtes un ami du peuple, et je viens en son nom

vous tendre la main pour vous sauver; ne la refusez pas, de plus huppés que vous l'ont prise et baisée ce matin.

VALENTIN.

Moi, je ne la prendrai ni la baiserai : elle a des taches de sang.

JACQUES.

Vous êtes bien fier pour un ami du peuple !

VALENTIN.

Le peuple que j'aime, maître Jacques, celui auquel je tends volontiers la main, gagne sa vie en travaillant. Il est cultivateur, ouvrier, soldat. Pour lui, le champ, la maison, l'argent, la vie de son prochain sont choses sacrées. Il n'a rien de commun avec les pillards, les incendiaires et les assassins.

JACQUES.

Si nous sommes des pillards, des incendiaires, des assassins, à qui la faute?

VALENTIN.

A votre paresse, maître Jacques, à votre goût du cabaret, à votre mépris de la loi divine et humaine.

JACQUES.

J'ai voulu gagner ma vie en travaillant.

VALENTIN.

En braconnant, voulez-vous dire.

JACQUES.

Votre loi a confisqué mon gagne-pain, mon fusil. Elle m'a condamné à l'amende, jeté entre quatre murs, comme un malfaiteur; et si, deux fois, la charité de monsieur Valentin n'avait pas payé pour moi et racheté mon mobilier mis en vente par l'amiral et le capitaine (que Satan tenaille un jour leur âme maudite !), ma femme et mes pauvres petits enfants seraient morts de faim sur la paille. Jarni, monsieur, cela est-il juste, voyons? Est-ce que le gibier appartient à quelqu'un, comme un champ, une maison qu'on occupe, une bourse qu'on met dans sa poche? Le bon Dieu, au contraire, n'a-t-il pas donné aux perdreaux et aux lièvres des ailes et

des pattes pour s'échapper, voulant montrer qu'ils n'appartiennent qu'à ceux qui peuvent les attraper ? Tenez, mes bons seigneurs, malgré vos lois contre les braconniers, je me crois, moi, un honnête homme. Tandis que les autres pillent et brûlent les corps de ferme et les châteaux et tuent les chrétiens comme des chiens, moi, je tue le gibier dans les parcs et les champs. Je vous le dis, à vous, quand un lièvre ou un chevreuil débouche sous mon nez, c'est plus fort que moi, si je le tiens au bout de mon fusil, le coup part : il n'y a pas de prison, de galères, de damnation qui tiennent ; il n'y a pas de loi, de roi, de bon Dieu, pas même de gendarmes capables de m'en empêcher. Je suis né braconnier, j'ai fait le métier de braconnier toute ma vie, et, dussé-je être fusillé, pendu, guillotiné, je mourrai braconnier, jarnigué, oui !

VALENTIN.

Le braconnage est un délit et non un crime ; sois donc braconnier, si le diable s'en mêle ; mais quitte ces bandes hideuses qui tuent indistinctement les gens à coups de fourche et jettent les grains à l'eau, tout en criant famine.

JACQUES.

Je ne les aime pas plus que vous, monsieur Valentin : il n'y a pas à s'y fier. Une fois que leur nez a flairé le sang, ce sont des bêtes féroces, pire que les loups en temps de neige. Elles me feraient mon affaire à moi-même, leur chef, tout comme à un bourgeois. (L'Amiral, le Capitaine, La Bouvardière, Clorinde et Jardrai paraissent aux fenêtres du château.) Je m'en séparerai, monsieur Valentin, je m'en séparerai, soyez-en sûr ; mais auparavant j'ai une vengeance à exercer contre l'amiral, le capitaine et Jardrai, leur garde-chasse, et aussi contre ce gros notaire, prêteur à la petite semaine. Il faut qu'on leur fasse passer à tous le goût du pain.

VALENTIN.

Mais vos projets, maître Jacques, sont abominables !

JACQUES.

Ah ! dame, ils sont comme ça. Mais il y en a qui disent

que cela ne vous fera pas grand peine. L'amiral enterré, il vous laissera un bon gros héritage : tant mieux pour les pauvres ! Quand le capitaine aura une balle dans le ventre, cela lui ôtera la fantaisie de vous enlever la belle Clorinde, votre maîtresse. Que le Jardrai gigotte accroché aux arbres du parc avec les cordes dont nous avons provision, ça ne fera de tort qu'aux lapins et aux perdreaux que nous pourrons tuer sans craindre ses procès-verbaux. Et pour le sieur La Bouvardière, l'usurier, comme il ne vaut ni un coup de fusil, ni la corde à pendaison, un coup de fourche l'expédira chez Belzébuth, qui nous dira merci pour l'envoi d'un pareil gibier. Par ainsi, vous voyez bien, notre maître, que tout le monde sera content ; et qu'il ne vous reste rien de mieux à faire que de passer de notre bord, si vous voulez sauver votre enjeu.

VALENTIN.

Un moment, maître Jacques, le sans-façon avec lequel vous parlez de vengeances aussi atroces montre quo votre esprit aveuglé par la passion ne voit pas l'étendue de son crime. Raisonnons de sang-froid. Je vous ai donné maintes preuves d'intérêt...

JACQUES.

Jarnigué, oui.

VALENTIN.

Écoutez-moi donc. Supposons qu'il n'y a pas de Dieu qui punisse les forfaits (et il y en a un) ; supposons que tu n'aies pas de conscience (et tu en as une qui te donnera des remords). Mais qu'importe, tes assassinats sont commis : la force publique, la gendarmerie s'en mêle : maître Jacques est saisi, emprisonné, jugé, condamné et guillotiné.

JACQUES.

Guillotiné !

VALENTIN.

Une tête de plus ou de moins, ce n'est rien.

JACQUES.

Jarni ! comme vous y allez.

VALENTIN.

Mais tu as une femme, jeune, bonne, jolie, honnête...

JACQUES.

Ah ! saperlotte ! notre Marie-Rose est bien, sans vanterie, la plus gentille et aussi la plus brave femme du canton.

VALENTIN.

Et des petits enfants, trois, je crois ?

JACQUES.

Six, monsieur Valentin, six chers petits.

VALENTIN.

Ils vont à l'école ?

JACQUES.

Un seul, le plus grand.

VALENTIN.

L'aîné, bel enfant ?

JACQUES.

Beau et doux comme un ange du bon Dieu.

VALENTIN.

Distingué dans sa classe ?

JACQUES.

Toujours la croix ; le premier partout. Premier prix de lecture, d'écriture, de calcul. Il sera bientôt savant comme notre curé. C'est le maître d'école qui dit comme ça.

VALENTIN.

Nous en ferons un instituteur, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Dame ! grâce à votre protection, ça se pourrait bien. Je ne vous cache pas que ça m'irait droit au cœur. J'ai de l'ambition pour ce cher amour.

VALENTIN.

Oui, mais s'il est fils de Jacques l'assassin, Jacques le guillotiné, adieu le brevet d'instituteur.

JACQUES.

Oh ! jarnigué !

VALENTIN.

Comme s'il portait au front une tache du sang d'un réprouvé, personne n'en voudra pour instituteur, ni pour ouvrier, pas même pour domestique. Sa vie sera comme celle du juif maudit, repoussé par tous, mourant de faim au bord de la route.

JACQUES.

Pauvre petit ! cela fait saigner le cœur.

VALENTIN.

Et ta jeune femme, cette honnête créature, devenue veuve d'un guillotiné, où pourra-t-elle cacher sa honte ? Qui lui tendra la main ?

JACQUES.

Ah ! monsieur, personne. La femme de gros Jean, condamné aux galères à perpétuité, a été forcée de quitter le pays. Chacun la fuyait ; elle n'eût pas trouvé dans tout le village un verre d'eau, pas même un : Dieu vous assiste ! monnaie courante du mauvais riche. Jusqu'aux bambins de l'école qui refusaient, les petits drôles, de s'asseoir sur le même banc que ses enfants. Ça faisait pitié ; mais ça ne sera pas comme ça pour Jacques le braconnier, non, monsieur Valentin, j'y vois clair, grâce à vous. Ce n'est pas moi, je vous le jure, qui jetterai dans le bourbier de l'infamie ma bonne et bien aimée Marie-Rose, mes chers mignons, ma vie, ma joie. Nous autres, gens du peuple, nous n'avons que cela vraiment à nous : une femme, des enfants, ce sont nos entrailles. Moi ! les exposer jamais au sort des réprouvés, leur faire la moindre peine ! Non, par tous les diables d'enfer, qu'ils viennent, vos gendarmes ! il n'y a pas de risque qu'ils mettent la main sur Jacques : il sait jouer du fusil comme eux ; j'en tuerai jusqu'à épuisement de ma poudre et de mon plomb ; et puis, à bout de forces, je me ferai sauter la cervelle à la façon des bourgeois, joueurs ou banqueroutiers. Par ainsi, personne ne pourra dire après ma mort, Jacques le guillotiné ! Voilà mon idée qui sauve tout. Vengeance donc ! vengeance au nom des braconniers misérablement traqués ;

il faut que l'amiral, le capitaine et Jardrai y passent. Le gros notaire commencera la danse.

(La Bouvardière, le Capitaine, Jardrai et l'Amiral, quittant les fenêtres du château, se précipitent sur le théâtre et entourent Jacques.)

LA BOUVARDIÈRE, à Jacques.

Ah ! scélérat ! C'est toi qui ouvrira le bal. Sus ! sus ! mes amis ! Point de grâce ! point de quartier !

VALENTIN.

Arrêtez, monsieur ! Que faites-vous ? un assassinat !

LA BOUVARDIÈRE.

Écrasons cette vipère.

JARDRAI.

Morte la bête, mort le venin !

VALENTIN.

Arrêtez !

JACQUES, à Valentin.

Laissez, laissez venir ce gros joufflu : j'ai dans mon fusil deux balles à placer. Fût-il plus coriace qu'un sanglier, (Couchant en joue La Bouvardière.) son affaire est faite. Joue ! feu !

LA BOUVARDIÈRE, se cachant derrière Valentin.

Eh ! là, là ! mon ami ; ne tirez pas, ne tuez pas. On ne vous dit plus rien. Quelle brutalité !

JACQUES.

Mes bons seigneurs, voilà des fusils que j'ai pris la liberté de vous apporter moi-même pour payer mon écot. J'ai tant de votre malheureux gibier sur la conscience ! Recevez donc cette petite gracieuseté de maître Jacques. Seulement, mes bons seigneurs, tenez-vous pour avertis que le premier coup de feu qui partira de ce château sera le signal de l'assaut et du massacre de tous. Bonsoir, mes bons seigneurs, bonsoir.

(Il s'éloigne.)

LA BOUVARDIÈRE.

Scélérat !

JACQUES, se retournant et braquant son fusil sur La Bouvardière.

Plaît-il ?

LA BOUVARDIÈRE.

Bonsoir, monsieur... maitre Jacques.

JACQUES.

Donnez-moi la main.

JARDRAI, bas à La Bonvardière.

Donnez vite ; ce petit signe d'amitié le flattera et, peut-être, le désarmera, qui sait !

JACQUES, laissant tomber son fusil.

Eh bien ?

LA BOUVARDIÈRE, lui donnant la main.

Au revoir..., mon ami.

JACQUES.

Jarnigué ! embrassons-nous.

LA BOUVARDIÈRE, reculant.

Ah !

JARDRAI, bas à La Bouvardière.

Ne lui refusez pas ça ; il y va de notre vie à tous.

JACQUES, laissant tomber son fusil.

Ça vous fait mal au cœur ? Dame, on n'a pas les deux joues rebondies de la petite Jeannette que vous connaissez bien. Deux joues de femme, c'est doux comme poil de lapin contre les oreilles d'un homme, je le sais bien ; mais, jarnigué, puisque j'ai le tour sur vous, je veux vous taquiner un peu. Là, frottons donc l'une contre l'autre votre barbe de bourgeois contre ma crinière de paysan. (La Bonvardière se laisse embrasser.) Sans rancune, hein ? Vous êtes moins fier que monsieur Valentin, qui n'a pas voulu, lui, toucher tant seulement la main du braconnier. Ce que c'est que la peur ! (Riant.) Ah ! ah ! (A Jardrai, en lui donnant un coup de crosse de fusil.) Et toi, va donc garder tes lièvres et tes lapins.

JARDRAI.

Les lièvres et les lapins dorment tranquilles depuis que les braconniers, devenus brigands, volent les bœufs et les moutons dans les champs, et, aux portes, les paniers aux provisions.

JACQUES.

Garnis de perdrix en guise d'œufs de Pâques. Ah! ah! jarny, chacun son tour. Aujourd'hui, c'est la fête des vilains. Faut bien que les bons morceaux soient pour eux (Frappant sur l'épaule de La Bouvardière), et les embrassades par-dessus le marché.

VALENTIN, montrant les clefs de la porte à Jacques et lui faisant signe de sortir avec lui.

Assez d'impertinence, maître Jacques.

JACQUES.

Je vous suis, monsieur Valentin, le fier. Bien des pardons, mes bons seigneurs, si je vous ai ennuyés un tantinet; mais c'est aujourd'hui, comme je vous le disais, notre fête, à nous. Une dans la vie, c'est pas trop. (A La Bouvardière.) Pas vrai, notre vieil ami? Ah! jarny! jamais je n'oublierai notre embrassade. (A Valentin qui secoue les clefs.) Je vous suis. On est si bien dans ce château qu'on oublie d'en sortir. Je vous suis, je vous suis. Adieu, mes bons seigneurs.

(Il sort précédé de Valentin.)

SCÈNE II

L'AMIRAL, LE CAPITAINE, LA BOUVARDIÈRE, LE GÉNÉRAL, JARDRAI.

LA BOUVARDIÈRE.

Quelle insolence!

L'AMIRAL.

Et vous l'avez embrassé, tête-bleu! sur les deux joues!

LA BOUVARDIÈRE.

Je l'ai fait pour le salut commun. C'est ainsi que notre saint roi Louis, le seizième, coiffa son auguste tête d'un bonnet rouge.

L'AMIRAL.

Se comparer à Destaing et au roi martyr! Tant de suffisance met en charpie mes pauvres nerfs.

JARDRAI, à la balustrade.

Aux armes! aux armes! Voilà les insurgés dans la cour. Jacques, le traître, leur a ouvert la porte à deux battants.

LA BOUVARDIÈRE.

Jacques ou monsieur Valentin, le philosophe.

L'AMIRAL.

Non, sieur de La Bouvardière, jamais un Saint-Potain ne se rendra coupable d'une telle infamie.

SCÈNE III

Les Précédents, CLORINDE.

CLORINDE.

Bien, mon oncle; il faut de la justice. Que les opinions de Valentin nous soient en horreur; mais reconnaissons sa loyauté dont son entrevue avec Jacques vient à l'instant même de nous donner la preuve.

LA BOUVARDIÈRE.

Bravo! mademoiselle! faites l'éloge de ce révolutionnaire: j'admire l'à-propos! Entendez-vous là-bas les cris de vive monsieur Valentin? (S'avançant vers la balustrade.) Approchez monsieur l'amiral, et vous, mademoiselle, venez voir votre héros porté en triomphe par la canaille. (L'Amiral et Clorinde s'avancent à la balustrade. On entend les cris de vive monsieur Valentin!) La belle posture pour un Saint-Potain! (A Clorinde.) Le voilà, votre modèle de loyauté! Applaudissez-le donc et criez avec la bande: vive monsieur Valentin! Il fait semblant de résister aux frères et amis, par mauvaise honte de nous; mais son cœur est avec eux, l'hypocrite!

L'AMIRAL.

Assez, assez, sieur de La Bouvardière. Son crime est évident: entre lui et nous tout est fini, n'est-ce pas, Clorinde?

CLORINDE, navrée.

Oui, mon oncle... tout est fini!

L'AMIRAL.

Maintenant, mes amis, faisons bonne contenance, comme il convient à de vrais gentilshommes. Résistons jusqu'à la mort.

LA BOUVARDIÈRE.

Résister? à qui? avec quoi? Ils sont là plus de dix mille. Nous sommes envahis, trahis, perdus, égorgés!

L'AMIRAL.

Mais taisez-vous donc, tête-bleu! Vos cris jetteraient la terreur dans l'âme de Bayard lui-même.

LA BOUVARDIÈRE, avec violence.

Je suis de sang-froid, monsieur l'amiral, tout à fait de sang-froid; mais j'ai des yeux ouverts pour voir le danger qui ne frappe pas les vôtres, car ils sont bouchés comme votre esprit.

L'AMIRAL.

Sieur de La Bouvardière, vous perdez le respect!

LA BOUVARDIÈRE.

Il ne s'agit pas de respect, monsieur l'amiral, mais de notre vie et, surtout, de la vôtre, plus précieuse encore. (L'Amiral s'incline.) Écoutez-moi donc: vous étiez à Gand, monsieur l'amiral; le roi nous a vus ensemble aussi quand nous fîmes rencontre des brigands de la Loire. Nous savons donc l'un et l'autre les choses de la guerre. Eh bien, monsieur l'amiral, portez-vous en avant jusqu'à cette balustrade et vous reconnaîtrez comme moi qu'en présence de pareilles masses la place n'est pas tenable. N'est-ce pas votre avis, capitaine?

JARDRAI.

C'est le mien, à moi.

L'AMIRAL.

Silence! impertinent et indiscipliné!

JARDRAI.

Mon capitaine ne parlant pas...

L'AMIRAL.

Tête-bleu! un mot de plus et je te fais passer par les armes. Que dites-vous, capitaine?

LE CAPITAINE.

Moi, monsieur l'amiral, je suis à vos ordres.

L'AMIRAL.

A mes ordres! toujours à mes ordres! Ventre-bleu! capitaine! c'est votre avis que je demande et non votre obéissance.

LE CAPITAINE.

J'ai fait mes preuves sur le champ de bataille et, notamment, à la prise du Trocadéro.

L'AMIRAL.

Nous y voilà! L'un a toujours à la bouche son voyage à Gand et l'autre sa prise du Trocadéro.

LE CAPITAINE.

La prise du Trocadéro prouve qu'on ne craint pas le feu des troupes régulières. Mais je suis un peu comme le grand Condé, je n'entends rien à la guerre des cailloux et des fourches, et, je l'avoue, devant le tumulte et la sédition populaire, je suis poltron.

LA BOUVARDIÈRE.

Poltron, monsieur?

LE CAPITAINE.

Oui, poltron; c'est le mot du grand Condé.

L'AMIRAL.

Ainsi votre opinion est celle du sieur de La Bouvardière? Il faut capituler?

LA BOUVARDIÈRE.

Capituler, monsieur l'amiral? Qui donc parle de capituler? Qui ose donc prononcer ce mot en face du danger? Un ami de la paix partout et toujours, un libéral habitué à fléchir le genou devant la canaille..... (On entend des cris et un coup de fusil. La Bouvardière tombant à genoux.) A moi, mes amis! je suis mort!

L'AMIRAL.

Remettez-vous ; vous n'êtes pas blessé.

LA BOUVARDIÈRE, montrant son chapeau tombé à terre.

Une balle dans mon chapeau, à deux doigts de ma tête! (On entend un coup de fusil. La Bouvardière allant à la balustrade.) Eh! là ! messieurs! mes amis! citoyens! (Autre coup de fusil. La Bouvardière s'éloignant de la balustrade.) Ces gens-là n'entendent rien aux choses de la guerre : ils vous tirent comme un lapin, sans déclaration ni sommation.

L'AMIRAL.

Tête-bleu! il faut leur riposter. Chargeons nos armes.

LE CAPITAINE.

Le nombre va nous écraser : rappelons-nous la révolution de juillet.

L'AMIRAL.

Comment faire? Il y aurait lâcheté à capituler, La Bouvardière l'a dit.

LA BOUVARDIÈRE.

Capituler? jamais! Mais on peut parlementer. Les usages militaires en font même un devoir en certains cas.

L'AMIRAL.

Parlementer ou capituler, c'est la même chose.

LA BOUVARDIÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur l'amiral ; parlementer et capituler, c'est bien différent. Un notaire royal sait la valeur des mots, que diantre! mais, paix! paix! voici l'ennemi qui prend les devants et nous envoie lui-même un parlementaire. C'est l'insolent braconnier que ces brutes élèvent au haut d'une échelle comme un vautour sur un perchoir. (On voit Jacques, à mi-corps, au haut d'une échelle, au-delà de la balustrade.) Eh! bonjour, maître Jacques. Monsieur l'amiral veut-il permettre qu'on adresse la parole à ce coquin?

L'AMIRAL.

Puisqu'il s'appelle votre ami et qu'il a reçu votre accolade, vous pouvez vous mettre en rapport avec lui, sans autorisation.

LA BOUVARDIÈRE.

Bien, sous ma responsabilité. (A Jacques.) Bonjour, maître Jacques! Je félicite le peuple sur le choix de son représentant. (A l'Amiral.) La canaille aime toujours qu'on la flatte. (A Jacques.) Parlez, maître Jacques. Que pouvons-nous faire pour vous être agréable à vous et à ce bon peuple?

JACQUES.

Le peuple veut qu'on lui remette, sur-le-champ, tout l'argent, toute l'argenterie, tous les bijoux et autres objets précieux qui sont dans ce château.

L'AMIRAL, à La Bouvardière.

De l'argent, des bijoux? Par la face du diable! ils n'auront pas un sou. Des coups de fusil, à la bonne heure. Dites-lui cela de ma part.

LA BOUVARDIÈRE, à Jacques.

On vous donnerait volontiers, mes amis, tout ce qu'on possède en argent, argenterie et bijoux; mais pour le quart d'heure le coffre-fort et la boîte aux bijoux sont vides. Tout est en dépôt chez le banquier.

JACQUES.

Mensonge! Le peuple sait qu'il y a six cent mille francs dans les caves du château. Nous les voulons, nous les aurons. Peuple, aux armes! Feu et sang partout!

LA BOUVARDIÈRE.

Attendez! un moment, citoyens! ne tirez pas. Qu'on nous laisse la vie sauve, et la générosité de monsieur l'amiral vous donnera avec plaisir la moitié du trésor...

L'AMIRAL, au Capitaine, désignant La Bouvardière.

Le misérable! il a perdu la tête!

JACQUES.

Le peuple veut le tout.

L'AMIRAL, s'avançant à la balustrade.

Canailles! corsaires! brigands! Vous n'aurez rien.

JACQUES.

Peuple, on te refuse. Feu! feu! partout!

LA BOUVARDIÈRE.

Un moment, maître Jacques. (A l'Amiral.) Monsieur l'amiral, rappelez-vous 1830. On n'irrite pas en vain le peuple souverain. Faisons quand il en est temps une petite concession. (A Jacques :) Monsieur l'amiral ferait de grand cœur largesse au peuple de trois ou quatre cent mille francs ; mais, je vous le répète, ils ne sont plus dans les caves du château. Revenez demain ; vous les aurez en belles pièces sonnantes d'or et d'argent.

JACQUES.

Ils sont dans les caves, Jardrai nous l'a dit.

JARDRAI.

Moi ? vous en avez menti !

JACQUES.

Nous les aurons de gré ou de force. Peuple ! en avant les torches ! Que le feu soit mis aux quatre coins du château.

LA BOUVARDIÈRE.

Mais arrêtez ! arrêtez donc ! ventre-saint-gris ! Trois cent mille francs en or et en argent, cela ne sort pas d'un coffre-fort comme les paroles de votre bouche. Vous les aurez ; mais à la condition que vous et vos amis vous quitterez ce château pour n'y remettre jamais les pieds.

JACQUES.

Accordé. Le peuple exige encore qu'on lui livre Jardrai, le garde de chasse, qu'il veut châtier pour le fait de ses procès-verbaux mensongers.

JARDRAI.

Mes procès-verbaux sont la vérité même, maître Jacques ; et si j'avais mon fusil, je vous ferais rentrer à la gorge vos propos mensongers eux-mêmes.

LA BOUVARDIÈRE, à Jardrai.

Pas de paroles blessantes. Vos malencontreux procès-verbaux n'ont que trop causé d'irritation parmi le peuple. N'aggravez pas encore votre cas par de nouvelles insolences. (A Jacques.) Maître Jacques, soyez généreux. Jardrai est aux regrets de tout le mal qu'il vous a fait à vous et à ce bon

peuple. Il vous en demande très-humblement pardon à tous et fait serment d'être à l'avenir plus honnête et plus humain.
(On entend des cris : Jardrai ! Jardrai ! Qu'on nous livre Jardrai !)

JACQUES.

Vous entendez la voix du peuple : Jardrai, ou mort à tous !

JARDRAI.

Criez, bêtes féroces ! J'ai de bons maîtres ; ils n'abandonneront pas un fidèle serviteur, un vieux soldat de la foi, un vainqueur du Trocadéro.

LA BOUVARDIÈRE.

Taisez-vous. Voilà ce que valent à vos maîtres vos procès-verbaux impitoyables : menaces de mort, de pillage, d'incendie. Ils ont ruiné la veuve et l'orphelin dont vous entendez les cris. Ces victimes de votre zèle aveugle appellent la vengeance. On tranche la tête pour des crimes moins funestes ; faites donc le sacrifice de la vôtre à la justice, à Dieu et au salut de vos excellents maîtres. (Se tournant vers Jacques.) Monsieur Jacques, Jardrai sera remis entre vos mains ; mais nous le recommandons à votre miséricorde et à l'humanité du bon peuple.

JARDRAI.

L'humanité des tigres et des panthères ! Ah ! monsieur l'amiral...

LA BOUVARDIÈRE.

Mon ami, c'est une affaire réglée. Résignez-vous. Monsieur l'amiral m'a donné pleins pouvoirs pour traiter avec le peuple. Il rend, je l'espère, cette justice à son plénipotentiaire, qu'il a mis quelque vigueur à sortir de ce mauvais pas. La vigueur sauve tout. Ainsi notre honneur est intact et l'ogre est satisfait.

JARDRAI.

De grâce, monsieur l'amiral...

LA BOUVARDIÈRE.

Silence ! pas de criailleries.

JACQUES, reparaissant.

Mes seigneurs et maîtres, la colère du peuple n'est pas

apaisée. Elle demande que le sieur de La Bouvardière, l'usurier, soit livré sur-le-champ à sa bonne justice.

LA BOUVARDIÈRE.

Citoyen braconnier, je m'incline devant la volonté du peuple. Je reconnais sa justice... (A part.) de bête féroce. (Haut.) Si je l'ai offensé, je suis prêt à lui faire amende honorable; mais je ne consentirai jamais à ce que ma personne soit mise à sa discrétion (A part), livrée à la boucherie. (Haut et se tournant vers l'Amiral.) D'ailleurs, notre grand amiral, notre excellent général, ce brave capitaine, ne souffriront pas que, en violation de l'hospitalité qu'ils m'accordent, un pareil attentat soit commis sous leurs yeux. (A Jacques.) Mon ami, dites bien cela au peuple dont je baise humblement les mains.

JARDRAI.

Dites donc les griffes.

(On entend des cris : La Bouvardière ! Qu'on nous livre La Bouvardière !)

JACQUES.

Vous l'entendez; quand le peuple a parlé, il veut être obéi.

(On entend les cris : La Bouvardière ! La Bouvardière !)

JARDRAI, à la balustrade.

Vous l'aurez, vous l'aurez, j'en donne ma parole.

LA BOUVARDIÈRE.

Défendez-moi, capitaine, amiral, mes amis...

JARDRAI.

Ah! ah! à votre tour, monsieur le notaire royal qui faites si bon marché de la vie des autres! Vous entendez les cris de la veuve et de l'orphelin ruinés par vos exactions, vos contrats payés double, vos prêts à la petite semaine. Des coups de fusil, des coups de faux, des menaces de grillades et de pendaison, voilà ce que nous valent vos façons insolentes avec le peuple. En expiation de tant de crimes et pour le salut de tous, offrez donc le sacrifice de votre vie, sans vous faire tirer l'oreille. (A la balustrade.) Brave peuple,

prends, écorche vif, extermine ce notaire sans entrailles qui soutient que Dieu ne t'a pas fait pour être debout comme lui, mais pour ramper, à quatre pattes, la face contre terre, comme un vil animal destiné à porter le bât sur son échine.

LA BOUVARDIÈRE, à la balustrade.

Maître Jacques ! honnête Jacques ! Bon et brave peuple, écoutez-moi. Vous êtes tout-puissants, je le sais ; nos têtes vont tomber, si tel est votre bon plaisir ; mais sans gloire ni profit pour vous. Il est facile de faire sauter la tête d'un homme de sur ses épaules ; mais c'est un crime, entendez-vous bien, un crime que Dieu ou la société châtieront tôt ou tard. Croyez-moi donc, régnez, gouvernez, ordonnez en maîtres ; mais pas de sang, mes amis. A vous les déshérités de la fortune, à vous l'argent et tous les biens de la terre. Mais vivez comme il convient à de bons chrétiens. Assez longtemps la société vous a privés de vos droits d'hommes libres et de votre part du gâteau social. Puisque le sort vous élève sur le pinacle, profitez-en, prenez à deux mains, à quatre, s'il vous plaît, des biens dont nous avons joui, à votre exclusion, si abusivement, pendant tant de siècles. Oui, mes amis, crions ensemble : à bas les priviléges ! à bas les titres ! vive l'égalité ! la liberté ! vive le peuple !

JACQUES.

Vive la canaille !

LA BOUVARDIÈRE.

Vivent les braconniers ! Mes amis, acceptez notre argent et laissez-nous nos têtes dont vous ne sauriez que faire. Monsieur l'amiral vous a promis par mon organe trois cent mille francs.

JACQUES.

Quatre cent mille, quatre cent mille.

LA BOUVARDIÈRE.

C'est dit ; vous les aurez.

L'AMIRAL.

La Bouvardière, vous allez trop loin.

LA BOUVARDIÈRE, à l'Amiral.

Laissez-moi faire. Je sauve deux cent cinquante mille francs.

JACQUES.

Le peuple consulté et toujours généreux, accepte les quatre cent mille francs et vous fait grâce de la vie; mais il exige que le braconnage soit permis en tout temps sur les domaines de monsieur l'amiral et du capitaine de Saint-Potain.

LA BOUVARDIÈRE.

Le braconnage sera permis. (Au Capitaine.) Ne soufflez mot.

JACQUES.

Que l'amiral et le capitaine crient donc: vive les braconniers !

LA BOUVARDIÈRE.

Tout le monde crie comme moi : vive les braconniers !

JACQUES.

Et vous, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Et pardi ! vive les braconniers ! mais que cela finisse.

JACQUES.

Et vive la canaille !

LA BOUVARDIÈRE.

Vive le peuple ! vive la canaille ! vive tout ce qui vous plaira, mes amis.

JACQUES.

Alors nous sommes vos amis, mes bons seigneurs. Apportez-nous donc vite de bons écus d'or ou d'argent; il ne nous importe.

LA BOUVARDIÈRE.

Sur-le-champ, sur-le-champ. (A l'Amiral.) Vite, au trésor, monsieur l'amiral; et jetons sans hésitation dans la gueule de cette bête affamée vos quatre cent mille francs, seule pâture qui peut, en la rassasiant, sauver nos têtes.

L'AMIRAL.

Nos têtes, soit; mais pour notre honneur c'est trop de concessions.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN, un fusil à la main.

VALENTIN, à l'Amiral.

Oui, mon oncle, beaucoup trop.

L'AMIRAL.

Monsieur, venez-vous nous braver?

VALENTIN.

Échappé aux mains de ces abominables bandes, je viens à vos côtés défendre ce qui doit nous être plus cher que l'argent et la vie, à savoir le bon droit. (A La Bouvardière.) Oui, monsieur, toute concession, tout pacte avec ces gens-là est une bassesse, une lâcheté coupable.

LA BOUVARDIÈRE.

Que voulez-vous dire?

VALENTIN.

Vous allez le savoir. (A Jacques.) A bas de ce piédestal, maître Jacques! à bas, vite, ou une balle va t'en faire descendre. (S'avançant à la balustrade.) Et vous, troupe de vauriens et d'assassins, dehors, promptement! dehors, ou j'engage ma tête que dans cinq minutes pas un de vous ne sera vivant.

CLORINDE.

Bravo! mon cousin! voilà un langage qui soulage l'âme.

LA BOUVARDIÈRE.

Que faites-vous, insensé? Vous avez donc juré notre ruine à tous? (On entend des cris : à bas monsieur Valentin! mort! mort à monsieur Valentin! — A Valentin.) Ah! ah! vous les entendez, l'ami du peuple!

JACQUES.

Lui! l'ami du peuple? il ne l'est plus. (Voix derrière la balustrade.) Non! non! à bas monsieur Valentin! à bas! à bas!

VALENTIN, à la balustrade.

Lâches égorgeurs, vos cris ne m'en imposeront pas : je vous connais : vos fourches ne font tomber que les têtes de ceux que la peur prosterne à vos pieds.

CLORINDE.

Très-bien! courage, mon cousin!

JACQUES.

Quoi! vous osez braver la colère du peuple?

VALENTIN.

Je brave la colère des assassins. (*Voix derrière la balustrade.*) A bas! à bas! mort! mort à Monsieur Valentin!

JACQUES.

Jarnigué, monsieur Valentin, prenez garde; l'indignation du peuple n'est pas un badinage, non. Faites-lui donc vite une réparation ou recommandez votre âme à Dieu. Et quant aux quatre cent mille francs promis par le gros notaire, nous les voulons, nous les aurons, ou ruine et sang! Les torches et les fourches feront leur office (*On entend des cris : mort! mort à tous!*) Le peuple vous accorde un quart-d'heure de réflexion, mes bons seigneurs. Après, expédiez-vous, ou feu et sang partout! (*Jacques disparaît. On entend des cris de : mort! mort à tous!*)

LA BOUVARDIÈRE, *à Valentin.*

Voilà votre ouvrage : nous avions la vie sauve avec une partie de nos valeurs... Grâce à votre incartade, nous allons tout perdre, notre argent et nos têtes. Malédiction!...

L'AMIRAL, *à La Bouvardière.*

Prenez donc garde à mes nerfs. (*A Valentin.*) Le sieur de La Bouvardière a peut-être raison, mon neveu : souvent la prudence veut qu'on fasse la part au feu.

LA BOUVARDIÈRE.

Oui, c'est cela, la part au feu. Voilà le langage de la sagesse. Je demande, monsieur l'amiral, qu'un conseil de guerre soit formé et qu'il juge sans désemparer ce libéral dont les provocations ont compromis le sort de la place. J'opine pour qu'il soit fusillé sur-le-champ. Le salut de tous commande qu'on donne cette satisfaction au peuple.

L'AMIRAL.

Sieur de La Bouvardière, votre système nerveux ébranlé outre mesure, va un peu trop vite en besogne. La justice,

même dans l'état de siége, veut qu'on entende la défense de l'accusé.

LA BOUVARDIÈRE, à Valentin.

Alors, monsieur, expliquez-vous promptement.

VALENTIN, présentant à La Bouvardière un billet qu'il a écrit sur le fond de son chapeau.

Voici mes explications. Vous redoutez avant tout la perte des cinquante mille francs que votre prudence, à la nouvelle de l'insurrection, a mis assez malavisément, par mesure de sûreté, dans les caves de ce château. Rassurez-vous; je les prends à mon compte.

LA BOUVARDIÈRE.

Ah! très-bien; par engagement écrit sur papier timbré. Moi, je n'en connais pas d'autre.

VALENTIN.

Contentez-vous de ce billet; on le régularisera plus tard. Lisez.

LA BOUVARDIÈRE, après avoir lu.

Oh! oh! en garantie de mes cinquante mille francs, (A l'Amiral) et de vos six cent mille francs qu'il prend également à son compte, monsieur engage toutes ses propriétés. C'est fort beau.

VALENTIN.

Ces six cent cinquante mille francs étant ma propriété, j'ai le droit de la défendre et je la défendrai.

CLORINDE.

Bien, très-bien, mon cousin!

LA BOUVARDIÈRE.

Oui, monsieur a des valeurs : cet engagement met nos intérêts à couvert; rien de mieux; mais les jours si précieux de l'illustre famille des Saint-Potain, qui les garantira, monsieur? La résistance, maître Jacques l'a dit, sera le signal du massacre de tous, de tous, entendez-vous, jeune homme.

VALENTIN.

C'est possible.

LA BOUVARDIÈRE.

Ah!

CLORINDE.

Oh! très-possible. (A Valentin.) Tenez ferme, mon cousin.

LA BOUVARDIÈRE.

Mais c'est affreux! Qu'un franc-maçon, sans croyances aucunes, veuille jouer ainsi sa vie à pile ou face, cela se comprend. (A Clorinde.) Mais, vous, une femme chrétienne, la piété même, vous ne pouvez pas consentir que, pour sauver un vil métal, nous exposions tous notre âme, par ce passage subit, sans préparation, de vie à mort, à une damnation éternelle.

CLORINDE.

Une âme chrétienne est toujours prête pour le dernier moment. (A Valentin.) Résistez, résistons, mon cousin. Qu'on nous égorge; mais ne tendons pas le cou lâchement aux assassins.

LA BOUVARDIÈRE.

Vous l'entendez, monsieur l'amiral! Qu'on meure pour son Dieu, pour sa foi, pour son roi, on le doit; mais pour quelques sacs d'écus! mademoiselle, c'est impie, c'est antichrétien, c'est révolutionnaire!

VALENTIN.

Vous vous méprenez, monsieur, sur mes sentiments partagés par mademoiselle, et je l'en remercie bien. L'argent n'est rien et la vie aussi peu de chose à mes yeux, quand la voix supérieure du devoir se fait entendre. En résistant à ces bandes d'assassins, ce ne sont pas quelques sacs d'écus que je défends. Je fais peut-être moins de cas de la fortune qu'un notaire royal; mais ce que j'ai plus à cœur que vous, c'est le maintien du droit. Mon libéralisme, si amèrement dénigré par vous, tient pour article de foi que le nom, que le domaine, que le foyer paternel, que les traditions d'honneur, de probité, de courage civil, héritage si chèrement, si religieusement défendu, conservé et transmis jusqu'à nous par les générations qui nous ont précédés, sont des legs qu'on n'est pas maître

de ne pas défendre au péril de sa vie, sous peine de faillir aux plus sacrés de tous ses devoirs envers Dieu et la société confiée au génie de l'homme pour qu'il l'améliore, la perfectionne, et non pour qu'il la laisse par lâcheté tomber au gouffre de la barbarie et de la destruction. Voilà, monsieur, mon *credo* politique, philosophique, ou, comme vous l'appelez, humanitaire. Peut-être vous fera-t-il comprendre comment je puis être à la fois un énergique défenseur de l'ordre social et un partisan non moins déterminé des améliorations et des réformes dont le vœu ardent, cause fréquente de persécution, se maintient chez moi sans découragement, et devrait obtenir le respect de tout adversaire loyal, quand il est le fruit d'une conviction marquée du double sceau du désintéressement et de la disgrâce. Ce respect, monsieur, je ne l'attends pas de votre aveugle inimitié; mais j'ai la confiance qu'il ne sera point refusé à ma mémoire par d'autres adversaires bien-aimés (Se tournant vers l'Amiral et Clorinde), alors qu'ils m'auront vu périr sur la brèche désertée par vous.

LA BOUVARDIÈRE.

Monsieur !...

CLORINDE, à Valentin.

Vous ne succomberez pas seul.

VALENTIN.

Je le crois, chère Clorinde. Monsieur l'amiral, si nous étions unis, résolus, tous prêts à recevoir la mort comme à la donner, nos efforts pourraient retarder la prise de ce château ; mais ils n'empêcheraient pas sa chute, c'est ma con viction. Je n'en suis pas moins déterminé, pour mon compte, à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Mais avant la catastrophe inévitable, je vous conjure de ne pas exposer à une extermination certaine et à des violences pires que la mort (Désignant Clorinde), le seul espoir de la famille. La salle des archives, grâce à ses voûtes en granit, est à l'abri de l'incendie et de l'explosion. Retirez-vous-y avec ceux qui voudront vous suivre.

l'a dit, l'intérêt sacré de la conservation de l'illustre famille des Saint-Potain vous le commande.

L'AMIRAL.

Sieur de La Bouvardière, épargnez-moi vos conseils. (Désignant Valentin.) Sa loyauté sera mon guide. A mon âge, la vie est un fardeau dont le sacrifice est bien facile à faire. Pour la conserver je ne mettrais pas un pied devant l'autre. Mais le sort de cette enfant (Désignant Clorinde) que tant de périls environnent; mais le nom des Saint-Potain qu'un massacre peut éteindre pour jamais me touchent profondément. Mon neveu, je le demande à votre honneur de gentilhomme, un vrai gentilhomme peut-il, sans félonie, suivre votre conseil ?

VALENTIN.

S'il n'était pas acceptable par l'honneur, je ne vous le donnerais pas. Mais quand une victime suffit pour maintenir tout ce que l'honneur exige, à quoi bon en multiplier le nombre ? Je n'affirme pas que votre éloignement calmera la fureur de ces exécrables bandes, mais tenez pour certain que si elles pénétrent dans ce château, elles n'en sortiront pas. Un Saint-Potain sera heureux de rendre à son pays le double service de le débarrasser de ces jacques et de lui enseigner la résistance. Adieu, chère Clorinde, pensez à moi quelquefois. Permettez-moi, capitaine, d'offrir à votre fiancée ce legs, le plus précieux de mon héritage; c'est l'anneau nuptial et le grand cordon donné par un roi de France à l'une de nos ancêtres, la première Clorinde du nom, en récompense de son héroïque résistance au temps de la Jacquerie. La possession de cet antique souvenir a été la cause de longues divisions dans la famille. (Passant l'anneau au doigt et le cordon au cou de Clorinde.) Acceptez-les donc en mémoire d'un amour dévoué et comme un signe de réconciliation entre tous. (Prenant la main de Clorinde et la mettant dans celle du Capitaine.) Le sacrifice en est fait : maintenant elle est à vous. Rendez-la heureuse.

LE CAPITAINE.

Faire sauter ce château et ensevelir les brigands sous ses ruines est une idée qui me va. J'approuve aussi que, pour

conserver l'antique race des Saint-Potain, l'un de nous fasse le sacrifice de sa vie; mais ce sacrifice, monsieur, je suis prêt à le faire comme vous. Cependant je ne vous dirai pas : cédez-moi votre place ; cet assaut de générosité serait une forfanterie, je sais d'avance votre refus; mais je propose ce qui est juste et acceptable, c'est de tirer au sort.

VALENTIN.

Non, capitaine; voilà votre fiancée. Ces joyaux qu'elle vient d'accepter en silence et sans trouble, attestent que son esprit veut rester fidèle au serment qu'il a fait. Adieu... à tous. (Tendant la main à l'Amiral.) Monsieur l'amiral, soyons amis désormais : mais partez, le temps presse.

L'AMIRAL, à Valentin.

Viens, que je te bénisse, mon neveu; ce que tu fais là est sublime. Capitaine, je suis content de vous aussi.

LA BOUVARDIÈRE, à Valentin.

Oui, monsieur, votre action est sublime. Elle va empêcher que la race des Saint-Potain soit éteinte dans cette conflagration. Ma reconnaissance n'est pas moins grande, à moi, le dernier des La Bouvardière, menacé de voir finir dans ma personne une race assez illustre, puisqu'elle compte parmi ses aïeules une des maîtresses du grand Saladin. La Providence nous a imposé une lourde, une immense charge en rendant nos veines dépositaires d'un sang si précieux. C'est un grand souci que celui de conserver les races. Conserver les races, monsieur, c'est là l'important : conservons les races !

JARDRAI.

Si cela est si important, moi aussi je veux conserver la race des Jardrai dans les archives de la famille.

LA BOUVARDIÈRE, à Valentin.

Mon ami, mon héros, ayez soin de ne pas faire éclater vos mines avant que nous soyons tous bien casés.

VALENTIN, à l'Amiral.

Profitez de l'explosion pour quitter ces ruines; mais gardez-vous d'en sortir auparavant, car ces brutes vous extermine-

raient dans la campagne. (L'Amiral, le Général, Clorinde, le Capitaine, La Bouvardière et Jardrai rentrent dans le château, accompagnés de Valentin qui leur fait ses adieux.)

SCÈNE V

VALENTIN, JACQUES.

VALENTIN.

Le dernier acte va s'accomplir ! Grand Dieu ! que le renoncement à la vie est difficile et, bien plus encore, à ce qu'on aime ! (S'avançant à la balustrade.) Allons, il faut en finir. (Il crie.) Holà ! attention, insurgés ! (Jacques apparaît au haut de l'échelle.) Tu connais ma parole : dis à tes amis qu'ils s'éloignent à l'instant ou qu'ils se préparent à la mort. Ce château est miné; il va sauter en l'air et ensevelir assiégés et assiégeants.

JACQUES.

Un moment ! un moment ! Le peuple est de bonne composition : il vous fait grâce de la vie à tous. Qu'on nous donne les quatre cent mille francs.

VALENTIN.

Rien. (Agitant un mouchoir.) Voilà le signal.

JACQUES.

Mais un moment, monsieur. Trois cent mille francs et qu'on nous livre La Bouvardière, Jardrai et le capitaine.

VALENTIN.

Rien, rien. Le château va sauter.

JACQUES.

Voyons. Cent mille francs et Jardrai.

VALENTIN.

Rien, absolument rien. La mine va éclater.

JACQUES.

Le peuple demande un moment pour réfléchir. (Il disparaît.)

SCÈNE VI

VALENTIN, CLORINDE.

CLORINDE.

Pas de transaction ! pas de transaction !

VALENTIN.

Clorinde! Vous ici, grand Dieu! Qu'y venez-vous faire?

CLORINDE.

Mais je viens mourir avec vous.

VALENTIN.

Clorinde! chère Clorinde!

CLORINDE, souriant et montrant le collier et l'anneau dont elle est parée.

N'ai-je pas l'anneau et le collier de la mariée?

VALENTIN.

Non, je ne permettrai pas...

CLORINDE.

Quoi? D'aussi belles fiançailles? Faut-il donc que je subisse des refus à mon tour?

VALENTIN.

Oui, ma Clorinde, abandonnez-moi à mon malheureux sort. Votre offre de le partager le rend déjà plus doux, mais je dois refuser un pareil sacrifice.

CLORINDE.

Ma religion à moi, chrétienne et vendéenne, n'est-ce pas le sacrifice? Faites-moi donc la grâce de me laisser l'accomplir quand le cœur m'y porte autant que la volonté.

VALENTIN.

O bonheur! Serait-ce vrai, chère Clorinde, et dois-je en croire mes oreilles? Une mort certaine, ici, à mes côtés, vous semblerait préférable à votre union avec le capitaine?

CLORINDE.

Ai-je besoin de vous le dire?

VALENTIN.

Oh! oui, oui, dis-le, répète-le-moi cent fois si tu veux que ma joie soit égale aux angoisses de ces derniers instants où je croyais te perdre pour jamais.

CLORINDE.

Prenez garde, mon ami; votre philosophie, convaincue de n'avoir eu qu'un flegme apparent, va sauter en l'air aussi.

VALENTIN.

Bon! faites-lui son procès; je vous l'abandonne de grand cœur. Et cependant c'est elle qui m'a soutenu dans mes épreuves; oui, ma Clorinde, c'est elle, elle seule qui m'a donné ce courage, dirai-je cette vertu que vous avez crue digne, à cette heure suprême, de communier avec la vôtre. Faut-il lui dire, néant? Parlez.

CLORINDE.

Non, non; gardez-la; je la respecterai, je l'aimerai peut-être même, puisqu'elle enseigne si bien à faire son devoir.

VALENTIN.

Merci! merci! je la garderai donc, mais bien résolu à la faire vivre unie, en paix, comme une sœur, avec toutes vos saintes croyances.

CLORINDE.

Je n'en reviens pas! Moi qui pensais, il n'y a qu'un instant, qu'aucune alliance n'était possible entre nos croyances, aucune paix ni trêve.

VALENTIN.

Et maintenant?

CLORINDE.

Et maintenant... c'est un bonheur de penser qu'elles peuvent se donner la main pour mourir ensemble, victimes et martyres de l'amour de Dieu et de ses saintes lois. Eh! mais, vous qui n'aviez que des paroles de blâme pour mon éducation un peu cavalière, c'était votre expression, monsieur, vous qui trouviez qu'il n'était pas d'une femme de n'avoir pas peur à la vue d'un fleuret, de la détonation d'un pistolet ou d'un fusil, qu'en dites-vous, maintenant?

VALENTIN.

Tout ce que vous voudrez.

CLORINDE.

Vous rappelez-vous vos bouderies, votre humeur sombre quand vous me lisiez dans *Virgile* l'épisode de Nisus et d'Euryale et que ma folle imagination, prenant le rôle d'Euryale,

se précipitait au milieu des bataillons païens et voulait mourir dans les bras de Nisus, mon beau cousin?

VALENTIN.

Heureux temps!

CLORINDE.

Le voilà revenu cet heureux temps: les voilà devant nous ces abominable païens, plus abominables que les anciens, car ils renient le vrai Dieu qu'ils ont connu. Chargeons-les donc une épée ou un fusil à la main, au cri de guerre des femmes du Bocage : au feu la Vendéenne!

VALENTIN.

Oui, au feu, mon héroïne! défendons-nous jusqu'à la mort.

SCÈNE VII

CLORINDE, VALENTIN, JARDRAI.

JARDRAI.

Au secours! au secours! nous sommes perdus! (S'avançant à la balustrade) Regardez là-bas votre père, l'amiral et La Bouvardière entraînés par les insurgés qui vont les égorger.

VALENTIN.

Ils n'ont pas eu la patience d'attendre dans la salle des archives.

JARDRAI.

Non. Ils croyaient échapper aux mains des scélérats en gagnant la petite porte du parc.

VALENTIN.

Je vole à leur secours.

CLORINDE.

Je vous suis. Mon père! mon père!

VALENTIN.

Non, non, de grâce; tenez tête ici même à ces bandes, vous et Jardrai. Occupez leur attention en attendant mon retour. (Il frappe dans ses mains, Gabao paraît.) Gabao, à moi, mon fidèle! suis mes pas; viens vaincre ou périr. (Il arme Gabao d'un fusil et sort avec lui.)

SCÈNE VIII

CLORINDE, JARDRAI.

CLORINDE, à la balustrade, un fusil à la main.

Allons, du courage, Jardrai; faisons bonne contenance. Arme ton fusil, braque-le sur les brigands. Joue! feu! pan! pan! Eh! mais crie donc, fais du bruit comme quatre, démène-toi. N'as-tu pas de sang dans les veines? prends ce fusil et cet autre. (Elle lui met un fusil à chaque bras et lui fait exécuter les mouvements de l'exercice à feu.) Joue! pan! pan! mort, mort à tous! Mais crie donc. La peur lui a ravi la voix! (On entend des coups de fusil. Jardrai laissant tomber à terre ses deux fusils.)

JARDRAI, d'une voix éteinte.

Je suis mort!

CLORINDE.

Mort d'une balle reçue dans mon chapeau. (Tirant son chapeau et le montrant à Jardrai.) Tiens, regarde; la voilà.

JARDRAI, voyant les mains des insurgés se montrer au-dessus de la balustrade.

Les mains! les mains! grâce! grâce!

CLORINDE, frappant sur les mains des insurgés avec son fusil.

Ni grâce, ni quartier! Mort, mort aux scélérats! Courage, mes amis, chargez à la baïonnette! Mort! mort à tous! Bon, frappez; courage! l'ennemi recule, il lâche prise. (Secouant Jardrai qui est resté immobile.) Mais reprends-donc tes sens, et joins ta voix à la mienne. Comment! le cœur d'un vieux soldat de l'armée de la foi se laisse défaillir à la vue de fourches et de bras ensanglantés?

JARDRAI, revenant à lui.

Ça revient... ça revient, mademoiselle... C'est un éblouissement... Ce n'est pas ma faute, à moi, mais au lait de ma pauvre mère. Un rat la mordit à la joue quand elle était grosse; elle en faillit mourir de peur et me mit au monde à sept mois, deux mois trop tôt. Depuis il me prend des épou-

vantes comme ça. Monsieur La Bouvardière, mon frère de lait qu'elle a nourri, lui aussi a des frayeurs qu'il met sur le compte de son système nerveux. On n'est pas maître de ça. Mais c'est passé : je vas crier, je vas me battre et montrer aux brigands ce que vaut un soldat du Trocadéro.

CLORINDE.

Très-bien. Reprends tes armes, montre-les et fais face à l'ennemi.

JARDRAI, s'armant des deux fusils et entendant la fusillade.

Par tous les saints du paradis! Cette fois, c'en est fait de nous. (Il laisse tomber ses fusils.) Grâce! grâce! messieurs les insurgés!

CLORINDE.

Poule mouillée qui tremble devant une insurrection de misérables paysans! Toi, si brave sur le champ de bataille! (Regardant à la balustrade.) Mais que vois-je? Oui, les voilà? les voilà! Valentin à leur tête poursuit les insurgés qui s'échappent à toutes jambes. Courage, mon cousin! frappez ferme. Mon père, l'amiral, le capitaine le suivent. Tout le monde est sauvé! (A genoux.) Sois béni, ô mon Dieu! sois béni!

SCÈNE IX

JARDRAI, CLORINDE, LA BOUVARDIÈRE.

LA BOUVARDIÈRE, une fourche à la main.

Victoire! victoire! Ce n'est plus dans nos reins, c'est dans ceux des brigands qu'on les plante, ces fourches infernales! Allons, mademoiselle, soyez contente et crions ensemble : vive monsieur Valentin! le brave, le brave des braves! Nous n'en avions pas de plus intrépides parmi les volontaires de Gand. Sans lui, ventre-saint-gris! mon affaire était faite. Il a tué de sa main trois coquins qui me tenaient au bout de leurs fourches comme un paquet d'orties qu'on met au four.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, L'AMIRAL, VALENTIN, le bras en écharpe, LE CAPITAINE, LE GÉNÉRAL.

L'AMIRAL, tenant Valentin par le bras.

Victoire! victoire! place au brave! honneur et gloire au vainqueur!

CLORINDE, embrassant son père et l'Amiral.

Mon père! mon oncle!

LE GÉNÉRAL.

Mon enfant!

L'AMIRAL.

Embrasse, embrasse aussi notre sauveur à tous.

CLORINDE, à Valentin.

Vous êtes blessé?

VALENTIN.

Au bras seulement.

L'AMIRAL.

Les lauriers teints de sang n'en sont que plus glorieux. Tout compte fait, pour un philosophe, sa journée a été assez bonne. Ce matin il sauve notre Gertrude du milieu des flammes; il arrache ensuite La Bouvardière de la gueule de Lantara, sans morsures. (A La Bouvardière qui se tâte.) Hein? Et secondé jusqu'à la fin par sa bonne étoile, il délivre des mains des assommeurs ses deux oncles, le capitaine, et La Bouvardière, par-dessus le marché.

LA BOUVARDIÈRE.

Par-dessus le marché? Merci, monsieur l'amiral; le mot est tout à fait plaisant. (A Valentin.) Permettez, monsieur, que je joigne mes acclamations à celles de la famille. L'impétuosité de monsieur l'amiral a voulu tenter une sortie avant l'explosion de vos mines; sortie malheureuse, car elle nous a fait tomber entre des mains qui nous eussent mis tous en chair à pâté sans votre intervention secondée providentiellement par l'arrivée des gendarmes. Grand merci donc, mon-

sieur. (D'un ton solennel.) Nous avons des principes qui ne sympathisent pas, qui ne sympathiseront jamais ; mais le parti des lis vous montrera qu'il a autant de reconnaissance que de cœur.

LE CAPITAINE.

A mon tour, cher cousin. La passion m'a rendu injuste à votre égard. J'ai beaucoup à réparer, je l'avoue sans crainte ; car j'ai le moyen de m'acquitter d'un mot : vous n'avez plus de rival. Clorinde, notre brave et bien aimé cousin est à vous, si votre cœur y consent ?

L'AMIRAL, à Clorinde.

Y consent-il, notre héroïne ?

CLORINDE.

Et mon serment, qui m'en délivrera ?

L'AMIRAL

La main sur la conscience, se sentait-elle de force à le tenir ?

CLORINDE.

Oui, monsieur l'amiral.

VALENTIN.

Merci de l'aveu. Et maintenant ?

CLORINDE.

Vous avez eu mon secret de femme devant la mort, monsieur le glorieux ; que voulez-vous de plus ?

L'AMIRAL, à Valentin.

Ne la faisons pas languir. (Prenant la main de Clorinde et la mettant dans celle de Valentin.) Mon neveu, au nom de son père, je la donne, non à ta philosophie et franc-maçonnerie, entends-tu bien ; mais à ta bravoure, à ton épée qui l'a conquise. Ton exemple confirme une fois de plus l'incomparable bon sens de nos aïeux qui pensaient que l'art suprême de plaire aux femmes c'est la bataille, la victoire, la gloire des armes en un mot. L'amour et le mariage, en effet, ne sont pas autre chose qu'une victoire suivie d'une conquête, bonne ou mauvaise... c'est ce que l'avenir t'apprendra.

VALENTIN, à l'Amiral.

Tant de faveurs du Ciel aujourd'hui, et, entre les plus précieuses, le retour de votre estime (Désignant Clorinde) et de son affection, ne permettent pas à ma raison et à mon cœur d'autres expressions que celles de la reconnaissance. Le philosophe, le franc-maçon ose à peine faire au fond de son âme des réserves pour vous dire plus tard que le charme le plus puissant, ou si vous aimez mieux, l'art de conquérir le cœur des femmes d'élite (Désignant Clorinde) comme celle-là, c'est la croyance au devoir, c'est sa pratique inflexible, source du courage moral, la plus rare peut-être de toutes les vertus.

LA BOUVARDIÈRE, à l'Amiral.

Ame gangrénée!

L'AMIRAL.

Paix! (Désignant Clorinde.) Voici son médecin; elle fera cette grande cure.

CLORINDE.

Je n'en réponds pas.

L'AMIRAL.

Sieur de La Bouvardière, sauf un nom, rien n'est à changer au contrat de mariage qu'on pourrait signer de suite.

LA BOUVARDIÈRE.

Mon système nerveux a reçu aujourd'hui de tels chocs que je vous demande cinq minutes de grâce pour que ma main soit en état de faire ce changement.

L'AMIRAL.

Cinq minutes, soit; mais pas davantage. Le sort en a décidé : nous sommes battus; il faut s'exécuter de bonne grâce. (L'Amiral donnant le bras à Clorinde, et Valentin au Général, sortent suivis du Capitaine.)

JARDRAI, à La Bouvardière qui reste absorbé.

Monsieur... mon frère de lait, si le courage moral, comme ils disent, est indispensable pour avoir en mariage une femme, fille ou veuve, vous qui vivrez et mourrez dans le célibat,

couchez-moi donc sur votre testament pour faire la nique à ce révolutionnaire qui a sauvé vos cinquante mille francs?

LA BOUVARDIÈRE.

Allez au diable, vous et la révolution. Est-il possible que l'amiral donne sa nièce à un franc-maçon; et que ma plume, à moi, homme de Gand, dresse le contrat? Ah! la révolution, la révolution est partout!

FIN

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.